TOME XI. N° 1. 1er FÉVRIER 1957.

LES LETTRES ROMANES

SOMMAIRE

ARTICLES.

NOTES.

LES REVUES.

(Voir suite au verso)

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

LES LIVRES.

Les Journalistes de Trévoux juges des grands classiques

(*Suite*)

Molière

A des critiques chrétiens, Molière pose un problème délicat. Il a exercé une profession condamnée par les lois ecclésiastiques et quelques-unes de ses pièces offrent des scènes scabreuses. Dès lors la réserve s'impose. D'autre part son génie est reconnu par tous et son œuvre est déjà classique. Les appréciations vont donc osciller entre les deux pôles de la sévérité morale et de l'admiration littéraire. Le P. de Blainville paraît plus impressionné par les écarts du comédien que par ses chefs-d'œuvre [1]. Le journaliste qui, dès 1705, rend compte de la vie de Molière par Grimarest est beaucoup plus nuancé [2].

Son article révèle beaucoup de tact et de sympathie. Sans doute il regrette « qu'un si grand esprit (se soit attaché) à des occupations opposées à la sainteté des règles du Christianisme », mais il s'ingénie à relever dans Grimarest les traits de bon sens et de droiture qui parsèment la vie de Molière, il décrit avec respect et pitié sa triste mort. L'appréciation

1. 1717. 4. 531. « Molière (a surpassé Plaute et Térence) par l'invention de quelques-unes de ses Comedies, les saillies de son imagination et la finesse de ses plaisanteries ; mais il s'oublie étrangement lui-même dans d'autres pièces, ce n'est plus l'excellent Auteur, c'est le Singe de Plaute, qui devient par ses obscénitez et ses bouffonneries l'esclave du goût de la canaille ou tout au plus des petits maîtres. La lecture de ces sortes de pieces est très-dangereuse, la représentation en est criminelle, et doit être à jamais proscrite du théatre ».

2. 1705. 8. 1384-1407. *La Vie de Mr Moliere* (Par Grimarest). Paris, 1705.

de l'œuvre est aussi intelligente que le jugement sur l'homme est délicat.

Les Précieuses Ridicules, l'Avare, le Misanthrope, le Bourgeois Gentilhomme, le Malade Imaginaire, tels sont les titres mis en vedette. Classification un peu scolaire peut-être, mais au total judicieuse. Tout en avouant qu'il y a dans certaines pièces des plaisanteries déplacées, le journaliste proclame les mérites des farces de Molière et du comique de situation, et il s'en prend à cette occasion à « quelques critiques suffisans » parmi lesquels il est aisé de reconnaître Boileau [1]. Molière a su exploiter toutes les sources du rire et les pièces dont on lui fait grief contiennent à côté de saillies un peu fortes des scènes très fines, « même prises de Térence ».

Peut-être le désir de pousser une botte au satirique a-t-il entraîné ici le journaliste un peu au-delà de sa pensée? Dans l'ensemble pourtant, son article doit exprimer assez exactement les sentiments des Journalistes de Trévoux à l'égard du grand comédien. Ils ressentent pour lui de l'estime et de la sympathie ; ils l'extériorisent dans la mesure où il est alors possible à des religieux de louer publiquement un comédien, ou mieux encore dans la mesure où l'admiration du professeur pour les valeurs littéraires reconnues peut déjà l'emporter sur la prudence du critique contemporain qui doit sauvegarder des principes [2].

1. 1705. 8. 1389 art. cité. « Quelques-uns trouvoient pourtant qu'il outroit, et l'ont souvent dit depuis ; mais ces gens-là ignoroient les ressorts qui émeuvent le public, auquel il faut des traits marquez fortement : outre qu'en employant ceux-ci, Moliere a sçû mettre en œuvre les plus délicats aussi-bien que Terence même, qu'on a voulu lui préferer. C'est ce qu'auroient dû appercevoir quelques Critiques suffisans, lesquels en méprisant certaines saillies d'imagination de Moliere, comme indigne (sic) des autres productions de cet Auteur, n'ont pas reconnu que dans les pièces mêmes qu'ils blâmoient sans restriction, il y avoit des Scenes d'une extrême finesse, et même prises de Terence. Par où l'on voit que ces prétendus Maîtres de l'Art Poëtique, n'en parlent pas toujours si juste qu'ils croiroient bien ».

La pointe finale porterait à attribuer l'article au P. Buffier, ennemi juré de Boileau.

2. Le lecteur trouvera peut-être que nous passons bien rapidement sur un auteur de l'importance de Molière. C'est que nous ne nous réglons pas sur la valeur intrinsèque des écrivains mais sur l'abondance des témoignages que les *Mémoires de Trévoux* nous fournissent à leur propos. La même remarque vaut p. ex. pour La Fontaine.

La Fontaine

L'auteur des *Fables* est un « grand Maître dans l'art de conter et d'instruire en amusant » [1]. Nous sommes étonnés de le voir considéré surtout comme un traducteur ou un adaptateur de Phèdre. On ne semble pas voir la distance qui sépare ces deux hommes [2]. Pour le reste, on nous dépeint le traditionnel bonhomme La Fontaine, — naïveté ingénieuse, charme, art inimitable qui ne paraît point de l'art.

Malheureusement il y a les *Contes*, contre lesquels le P. de Blainville se déchaîne : « ... Mystères d'iniquité, exemples séducteurs, contes abominables, ce sont... les traits empoisonnez de sa plume venduë au plus affreux libertinage. Il a lui-même condamné cet ouvrage au feu ; qui se plaît à le lire sçait déja les leçons que l'Auteur a eû l'effronterie de lui prescrire, et qu'il auroit voulu dans la suite pouvoir effacer de ses larmes ».

Boileau

Les démêlés de Boileau avec les Journalistes de Trévoux sont bien connus. Nous n'en rappellerons ici que l'essentiel. En septembre 1703, sans motifs apparents, le P. Buffier [4]

1. 1707. 1. 183-184, *Nouvelles Littéraires de Paris. Une traduction de Phèdre par Mr. Denise.*

2. Voir notamment 1706. 5. 835 dans *Histoire de la Poësie françoise* par MERVESIN, *l. c.* : « Le celebre Mr. de la Fontaine avoit à la verite dans l'antiquité, des modelles à suivre dans ses fables, que toute la France admira et admirera toûjours, tandis que le bon goût s'y maintiendra. S'il a manqué de quelques-unes des qualitez, qui rendoient Phedre recommandable, il en a assurément de singulières que Phedre n'avoit pas ».

Voir aussi *Nouvelles Littéraires deParis* citées plus haut et 1708. 5. 785-793. *Les Fables de Phèdre en Vers François*, avec une édition latine à côté, et des notes, par Mr. Denise. Paris, 1708.

3. 1717. 4. 545-546. BLAINVILLE, *l. c.*

4. S'il faut en croire Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. V, p. 515, note) : « Le P. Tournemine a raconté à Brossette qui nous l'a transmis, tout le détail de la querelle de Boileau et des Jésuites de Trévoux. Il lui dit que le P. Buffier était l'auteur de l'article... ».

Ce détail qui ne se trouve que chez Sainte-Beuve doit provenir de ces *Mémoires* de Brossette dont des fragments seulement sont publiés

écrit soudain une recension cruellement ironique des *Œuvres du Sieur Despréaux* publiées chez Schelte à Amsterdam [1]. Cette édition avait ceci de particulier qu'elle reproduisait au bas des pages les textes latins imités par Boileau. Le P. Buffier profite de cette singularité pour ridiculiser le législateur du Parnasse [2]. Puis il s'avise de l'existence d'une récente édition parisienne de Boileau, approuvée par l'auteur. Il y compare celle d'Amsterdam, relève les particularités de l'une et de l'autre et truffe ces considérations de réflexions cocasses. L'article fit un drame ; Boileau le prit en très mauvaise part et répondit par une épigramme ; l'affaire un moment contenue par l'intervention de Jésuites, amis du satirique, rejaillit, s'envenima et provoqua une profusion de pamphlets et d'épigrammes. Dans les *Mémoires* eux-mêmes, aucune suite directe. Les bibliographes [3] signalent une épigramme du P. du Cerceau (ou du P. du Rus?) mais celle-ci fut ajoutée aux *Mémoires* en annexe, probablement par l'imprimeur et nous

par Laverdet (dans *Correspondance* entre Boileau et Brossette, p. p. A. Laverdet, Paris, Techener, 1858) et dont une partie considérable, appartenant à la collection baron Feuillet de Conches et aujourd'hui perdue (partie du t. II et t. III) avait été consultée par l'historien (voir *Causeries du lundi*, VI, p. 498, n. 1).

1. 1703. 9. 1532-1539. *Œuvres diverses du Sr. D*** avec le Traité du Sublime, ou du merveilleux dans le discours*, traduit du Grec de Longin, nouvelle édition, reveue et augmentée de diverses pieces nouvelles, avec les passages des Poëtes Latins imitez par l'Auteur.

2. Citons quelques phrases :

(Cette édition) « justifie hautement le parti qu'il a soutenu en faveur des Anciens, qu'il a toûjours regardez comme les plus excellens modelles. En effet, en parcourant ce volume on trouve que les pages sont plus ou moins chargées de vers Latins imitez, selon que certaines pieces de Mr. Despreaux ont été communément plus ou moins estimées. Dans son Art Poëtique, par exemple, qui luy a tant fait d'honneur ..., on trouve ici imprimé un grand quart de l'Art Poëtique d'Horace ... J'ay veu neanmoins une Préface des Éditions de Mr. Despreaux, où il assuroit qu'il n'avoit pris que 40 vers d'Horace : mais c'est qu'à force de gouter les autres par une ancienne habitude, ils étoient devenus insensiblement ses propres pensées et sans qu'il s'en apperçût luy-même ».

3. Notamment Émile Magne. *Bibliographie générale des Œuvres de Nicolas Boileau Despreaux et de Gilles et Jacques Boileau, suivie des luttes de Boileau*, Paris, Giraud-Badin, 1929, 2 vol.

ne l'avons pas trouvée dans les collections que nous avons consultées.

L'article de Buffier néanmoins s'inscrit dans un ensemble d'attaques plus ou moins larvées contre Despréaux et contre son frère l'abbé Jacques Boileau, chanoine de la Sainte-Chapelle. Quelques mois auparavant, ce dernier avait donné prise, avec son *Histoire des Flagellants*, à l'ironie vraiment féroce des Journalistes. Quant au poète lui-même, il subit dans les années suivantes une véritable persécution à coups d'épingles [1].

A quelles causes faut-il attribuer cette campagne? Disons tout d'abord qu'elle ne peut pas être une réponse à une démarche précise du satirique. *L'Épître XII sur l'Amour de Dieu*, qui visait clairement certains Jésuites, était vieille de cinq ans quand éclata au milieu de la paix générale, la brusque

1. 1704. 8. 1310, dans *Examen des Prejugez vulgaires pour disposer l'esprit à juger sainement de tout.* (Par le P. BUFFIER). Paris, 1704.

1705. 4. 561-562, dans *Suite des Dialogues de Mr. le Marquis Orcy.*

1705. 8. 1389, dans *La Vie de Mr. Moliere*, l. c.

1707. 5. 811, dans *Discours prononcé à l'Ac. Françoise par M. de Louvois.* L'article parle d'une poésie de M. de Sainte-Aulaire et cite ces 4 vers :

J'aime à la voir bannir la piquante Satyre
Qui briguoit près de lui la liberté de rire
. . . .
La Satyre dès-lors, honteuse, consternée
De ses rians attraits parut abandonnée.

Brossette dans une lettre du 20 juin 1707, relève cette citation : « N'êtes-vous point un peu frappé de l'affectation des Journalistes de Trévoux à vous harceler? Après avoir dit que le Roi a proscrit la Satyre, ils citent les vers suivans de M. le Marquis de Saint-Aulaire... »

(*Correspondance* p. p. LAVERDET, *o. c.*, Lettre CXXXIV, p. 247).

1714. 5. 869-872, dans *Discours sur l'Origine de la Poësie, sur son usage, et sur le bon gout.* Par le Sieur FREIN DU TREMBLAY.

Les Journalistes sont ici plus modérés et il n'est pas sûr qu'ils prennent à leur compte tous les reproches de Frein du Tremblay.

1714. 10. 1713-1714, dans *Recueil de Pieces choisies*, l. c.

1715. 9. 1467, dans *Reflexions sur la Critique*, par M. DE LA MOTTE, « d'ailleurs la jalousie si commune dans la République des Lettres fait, comme on l'a dit de Despreaux, qu'on souffre plus aisément cent Anciens sur sa tête, qu'un seul Moderne à ses côtez ».

agression du P. Buffier. Il ne s'agit pas davantage, croyons-nous, d'un plan mûrement préparé, d'une machination jésuitique destinée à perdre un pauvre écrivain coupable d'amitié pour Arnauld. Nous imaginons plutôt, chez un certain nombre de Jésuites, une animosité latente pour le jansénisant Boileau [1], chez le P. Buffier, en outre, une rancune personnelle pour un des deux ou pour les deux frères. Un beau jour, Buffier tombe sur l'édition Schelte, découvre les citations latines au bas des pages et saisit au vol l'occasion de s'amuser aux dépens de ce monsieur qui l'agace par ses airs importants et sa prétention de faire la leçon aux théologiens. Il n'a pas de desseins plus ténébreux et sans doute est-il assez éloigné de prévoir les graves ennuis que son article attirera au vieux poète, et l'inutile agitation qu'il va provoquer. S'il pèche, c'est par emportement et par légèreté. Dans la suite, ses confrères et lui, tout désireux qu'ils soient d'étouffer l'affaire, ne pourront pourtant s'empêcher de glisser de-ci de-là, des allusions malveillantes. L'animosité subsistera longtemps au moins chez certains d'entre eux [2], et il est évident que la *Satire sur l'Équivoque* se terminant par une attaque directe contre les *Mémoires de Trévoux* n'était pas de nature à les apaiser [3].

1. De la correspondance entre Boileau et Brossette, il ressort assez clairement qu'il y avait dans la Compagnie de Jésus deux partis à l'égard de Boileau : d'un côté les théologiens qu'impressionnait son « Jansénisme », de l'autre les humanistes qui oubliaient ces querelles pour admirer l'Art Poétique. Parmi les premiers, il y aurait au moins Lallemant, le Tellier, du Cerceau (auteur présumé d'épigrammes et d'une *Lettre à Monsieur de L.C.P.D.B. sur le Livre intitulé Historia Flagellantium*. — MAGNE, *o. c.*, t. II, 353) Buffier, et dans une certaine mesure Tournemine.

2. Voir 1727. 10. 1889, dans *Observations adressées à M. Rollin sur son* Traité de la Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres. Par M. GILBERT. Paris, 1712 (sic pour 1727).

3. Nous avons cité ces cinq vers au début de cet article.

Dans la première édition, des astérisques remplaçaient le nom de Trévoux. Mais, dès 1711 (édition s. l. n. d.), celui-ci apparaissait en toutes lettres. (Voir MAGNE, *o. c.* II, 113, nº 72). L'auteur, dans une lettre à Brossette du 12 mars 1706 s'explique sur ces derniers vers (*Correspondance*, p. p. LAVERDET, lettre CXVII, p. 213). La satire XII, interdite en France à l'intervention du P. le Tellier, fut publiée plusieurs fois en Hollande dès avant la mort de Boileau et était d'ailleurs connue avant même sa publication.

Cependant après la mort de Boileau, si l'attitude générale reste réservée, les recensions se font plus sereines. Avec tout ce qu'on dit de lui après 1712 [1] il est possible de tracer un tableau où les points de vue du professeur et du critique se conjuguent pour approcher de fort près la vérité.

Il faut distinguer en premier lieu Boileau satirique et Boileau « législateur du Parnasse », et le premier est le plus important [2]. Comme poète satirique, on le compare à ses maîtres latins : il est « moins délicat qu'Horace et moins éloquent que Juvénal, ... peu inferieur néanmoins à ces Maîtres de l'art » [3]. En France il est le premier à manier la satire sans y mêler l'indécence [4], il est correct, judicieux et quelques-unes de ses railleries sont fines. Mais l'esprit critique est parfois intempérant. Avec le recul, nous ne nous rendons plus compte de l'âpreté ou de l'impertinence de certaines pièces de Boileau. Les *Mémoires de Trévoux* y insistent à plusieurs reprises et réhabilitent des auteurs injustement dénigrés : Haynault, Cassaigne, Brébeuf, Quinault, sans oublier le grand Corneille [5].

1. Principalement 1713. 3. 549. *Nouvelles littéraires d'Amsterdam. Vie de Boileau*, 1713. 9. 1583-1591. *La Vie de Monsieur Boileau Despreaux*, par Monsieur DES MAIZEAUX. Amsterdam, 1712 ; *ib.* 1592-1603. *Les Œuvres de Nicolas Boileau Despreaux*, nouvelle édition, revûë et augmentée. Paris, 1713 ; 1717. 5. 771-792. *Œuvres de M. Boileau Despreaux, avec des Eclaircissemens historiques donnez par lui-même.* Genève, 1716 ; ib. 792-799. *Defense du grand Corneille contre le Commentateur des œuvres de Mr. Boileau Despreaux* (par le P. TOURNEMINE) ; et quelques notes dans les *Nouvelles Littéraires de Paris* : 1715. 4. 735 ; 1716. 10. 1952-1953 ; 1718. 5. 410-411.

2. On va jusqu'à dire qu'il est uniquement satirique, que même les *Réflexions sur Longin* sont une satire. (1713. 9. 1586. l. c.).

3. *Ib.*, p. 1583.

4. 1706. 5. 833 et 835, dans *Histoire de la Poësie françoise*, par MERVESIN.

5. Voir notamment 1713. 9. 1593-1594, dans *Les Œuvres... l. c.* et 1717. 5. 792-799 *Défense du grand Corneille.*

Sur Quinault voir aussi 1705. 4. 561 dans *Suite des dialogues du marquis Orcy* et note (7) de cet article. Sur Boursault, Perrault et Haynaut voir 1714. 10. 1713-1714, dans *Recueil de Pieces choisies, tant en prose qu'en vers*, en deux volumes. La Haye, 1714. « Despreaux cependant ... rangea (Haynaut) de son autorité privée parmi les Poëtes méprisables en plus d'un endroit de ses ouvrages ; on lui en fit de justes reproches : il répondit que le nom de Boursaut avoit d'abord

L'article de 1713 commente trois nouvelles réflexions critiques sur le *Traité du Sublime* de Longin. Pour la première, les Journalistes donnent raison à Boileau contre Jean le Clerc : les paroles de la Genèse, « que la lumière se fasse et la lumière se fit », sont véritablement sublimes. Pour les deux autres qui concernent l'interprétation de deux passages de Racine, nous avons vu qu'ils s'opposaient au poète. Ces discussions serrées nous montrent que, tout apprécié qu'il soit, Boileau reste un auteur parmi les autres. Son *Art Poétique* n'est pas encore un Credo. Le P. de Blainville le recommande, aux côtés d'Aristote, d'Horace, de Vossius et de Scaliger, mais aucun texte ne nous permet de croire qu'on le considérait déjà tant soit peu comme la somme du classicisme.

En 1717 le P. Tournemine apprécie l'instrument de travail que constitue le commentaire de Brossette. En éclairant les allusions, il permet de comprendre le texte ; en outre, il indique les sources et consigne les versions successives ; on assiste au travail d'un auteur qui se corrigeait sans cesse et voulait non seulement bien écrire, mais qu'on ne pût écrire mieux qu'il n'avait écrit. Il est piquant d'ailleurs de voir le P. Tournemine signaler, sans une ombre de malice, les emprunts qui avaient autrefois excité la verve du P. Buffier.

En résumé, Boileau est considéré comme un maître dans l'art d'écrire, mais sa personnalité littéraire ne s'impose pas sans restrictions ; on discute ses jugements esthétiques, on n'admet pas certaines de ses condamnations. Par ailleurs on éprouve peu de sympathie pour l'homme en raison surtout de ses affinités jansénistes. On a peu de chose à reprocher à sa doctrine et à ses œuvres, mais on les apprécie sans bienveillance et sans vrai respect.

La critique des *Mémoires de Trévoux* esquisse déjà l'image traditionnelle du XVIIe siècle et les noms de Corneille, de

occupé cette place : que s'étant reconcilié avec ce Poëte, il avoit substitué à son nom celui de Perraut ; que sa reconciliation avec Mr Perraut l'ayant mis dans la necessité de chercher une rime en aut, il avoit choisi Hesnault, mort en 1682, et hors d'état de se plaindre, ni de se reconcilier un jour. Voilà une preuve sensible de l'équité du Satirique ; il convenoit que personne ne tournoit mieux un vers que M. Hesnault ».

Racine, de Molière, de La Fontaine et de Boileau émergent nettement de la masse. Seul Quinault est mis à peu près sur le même pied.

Des sympathies, des préférences, où les motifs extra-littéraires jouent un grand rôle, déterminent l'appréciation des œuvres. Si Molière et La Fontaine sont abordés avec une impartialité bienveillante, Corneille, — d'ailleurs plus ancien et plus « consacré », — bénéficie d'une fidélité massive tandis que Racine et Boileau sont victimes d'un parti-pris tenace. Ces a-priori ne résultent pas des calculs d'une politique partisane, ils sont l'expression presque inconsciente de ce qu'on pourrait appeler des compatibilités et des incompatibilités d'humeur littéraire et spirituelle. Ainsi dans ces jugements qui paraissent parfois superficiels s'exprime tout un humanisme, qui se retrouve le mieux dans Corneille et ne peut supporter de se voir battu en brèche par Racine.

Bossuet

En novembre 1704, les *Mémoires de Trévoux* publient, en larges extraits, l'oraison funèbre de Messire Jacques-Bénigne Bossuet, prononcée dans la cathédrale de Meaux, par le P. Charles de la Rue [1]. C'est un discours assez banal, divisé selon les règles en trois points, sur un texte des Paralipomènes [2] : *Operatus est bonum et rectum et verum... et prosperatus est.* Bonté, droiture, vérité, sous ce triple chef, le P. de la Rue résume la vie et l'œuvre de son grand homme ; il dépeint successivement le prédicateur, le précepteur du Dauphin, l'évêque, l'écrivain, le père de l'Église. Le portrait est exact autant que peut l'être un éloge funèbre, et la solennité d'un éloge funèbre convient au vieil évêque enveloppé dans la gloire de ses titres et de ses combats.

Dans les recensions qu'ils consacrent à son œuvre, les Journalistes ne se départent jamais de ce respect officiel et un peu

1. 1704. 11. 1901-1931. *Oraison funebre de Messire Jacques-Benigne Bossuet, Évêque de Meaux*, etc.. Prononcée dans l'Église Cathedrale de Meaux, le 23 juillet 1704. Par le P. de la Rue de la Compagnie de Jesus, Paris, s. d. « On attendoit de nous un Éloge de Monseigneur l'Évêque de Meaux. Pouvons-nous mieux remplir ce devoir qu'en presentant au Lecteur un extrait de l'ouvrage du P. de la Ruë ? »

2. II *Paralipomènes*, XXXI, 20-21.

cérémonieux. Ils avaient mis son nom en tête de leurs *Mémoires* : le premier article de 1701 rend compte de l'*Instruction pastorale sur les promesses de l'Église* [1]. On y loue son talent de controversiste, sa logique irrésistible, le secret qu'il possède de simplifier un argument et de le rendre contraignant ; on rapporte le raisonnement qui fait toute la force de l'ouvrage recensé : la vraie Église est celle qui a toujours subsisté depuis Jésus-Christ jusqu'à nous sans interruption. Or, seule, l'Église catholique a subsisté sans interruption. Donc l'Église catholique est la seule véritable Église. On ajoute le célèbre syllogisme des *Variations* : L'Église de Jésus-Christ n'a jamais varié dans la foi. Or votre Église a varié. Donc votre Église n'est pas l'Église de Jésus-Christ [2].

Les Journalistes paraissent donc apprécier Bossuet comme théologien et controversiste. Ils appuient aussi sa conception de l'exégèse. Plusieurs passages font allusion aux différends qui l'opposèrent à Richard Simon. On y donne raison, faut-il le dire ? à la méthode « solide et littérale » de l'évêque[3].

L'ouvrage le plus applaudi dans les *Mémoires* est *la Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*, qui paraît posthume en 1709 [4]. Le compte rendu commence par des

1. 1701. 1-2. 1-4. *Instruction Pastorale sur les promesses de l'Église*, par Messire J. Benigne DE BOSSUET, Évêque de Meaux, etc.

« Ce que cet illustre Ecrivain a de particulier, c'est d'avoir réduit les controverses à certains principes generaux, dont il a formé des démonstrations claires, sensibles, qui demandent peu de dispute, et ne laissent aucun faux fuijant ».

2. Bossuet appuie sur ce syllogisme toute la démonstration de son *Histoire des Variations des Églises protestantes*, 1688. On s'accorde à reconnaître aujourd'hui qu'il exagère l'immutabilité du dogme et ne tient pas assez compte du développement doctrinal.

3. Voir 1704. 11. 1921 dans *Or. funèbre* p. le P. DE LA RUE : « contre de faux sçavans hardis à débiter leurs conjectures au mépris de l'ancienne foy », et 1704. 12. 2079-2080. *L'Explication de la Prophetie sur l'enfantement de la Sainte Vierge, et du Pseaume 12, sur la Passion et le delaissement de Notre Seigneur*, par Messire Jacques Benigne BOSSUET Evêque de Meaux, etc. Paris, 1704 : « quelques mauvais Critiques qui emploïent toute leur subtilité à éluder les Propheties sur lesquelles la Foi est appuïée. »

4. 1710. 1. 3-29. *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*, à Monseigneur le Dauphin, Ouvrage posthume de Messire Jacques Benigne BOSSUET, Évêque de Meaux, Conseiller du Roi en ses Conseils (etc.). — Paris, 1709.

considérations solennelles sur la politique en général et sur les divers traités de politique. Il y a là, malgré l'emphase, un aperçu intéressant. Enfin, après 14 pages, on en vient à caractériser le dessein de l'auteur, soucieux de tirer sa politique des paroles mêmes de l'Écriture et l'on admire la manière dont il a réalisé ce projet. Ce qu'on met en valeur, encore une fois, c'est l'ordonnance générale de l'œuvre, la rigueur des raisonnements, la force persuasive des démonstrations [1] ; il y a aussi quelques mots sur le style « égal, vif, serré, naturel ». Quant à la doctrine enseignée, elle ne pouvait déplaire aux Journalistes, serviteurs respectueux de la royauté de droit divin.

Dans la querelle du jansénisme, les deux partis ont tenté d'annexer Bossuet ; les Journalistes rendent compte d'une réédition de la lettre qu'il avait adressée en 1644 aux religieuses de Port-Royal [2]. Le résumé est intelligent et la portée véritable du document judicieusement dégagée. Les Journalistes signalent l'imprécision de Bossuet au sujet de la nature de l'obéissance due aux décrets de l'Église sur les faits dogmatiques ; ils lui opposent leur propre solution plus efficace, mais théologiquement assez simpliste [3]. L'incident n'a

1. « La méthode du Livre est géométrique : tout s'y dévelope par principe et par degré : tout est en sa place. Le stile est partout égal, vif, serré, naturel. Le choix, la disposition des passages de l'Écriture, les Reflexions que le Prélat y mêle, sont si convenables à la matière et si justes, que toutes les preuves deviennent démonstratives, et que l'enchaînement des veritez qui se soutiennent et s'expliquent, attache les Lecteurs, et ne leur permet pas de quitter le Livre » (p. 26).

2. Les *Mémoires de Trévoux* publient 3 documents :

1709. 11. 1887-1889. *Mandement* de Son Éminence Mgr. le Cardinal DE NOAILLES Archevêque de Paris, portant permission d'imprimer une Lettre de feu Mr. l'Évêque de Meaux aux Religieuses de Port-Royal. Paris, 1709.

1889-1898. *Lettre* de Messire Jacques Benigne BOSSUET avant qu'il fût Évêque à la Revérende Mere et aux Religieuses de Port-Royal.

1898-1902. *Lettre des Religieuses de Port Royal des Champs* à SonÉminence Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, sur son Mandement du 19 d'Avril, et sur une Lettre qui y est jointe, attribuée à feu Mr. Bossuet avant qu'il fût Évêque. 1709.

3. La plus forte objection des religieuses était la suivante : « les jugements de l'Église sur les faits ne sont pas considérés comme infaillibles ». Bossuet le concède mais parle d'un « second degré de

pas d'autre intérêt que de faire pressentir peut-être chez les Journalistes, un peu de méfiance ou un peu de froideur à l'égard du grand homme. Leur empressement à l'utiliser contre les jansénistes fait penser à l'emploi qu'ils font ailleurs de la *Lettre* de Racine *à l'auteur des Hérésies imaginaires* [1]. C'est un allié utile, d'ailleurs vénérable, mais pas tout à fait sûr et en tout cas intimidant.

Peut-être faut-il chercher les vrais sentiments des Journalistes envers Bossuet dans un article de 1723 consacré à l'*Introduction à la Philosophie* [2], ouvrage posthume publié sous le voile de l'anonymat. C'était un anonymat que tout le monde pouvait percer [3] et pourtant les Journalistes le

soumission et de créance pieuse au dessous de la Foi Théologale ... laquelle (créance) peut être souvent appuyée sur une si grande autorité, qu'on ne peut la refuser sans une rebellion manifeste ». « Il faut avoüer, commentent les Journalistes, que cette Réponse n'ôte pas à l'objection toute sa force et qu'on y répond mieux en soutenant que l'Église est infaillible dans la Décision des faits semblables à celui de Jansénius ». (p. 1897-1898). Cette réponse a l'air d'être inventée pour les besoins de la cause. En réalité, il faut distinguer entre les hommes et les écrits. L'Église est infaillible quand elle assure qu'une vérité condamnée se trouve dans un ouvrage donné.

1. 1714. 10. 1716-1730. *Lettre de Mr Racine à Mr Nicole, Auteur des Heresies imaginaires et des deux Visionnaires*. Voir plus haut.

2. 1723. 4. 604-628. *Instruction* (sic. Corrigé à l'errata en *Introduction*) *à la Philosophie, ou de la connoissance de Dieu et de soi-même*. (Par J. B. Bossuet) Paris, 1722.

3. En 1710. 1. 28 dans *Politique tirée... de l'Écriture Sainte*, les Journalistes annonçaient qu'entre autres ouvrages de son oncle, l'abbé Bossuet se préparait à donner au public « un *Traité de la Connoissance de Dieu et de soi-même* ». D'autre part ne faut-il pas voir une allusion ou un aveu échappé par mégarde dans ces mots de l'article sur l'*Introduction* ... « l'Auteur, qui apparemment a parlé plus en Prédicateur qu'en Philosophe ».

Notons que l'article de 1710 annonce aussi les *Elevations sur les Mysteres* dont plus tard l'abbé Fichant (probablement simple prête-nom ou même pseudonyme d'un Journaliste) contestera l'authenticité (Voir 1731. 6. 946. Lettre touchant les *Élévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne*. Ouvrage posthume de M. Bossuet, et 1731. 2. 313. Autres lettres sur le même sujet, V. Sommervogel. *Table*, 1re partie, nos 160 à 162). L'Évêque de Troyes fulminera une *Instruction pastorale au sujet des calomnies avancées dans les Mémoires de Trévoux* ; il exigera et obtiendra réparation écrite des supérieurs de la Compagnie.

respectent scrupuleusement, sans doute pour conserver leur liberté de parole. Ils n'ont pas un mot d'éloge pour l'auteur, pas une appréciation générale ; ils se contentent d'un compte rendu objectif mais critique, et même très critique. Ils ne citent presque pas une phrase sans exiger des précisions, sans élever des difficultés. A tout instant des formules restrictives marquent leur désaccord : ils parlent des « conjectures » de l'auteur sur les opérations de notre âme, ils constatent que sur des points délicats « l'Auteur ne daigne pas prononcer », que « la manière dont l'Auteur s'y prend pour développer sa définition ne lui reüssit pas plus que la définition même », ils affirment que « tout le monde ne conviendra pas de ce que l'Auteur avance ».

Le chapitre le plus incriminé est celui qui traite de l'homme chef-d'œuvre de la Toute Puissance divine. Bossuet y reprend la théorie malebranchienne de la vision en Dieu, que les Journalistes de Trévoux n'ont cessé de combattre à chaque occasion, depuis que les *Mémoires* existent. Ils dénoncent encore ici son incohérence et son inutilité. Puis ils découvrent dans le même chapitre des propositions suspectes de baïanisme.

Au ton respectueux des recensions précédentes a succédé une politesse dédaigneuse, une froideur voulue, presque agressive, avec des traits de sèche ironie. Comment expliquer cette transformation ? Il faut l'attribuer, pensons-nous, aux tendances cartésiennes de Bossuet dans cette *Introduction à la Philosophie* ; il devient une cible à l'hostilité que les Journalistes ont cent fois manifestée contre Descartes et surtout contre Malebranche. Mais nous croyons aussi que d'avance les Journalistes ne nourrissaient guère de sympathie pour l'évêque de Meaux : leur respect paraît de commande. Ils lui reprochaient sans doute sa tiédeur dans l'opposition au jansénisme, son gallicanisme, peut-être même ses campagnes contre les casuistes [1]. Cette méfiance a pu croître devant les manœuvres des jansénistes essayant d'annexer Bossuet, ou à cause de Mgr Bossuet, évêque de Troyes, adversaire résolu

1. Beaucoup moins sans doute son attitude vis-à-vis de Fénelon car les Journalistes, malgré leur sympathie pour l'évêque de Cambrai, partageaient l'avis de Bossuet sur le fond de la question.

des Jésuites. En tout état de cause, l'article de 1723 dissimule sous une apparence de correction parfaite, une profonde animosité qui fait presque penser à l'article du P. Buffier contre Boileau.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit encore de la prédication de Bossuet. Aux yeux des contemporains, cet aspect de son œuvre est loin d'avoir la prépondérance que notre tradition scolaire lui a donnée ; l'histoire littéraire s'en est rendu compte depuis quelques années et les *Mémoires de Trévoux* versent encore quelques témoignages au dossier.

En 1705, un oratorien ayant écrit qu'après le départ de Mascaron pour son évêché de Tulle en 1671, « il ne seroit point resté (de prédicateurs) du premier ordre, si le P. Mascaron avant sa promotion n'avoit formé le fameux P. Hubert », les Journalistes mettent vivement les choses au point : « On ne s'est pas apparemment souvenu que l'abbé Fléchier aujourd'hui Évêque de Nimes et le P. Bourdaloue prêchoient alors dans Paris » [1]. Mais il n'y a pas un mot pour Bossuet. Douze ans plus tard, le P. de Blainville caractérise l'évêque de Meaux par ses ouvrages de controverse et par ses panégyriques [2].

C'est le P. de la Rue qui nous donnera le plus de détails sur l'éloquence de Bossuet ; son oraison funèbre décrit assez longuement cet aspect de l'œuvre, sans y attacher toutefois une importance exceptionnelle, comme une activité entre d'autres activités. Plus tard, en 1719, les Journalistes, rendant compte des œuvres oratoires du P. de la Rue récemment publiées, reproduisent au milieu d'un long extrait de la pré-

1. 1705. 1. 98, dans *Recueil des Oraisons Funebres* ... (de) Jules Mascaron. Voir plus loin.

2. 1717. 4. 524. Voici tout ce que Blainville dit de Bossuet : « Mr. Bossuet avoit l'esprit élevé, profond, nourri de l'étude et de la connoissance du monde, de l'histoire et de la Religion. Il est également grand, soit qu'il faille confondre l'hérésie dans la controverse, ou immortaliser la vertu dans le panegyrique. » Nous croyons qu'ici panégyrique veut dire surtout oraison funèbre. Il faut ajouter que Bossuet est cité le premier parmi les orateurs de la chaire. Fléchier, Bourdaloue et Cheminais ne sont guère plus longuement traités. Seul Fénelon a les honneurs d'une page entière.

face, un intéressant parallèle entre Bossuet et Fléchier [1]. Le P. de la Rue s'y montre admirateur clairvoyant. Il a fort bien remarqué que la grandeur de Bossuet résidait moins dans la perfection de son art que dans la richesse de sa vie intérieure et l'expansion d'un tempérament lyrique [2]. Dans des sermons qui nous semblent parfois si solennels, il a senti qu'un frémissement de vie passait ; et il insiste sur cette aisance et cette spontanéité. Avouons-le, il se sert de Bossuet pour démontrer une thèse : « que les Prédicateurs ne doivent pas s'assujettir à apprendre par cœur leurs Sermons » ; et il décrit fort exactement la manière de composer de son modèle, telle que les travaux de Lebarq nous l'ont révélée [3].

Ces pages du P. de la Rue contrastent par leur sympathie avec la réserve, voire l'hostilité des autres articles consacrés à Bossuet. Les Journalistes pourtant ne les citeraient pas

1. 1719. 9. 1426-1467. *Sermons* du Père DE LA RUE, de la Compagnie de Jesus. Paris, 1719. 4 tomes. Les Journalistes donnent 2 longs extraits de la préface :

1) La maniere dont le feu Roi entendoit les Sermons (1428-1434) ;

2) les Predicateurs ne doivent pas s'assujettir à apprendre par cœur leurs Sermons (1435-1465). Le parallèle entre Bossuet et Fléchier occupe les pages 1439 à 1444.

2. Voir 1704. 11. 1909, dans *Oraison funèbre* ... « Ses Sermons étoient méditez plûtôt qu'étudiez et polis. Sa plume et sa mémoire y avoient moins de part que son cœur... Et comme il avoit le cœur penetré des grandes veritez dont son esprit étoit plein, l'abondance, la varieté, l'onction ne lui manquoit jamais, non pas même la justesse et la vivacité de l'expression, sans affectation et sans sécheresse ».

1719. 9. 1440-1441. « ... ce beau feu de jeunesse. » ... « Le vrai prix de ses Sermons venoit de leur source qui étoit un cœur et un esprit, enrichis de ce qu'il y a de plus magnifique, et pour ainsi dire, de plus divin dans les Prophetes et les Peres ».

3. Voir 1719. 9. 1441, dans *Sermons* du P. DE LA RUE. « On n'a pû recuëillir après sa mort que de simples feüillets qui ne contenoient que l'oeconomie du discours, la naissance des mouvemens et des traits, qui en devoient faire les nerfs et les ornemens. Sur ces plans, il s'exerçoit à faire en se promenant le choix et l'essai des termes, et des expressions convenables à l'effet qu'il se proposoit. Il paroissoit ainsi en Chaire avec confiance ; et maître de ce qu'il disoit, il se rendoit aisément maître de ses Auditeurs ».

Voir Joseph LEBARQ, *Histoire critique de la prédication de Bossuet*. Paris, Desclée, 2e éd. 1891.

s'ils ne les approuvaient au moins un peu. Peut-être devons-nous croire que les Jésuites se divisaient à son propos. Certains, comme le P. de la Rue, admiraient sans réserves son éloquence et son zèle épiscopal ; d'autres se méfiaient de ses tendances cartésiennes et de ce qui leur paraissait de la tiédeur vis-à-vis des jansénistes. Mais quand on parlait de lui explicitement, un ton officiel de respect s'imposait à tous.

Quant au portrait que tous ces témoignages nous tracent, fidèle à la réalité, il représente beaucoup plus qu'un orateur de métier, un théologien et un prêtre.

Bourdaloue

« La France le regarde comme le premier Predicateur de son siècle ».

Quand il écrit cette phrase, le P. Martineau exprime assez exactement l'opinion de ses contemporains ; il n'a pas besoin de défendre son affirmation ; aussi son éloge du P. Bourdaloue [1] — lettre envoyée après la mort de celui-ci aux maisons de la Compagnie — s'attache surtout à décrire l'homme et le religieux. C'est une notice toute simple, mais elle suffit à évoquer devant nos esprits cette attachante personnalité.

Bourdaloue apporte dans la vie religieuse, dans le ministère, dans tous les rapports humains, une foncière probité, une étonnante intuition de l'attitude juste. A une époque où les Jésuites sont si cruellement brocardés — et méritent parfois de l'être, — il est le seul que la médisance n'attaque pas [2]. Il force l'estime de tous par sa droiture, sa bonté, son humilité véritable, son respect des âmes. Le P. Martineau résume tout dans une belle formule : « il étoit l'homme du monde le plus solide et le plus vrai ».

Un éloge plus beau encore et plus émouvant est dû à la plume du président de Lamoignon. C'est une lettre jointe

1. 1704. 8. 1410-1425. *Eloge du Pere Bourdaloue.*
« La lettre que le P. Martineau son superieur a imprimée nous a paru faire de cet excellent Predicateur un portrait si naturel, que nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter ses termes ».

2. p. 1418 : « la médisance s'est vû contrainte de respecter sa conduite sous un habit qu'elle a coûtume d'épagner (sic) si peu. »

au 4e volume des *Sermons* de Bourdaloue, publiés par le P. Bretonneau ; les *Mémoires* en citent de larges extraits [1]. Lamoignon, magistrat éminent et grand chrétien, donne l'avis d'un laïque qui a trouvé dans un prêtre tout ce qu'il attend du ministère sacerdotal. Il souligne à son tour l'humilité, la discrétion, le tact parfait de ce directeur de conscience qui ne cherchait pas à en imposer, de ce religieux qui n'oubliait jamais que la charité est le premier commandement [2].

Bourdaloue porte dans la prédication les mêmes qualités fondamentales. Le P. Martineau met en relief le sérieux de son enseignement et la sobre conviction de son éloquence [3]. D'autres articles détaillent les qualités de sa pensée : pénétration, construction, enchaînement rigoureux des preuves, ou de son style : concision, noblesse et naturel [4]. Chez lui,

1. 1707. 7. 1127-1143 (1137-1143). *Sermons* du P. BOURDALOUE de la Compagnie de Jesus. Deux Avents et un Carême. Paris, s. d. 4 tomes.

2. p. 1140-1141. « Austere pour lui-même, exact à observer ses devoirs, il étoit indulgent pour les autres, sans rien perdre de la severité Evangelique, et sans donner dans aucun relâchement. Ses manieres ont plus attiré d'ames dans la voye du Seigneur, que celles de bien d'autres, qui s'imaginent que la vraye dévotion consiste autant dans l'exterieur que dans l'interieur ».

p. 1142 : « Il regardoit la charité comme le fondement de la Morale Chrétienne. Tout ce qui la blessoit ou qui la pouvoit alterer le moins du monde, lui paroissoit un crime ».

3. 1704. 8. 1412. « Ce qu'on peut dire de lui sur ce point de plus singulier, c'est que comme il parloit toûjours avec beaucoup de justesse et de solidité, il sçavoit rendre la Religion respectable aux libertins mêmes, les veritez chrétiennes conservant dans sa bouche toute leur dignité et toute leur force ».

4. 1707. 7. 1127-1143. *Sermons* du P. BOURDALOUE, l. c.

1709. 8. 1383-1392. *Sermons* du P. BOURDALOUE de la Compagnie de Jesus sur les Mysteres. Paris, 1709.

1712. 7. 1215-1218. *Sermons* du Pere BOURDALOUE de la Compagnie de Jesus, pour les fêtes de Saints et pour des Vêtures et Professions Religieuses. Paris, 1711.

Citons notamment 1707. 7. 1130 : « Leur beauté (de ses sermons) ne consiste point en quelques endroits bien amenez..., mais dans un corps de discours, où tout se soutient parce que tout est lié et bien assorti. Les divisions justes, les raisonnemens suivis et convaincans, les mouvemens pathetiques, les reflexions judicieuses et d'un sens exquis. Tout va à son but, et malgré l'abondance des choses que

rien n'est inutile, « tout va au but » ; l'originalité d'une idée l'intéresse moins que sa force probante, mais il creuse si bien les vérités les plus communes qu'il leur donne un aspect nouveau [1]. Les *Mémoires* citent un mot du P. Bretonneau, qui préface les sermons ; soit hasard, soit imitation bien significative, il rejoint la formule du P. Martineau : (Il trouvait) « d'abord le solide et le vrai. C'étoit là proprement son caractere » [2].

On le considère comme un initiateur dans le domaine de l'éloquence religieuse. Il a transformé le sermon de morale en y introduisant la description psychologique. La connaissance qu'il avait du monde et du cœur humain le faisait exceller dans ces analyses [3], mais il n'oubliait jamais qu'elles n'étaient qu'un moyen pour la conversion des cœurs. Dans

lui fournissoit une admirable fecondité, et qu'il sçavoit si bien enfermer dans un même dessein, il ne s'écarte pas un moment de sa proposition ».

p. 1132 « Son expression répond parfaitement à ses pensées. Elle est noble et naturelle tout ensemble. Il parle bien et ne fait point voir qu'il veut bien parler. Quand il s'éleve, ce n'est point avec emphase, c'est, pour user d'un terme consacré par le Saint Esprit, avec une certaine magnificence, où sans qu'il y ait rien d'outré, tout est majestueux et grand, magnifice Sapientiam tractabat... ».

1709. 8. 1388-9. « Aussi peut-on dire que ça été son talent particulier, de rendre sensible ce que la Theologie a de plus profond, d'accomoder au style et à la dignité de l'Éloquence Chrétienne les matieres les plus abstraites de la Foi, et d'exprimer en termes clairs et pleins de majesté les points que les Theologiens ont bien de la peine à dégager de l'obscurité où l'Ecole les a enveloppez ».

1712. 7. 1217. « Le P. Bourdalouë n'a point quitté son stile ordinaire : il est grand, mais d'une grandeur aisée qui lui est propre, et où il ne paroît rien d'affecté ».

1. 1707. 7. 1130-1131. « Qu'une pensée soit commune, il ne la rejette point : c'est assez qu'elle soit vraye et qu'elle lui serve de preuve. Il l'approfondit et il la creuse, et par là même, la met dans un tel jour, que de commune qu'elle étoit, elle lui devient particuliere... ».

2. *Ib.* 1129-1130.

3. 1707. 7. 1134. « Car il ne disoit rien qu'il ne connût, et qui portât à faux. C'est de-là même que ses expositions sont si vrayes et ses portraits si ressemblants. Pour peu qu'on ait d'usage du monde, et qu'on sçache comment vivent les hommes, on les y voit peints sous les traits les plus marquez ».

la pensée de Bourdaloue, le sermon de morale est un examen de conscience ou une méditation sur le péché. Il oriente dans le même sens le sermon sur le Mystère, en tirant une leçon concrète sur laquelle il concentre toute la force de ses raisonnements. Mais il n'élude pas pour autant l'explication du dogme, comme d'autres vont le faire après lui, ne retenant de son exemple que ce qui apparaissait le plus.

Sa méthode présentait des écueils ; personnellement, il a su les éviter et les Journalistes peuvent, sans sacrifier la vérité, tracer de lui un portrait tout en lumière [1]. Malheureusement à mesure qu'ils avancent, ils abandonnent le ton modéré et intelligent des premiers articles et se lancent dans le dithyrambe [2]. L'éloge devient imprécis et n'enseigne plus rien du tout, si ce n'est la gloire du prédicateur. Les quelques lignes du P. de Blainville notamment, mettant en parallèle le P. Bourdaloue et le P. Cheminais, sont presque ridicules [3]. Tout cela atteste du moins la réputation croissante du Jésuite. Quand les Journalistes parlent de ce confrère, ils ont la part belle, c'est une de leurs plus pures gloires. Son exemple

1. La seule réserve qu'on trouve exprimée sur son éloquence, vient du P. de la Rue (1719. 9. 1444-1445 dans ses *Sermons* : « Cependant pour ne s'être pas d'abord affranchi de la servitude de sa memoire, il en fut gourmandé jusqu'à la fin de ses jours. » Le P. de la Rue reconnaît d'ailleurs hautement le talent de cet homme qui a « delivré la Chaire de verité, de l'éloquence des paroles et du fatras des inutilitez, pour y rétablir l'éloquence de la foi, de la raison et du bon sens ».

2. Notamment dans l'article de 1712. 7. 1215-1218, qui commence de cette manière : « Dans le tems où nous sommes, nous qui avons entendu prêcher le P. Bourdalouë, et vû l'estime merveilleuse que la superiorité de son éloquence lui avoit acquise... ».

3. 1717. 4. 525-526 « Quel torrent d'éloquence, quelle solidité de raisonnement ! Quelle force, quelle sublimité, quelle érudition, quelle pieté dans tous les discours du P. Bourdalouë ! Que de douceur au contraire, que d'aménité, que d'attraits, que de sentimens tendres et affectueux dans les sermons du P. Cheminais ! Le premier étonne, persuade, entraîne, le second s'insinuë, penetre et gagne tous ses auditeurs. L'un veut convaincre l'esprit, et en convaincant l'esprit, force le cœur ; l'autre veut toucher le cœur, et en triomphant du cœur, attire pour ainsi dire et persuade l'esprit. On lira leurs ouvrages, pourra-t-on jamais les égaler ? »

C'est tout ce que nous trouvons dans les *Mémoires* sur Cheminais qui eut pourtant son heure de célébrité.

reste devant leurs yeux chaque fois qu'ils doivent apprécier un sermon ou un panégyrique ; comme disait le P. Bretonneau, « ce qui est naturel et fondé sur la raison, plaît par tout, et est de tous les goûts et de tous les tems » [1].

Fléchier

Les articles consacrés à Fléchier par les *Mémoires* tombent presque toujours dans l'emphase et la convention. Vis-à-vis de ce prélat qui vient de mourir et que l'on considérait comme un ami, il semble que la politesse impose une sorte d'enthousiasme respectueux. Nous ne voulons d'ailleurs pas dire que ces articles ne sont pas sincères, ni non plus qu'ils manquent d'intérêt. L'éloge de M. Fléchier [2], par exemple, trace de sa carrière une image nette et évoque avec bonheur son attitude à la fois ferme et charitable vis-à-vis des réformés. Mais sur son éloquence même, nous en sommes un peu réduits à glaner des formules échappées par mégarde.

Une recension de 1713 souligne la variété de son talent, qui se dépense avec autant de fruit au service des nouveaux convertis de son diocèse que devant la Cour ou devant les États de Languedoc. « Il conserve toujours, ajoute-t-on, sous ces différentes formes la justesse et les charmes de son éloquence » [3].

Justesse et charmes, telles sont les notes qui reviennent le plus souvent [4].

L'éloge les précise un peu en disant que Fléchier avait pris pour modèle Balzac dont il admirait « la noblesse et l'harmonie dans l'expression ». Fléchier était un bel esprit, un lettré

1. 1707. 7. 1135.

2. 1711. 11. 1948-1963. Eloge de Feu Mr. Flechier, Evêque de Nismes et du R. P. Hercule Audiffret, General des Peres de la Doctrine Chrétienne, oncle et maître de Mr. Flechier.

3. 1713. 2. 346-347. *Sermons de Morale prêchez devant le Roi* par Mr. Flechier, Évêque de Nismes, *avec ses discours synodaux, et les sermons qu'il a prêchez aux Etats de Languedoc et dans sa Cathedrale.* Paris, 1713.

4. Par exemple, 1711. 11. 1953, dans *Eloge, l. c.*
« ... la justesse de ses divisions, la beauté naturelle de ses pensées, les charmes de son expression, furent applaudies tout d'une voix ».
Ib. 1962 et 1719. 9. 1442, dans *Sermons* du P. de la Rue, l. c.

délicat ; il avait débuté par des vers latins sur le Carrousel[1] et l'on publie après sa mort deux volumes d'œuvres mêlées « contenant ses harangues, complimens, discours, poësies Latines, poësies Françoises »[2].

Les Journalistes devaient apprécier cette culture humaniste ; ils publient quelques pièces latines et françaises, notamment deux extraits d'un *Dialogue sur le Quiétisme*[3]. Ils publient aussi quelques lettres avec des considérations générales sur l'intérêt des correspondances[4].

3. « On admira qu'il eût pû exprimer en beaux vers Latins une chose aussi inconnuë à l'ancienne Rome qu'un Carrousel. Il faut posseder parfaitement une langue pour s'en servir si heureusement ».

1711. 11. 1953, dans *Eloge, l. c.*

4. 1712. 9. 1514-1526. *Œuvres posthumes de Mr. Flechier, Evêque de Nismes.* Tome II. Ses œuvres mêlées contenant ses harangues, complimens, discours, poësies Latines, poësies Françoises. Paris, 1712.

5. « *Le poëme sur le Quietisme* n'avoit point encore paru. C'est un dialogue entre Clarice Quietiste, et Flavie nouvelle convertie. Les dogmes de cette abominable secte y sont expliquez aussi clairement que solidement refutez, et les agrémens de la poësie ne servent qu'à faire goûter la veritable spiritualité fondée sur une Theologie exacte ». (*ib.*, p. 1522).

6. 1711. 11. 1940-1947. *Lettres de M. Flechier, Evêque de Nismes sur divers sujets.* Paris, s. d. « La curiosité du Public a toûjours été fort vive pour les lettres des grands Hommes, soit qu'on aime à les voir dans leur naturel et hors du theatre, et qu'on cherche dans leurs lettres le secret de leur cœur, soit qu'on desire avec avidité des modeles d'un genre d'écrire où personne ne peut s'exempter de travailler presque chaque jour, et où il est si difficile de réüssir ». Les lettres de Fléchier ne sont pas des lettres de parade mais des lettres réelles. « Heureux si l'on peut attraper le naturel, l'élégance, la varieté, et la finesse des tours qu'on y remarque ».

On peut rapprocher de cet article, quelques pages consacrées à la correspondance de Godeau : 1713. 5. 783-793. *Lettres de Mr Godeau, Evêque de Vence sur divers sujets.* Paris, 1713. « ... il y a des lettres qui sont veritablement pour ceux à qui elles sont écrites, et d'autres où ceux qui les reçoivent n'ont pour eux que l'addresse, le dedans étant pour tout le monde .... Les lettres de M. Godeau sont d'un genre moyen ». Suivent quelques extraits : ces lettres sont « communément Chrétiennes, édifiantes, et comme il convient à un Evêque d'écrire... ».

C'est tout ce qu'il y a dans les *Mémoires* sur le style épistolaire avec ces quelques lignes intéressantes du P. de Blainville :

« La France vantoit en ce genre d'écrire l'enjoûment de Voiture et le brillant de Balzac. Ils apprendroient aujourd'hui l'un et l'autre

Les *Mémoires de Trévoux* donnent ainsi de l'œuvre de Fléchier un aperçu complet mais qui reste vague et superficiel ; seul le P. de la Rue, dans son parallèle de Fléchier et de Bossuet, dont nous avons déjà parlé, caractérise plus finement le talent de l'évêque de Nîmes... et découvre ses insuffisances. « Il ne sortoit rien de sa plume même en conversation qui ne fût, ou ne parût travaillé ». Une longue et ancienne formation littéraire l'avait habitué à soigner partout son style : ce charme, cette délicatesse étaient le résultat d'une longue étude et les grâces de ses discours embarrassaient son éloquence. Les oraisons funèbres ont été appréciées parce que la lenteur convenait à ce genre et qu'on avait le temps d'y apprécier les créations raffinées de son art. Mais ses sermons de morale, à la Cour comme à la ville et dans les campagnes, ont été moins goûtés parce qu'ils manquaient de véhémence et de naturel [1].

Il n'est pas sûr que les Journalistes partageaient la sévérité d'ailleurs toute relative du P. de la Rue. Ils devaient trouver quelque charme dans cette éloquence un peu trop littéraire. A côté de celle de Bourdaloue, la prédication de Fléchier est demeurée pour eux un modèle [2].

de Mr. de Bussi, de Mademoiselle de Sevigny (sic), et de Mr. de la Motte Fenelon à changer de stile. C'est dans leurs lettres que la nature, l'élegance et la délicatesse, semblent à l'envi déployer tous leurs charmes. Au défaut de ces lettres nous aurions cité celles de Boursaut, qu'on peut et qu'on doit estimer ». (1717. 4. 527).

1. 1719. 9. 1442-1443, dans *Sermons* du P. de la Ruë. Celui-ci, nous le rappelons, défend la thèse que les prédicateurs ne doivent pas s'assujettir à apprendre par cœur leurs sermons. A ses conclusions, il est instructif de comparer cette phrase d'une recension (1713. 2. 346. *Sermons de morale* ... l. c.) : « Ceux qui, entraînez par un prejugé temeraire, s'étoient persuadez que Mr. Flechier, n'avoit pas au même degré le talent des sermons de Morale, n'ont pour se détromper qu'à ouvrir un des trois tomes qu'on donne au public. » Différence de point de vue.

2. Voir notamment deux comptes rendus consacrés aux Sermons d'un « disciple de ce grand Maître » : 1711. 11. 1973-1984. *Panegyriques et Sermons prêchez par M. l'Abbé Begault*, Chanoine et Archidiacre de Nismes, de l'Academie Royale de la même ville. t. I et II. Paris, 1711 et 1717. 5. 821-934 id., t. III.

Mascaron

Il n'en est certes pas de même de l'Oratorien Mascaron. C'est que son éloquence date un peu d'un autre âge. Pourtant l'article consacré en 1705 à un Recueil de ses *Oraisons funèbres* [1] est extrêmement courtois. On y résume sa biographie, en insistant au passage sur ses bonnes relations avec les Jésuites, et on fait apprécier ses œuvres en citant de nombreux extraits. On s'y prend même fort adroitement pour insinuer les réserves nécessaires : « il est vrai, dit le Journaliste, qu'on ne seroit pas si touché présentement d'entendre certaines métaphores un peu fortes et certaines pensées subtilisées ; effets d'une éloquence dont le goût a passé et où M. Mascaron semble être le dernier qui ait excellé ». Il faut avouer que la formule est élégante.

Avec Mascaron, nous achevons le tour des grands orateurs classiques ; Fénelon, mêlé à des controverses sur l'éloquence, doit être étudié ailleurs. Massillon n'appartient déjà plus au « grand siècle ».

Nous constatons que les Journalistes tombent aisément dans l'emphase quand ils parlent des grands prédicateurs ; le respect pour des prélats, pour des prêtres éminents leur impose un ton un peu conventionnel. Ils admirent Bossuet mais sont loin de le considérer comme le prédicateur par excellence. Ils attribueraient plutôt ce titre à Bourdaloue, sans oublier Fléchier. Le souci apostolique est au premier plan de leurs préoccupations ; ils aiment une éloquence qui va directement et efficacement à son but ; mais ils ne dédaignent pas les qualités formelles et certains ornements de style. On pourrait dire qu'à leurs yeux, le classicisme ne laisse place pour l'éloquence qu'aux types de Bourdaloue et de Fléchier.

Il nous faut ajouter quelques mots sur les moralistes, La Rochefoucauld et La Bruyère.

1. 1705. I. 94-105. *Recueil des Oraisons Funebres prononcées par Messire Jules* MASCARON, Évêque et Comte d'Agen, Predicateur Ordinaire du Roy. Paris, 1704.

La Rochefoucauld

Les *Maximes* n'ont fait l'objet d'aucune appréciation directe. Mais une ode de Houdart de la Mothe, qui s'inspire de leur philosophie, provoque en 1709, une vive réaction [1]. Sous la plume de la Mothe, cette *Ode sur l'amour-propre à Mgr l'Évêque de Soissons* est un exercice sur un thème entre dix autres, un paradoxe en vogue. Sans doute l'influence de La Rochefoucauld, M. l. D. d. l. R., comme écrivent les Journalistes, est visible mais le pessimisme tragique de l'auteur des *Maximes* est devenu un lieu commun et ses observations impitoyables font place à d'habiles variations oratoires. Les Journalistes n'en sont que plus émus en somme et l'on sent qu'ils prennent position moins contre la Rochefoucauld ou la Mothe que contre ceux qui veulent utiliser leurs œuvres à des fins théologiques, contre les jansénistes, qui voyaient dans la Rochefoucauld le peintre de l'homme sans la grâce [2].

L'indignation des Journalistes nous vaut une belle page d'éloquence sincère que nous ne résistons pas au désir de citer en entier [3]. Nous y sentons un élan spontané, point du tout de rhétorique ; dans ce plaidoyer pour les vertus des Romains vibre la foi dans l'homme, valeur fondamentale de cet humanisme que notre travail s'efforce de définir.

> Encore un mot de l'Ode sur l'amour propre. Le Systême de l'amour propre dominant, doit sa vogue à M. l. D. d. l. R. Auteur des reflexions morales si estimées. Il lui est arrivé ce

1. 1709. 4. 579-586. *Odes de Monsieur de la Motte avec un Discours sur la Poësie en general et sur l'Ode en particulier.* Seconde Édition augmentée de moitié. Paris s. d.

2. Ils expliciteront ceci plus tard. Voir 1714. 7. 1155-1160. *Reflexions, Sentences et maximes morales, mises en nouvel ordre, avec des notes politiques et historiques*, par Monsieur Amelot de la Houssaye. Paris, 1714.

« Les reflexions fondées sur cette peinture (de l'amour-propre) fraperent differemment les esprits ; elles plûrent aux esprits médisans, dont elles authorisoient la malignité ; elles plûrent à certaines personnes qui se flatant de voir mieux que les autres, ne s'arrêtent jamais aux jugemens communs : elles plûrent surtout aux disciples de Calvin, de Baïus, de Jansenius dont elles sembloient favoriser les erreurs ».

3. 1709. 4. 585, dans *Odes de M. de la Motte.*

qui arrive ordinairement aux Inventeurs des Systêmes de Physique et de Médecine qui tombent dans le faux, parce qu'ils veulent tout reduire à un seul principe. L'Homme est étrangement corrompu : l'amour propre, l'interêt sont le mobile de la plupart de ses actions : il faut en convenir : mais faut-il convenir que toutes les semences des vertus naturelles, ayent été détruites par une corruption générale, et que sans la grâce on ne fasse que changer de vice ? L'experience y repugne. Est-ce donc l'intérêt qui a produit la fidélité de Regulus à garder sa parole ? Est-ce par amour-propre qu'il est retourné s'exposer aux plus cruels supplices ? L'équité de Lycurgue qui rendit la Couronne à un Neveu dont lui seul sçavoit la naissance et les droits ; la generosité de ces Esclaves qui pendant le Triumvirat se livrèrent à la mort pour sauver leurs Maîtres ; ont-elles eû leur source dans la corruption de la nature ? C'est par vanité, dira-t-on, qu'ils ont agi. Fut-il jamais jugement plus téméraire et moins propre à fonder un Systême de Morale ? Quelle vanité a pû mouvoir des Esclaves, dont le nom obscur étoit inconnu à ceux-là même qui leur ôtoient la vie ? ».

Les Journalistes ne se contentent pas de cette réaction improvisée. Ils font agir un allié dans la personne du marquis de Sainte-Aulaire [1] dont ils publient, deux mois plus tard, une *Réponse à l'ode de M. de la Mothe* [2]. Malgré toutes leurs formules de politesse, nous nous permettons de trouver le poème banal. Monsieur de Sainte-Aulaire descend aux Champs Elysées, voit

... Plutarque et Laërce irritez
Revendiquer l'honneur, defendre la Memoire
Des grands Hommes qu'ils ont vantez,

1. François-Joseph de Beaupoil, marquis de Sainte-Aulaire (1643-1742) brillant officier et lettré délicat, avait 60 ans quand il publia ses premiers vers. Ils firent sensation et lui valurent en 1706, l'entrée à l'Académie malgré l'opposition de Boileau.

Voir Michaud, *Biographie Universelle* et Vedrenne, *Fauteuils de l'Académie Française*, Étude biographique et littéraire, t. II, p. 135-137.

2. 1709. 6. 974-981 Réponse à l'Ode de Mr. de la Mothe, dans laquelle il dit que l'amour-propre et l'orgüeil sont les principes de toutes nos actions.

entend

> Des sages Grecs, des fiers Romains
> Murmurer les illustres ombres.

Quand il a pacifié les héros mécontents, Sainte-Aulaire, fort courtois termine par un compliment qui est aussi un argument ad hominem :

> Qu'elles (les vertus) ne craignent rien de cet aimable Auteur
> Qui semble les bannir de la nature humaine :
> L'enthousiasme de sa veine
> Est désavoüé de son cœur.

Avouons-le, la mythologie et les bonnes manières du marquis ne nous satisfont pas plus que la virtuosité de la Mothe. On ne peut se défendre de l'impression qu'ils auraient pu échanger leurs thèmes. Comme nous préférons la simple page des Journalistes qui, au moins, est un cri du cœur !

Ces positions sont confirmées, précisées et nuancées dans un article de 1714 consacré à des *Réflexions, sentences et maximes morales* de M. Amelot de la Houssaye [1]. Cet ouvrage est un remaniement des *Maximes* : Amelot de la Houssaye les range sous quelques titres, et les illustre d'exemples historiques et de textes parallèles.

La recension loue vivement la force, la finesse, la profondeur des réflexions de La Rochefoucauld. Sur la question de l'amour-propre dominant, la critique est toujours aussi nette et plus circonstanciée, mais moins véhémente. Les Journalistes développent posément leur point de vue, et citent même saint Augustin. Ils parlent enfin du discours que M. de Segrais écrivit pour servir de préface aux *Maximes*, et où il tempérait et expliquait les sentiments de l'auteur, les réduisant à ce que personne ne peut nier, « que les apparences de la vertu sont trompeuses, qu'elles servent souvent à déguiser le vice, et que les hommes agissent ordinairement par le mouvement de l'amour-propre dont on ne sçauroit trop se défier ». Les Journalistes se rallient volontiers à la thèse ainsi adoucie mais ils insistent encore sur le fait qu'il ne faut pas prendre

1. 1714. 7. 1155-1160. *Reflexions, sentences et maximes morales*, etc. l. c. Voir (91).

à la lettre certains textes des Pères ; il faut toujours les entendre « de la plûpart des actions et non pas de toutes les actions même de l'infidelle ».

Nous nous sommes étendu sur ce débat parce que nous croyions y saisir sur le vif comme quand nous parlions de Corneille, un trait essentiel de la conception de vie à laquelle adhèrent nos Journalistes. Ceci est plus fondamental peut-être que des questions de style ou de goût.

La Bruyère

Un article est consacré en 1701 aux *Sentimens Critiques sur les Caracteres de Monsieur de La Bruyère* [1]. Le Journaliste y reconnaît la vogue des *Caractères.* « Depuis qu'ils ont été donnez au Public, outre les traductions en diverses langues, et les dix éditions qu'on en a faites en douze ans, il a paru plus de trente volumes à peu près dans ce stile. « *Ouvrage dans le goût des Caracteres. Theophraste moderne, ou nouveaux Caracteres des moeurs* », etc. » Le Journaliste cite une dizaine de titres et conclut : « Enfin tout le païs des Lettres a été inondé de Caracteres ».

Les *Sentimens critiques*, ouvrage dont l'attribution est discutée mais que la recension des *Mémoires* donne à l'abbé de Villiers [2], attaquent à la fois les *Caractères* et le *Théo-*

1. 1701. 3-4. 76-82. *Sentimens Critiques sur les Caracteres de Monsieur de la Bruyère.* Paris, 1701.

2. « Il paroît que cette Critique est de la même main que les *Entretiens sur les Contes des Fées, dédiez à Messieurs de l'Academie Françoise...* Le stile est à peu près le même, c'est le même esprit, le même tour, les mêmes manieres de parler, quelquefois les mêmes reflexions. Tout se ressemble dans les deux préfaces... » L'auteur des *Entretiens sur les contes de Fées* est l'abbé Pierre de Villiers.
Le P. Sommervogel (*Table*) attribue l'ouvrage à Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne, chartreux). Ce semble bien être une confusion avec un article de 36 pages paru dans les *Mélanges d'histoire et de littérature* recueillis par cet auteur (t. III, 1701, pp. 332-369). P. Coste répondit à cet article (*Defense de M. de la Bruyère et de ses Caractères contre les accusations et les objections de M. de Vigneul-Marville.* Amsterdam, 1702). A la suite de plusieurs bibliographes, G. Servois, éditeur de La Bruyère dans la collection des *Grands Écrivains de la France*, attribue les *Sentimens* critiques à P. J. Brillon, avocat, auteur d'un *Ouvrage nouveau dans le goût*

phraste moderne, celui-ci avec beaucoup plus de violence que ceux-là. L'auteur chicane La Bruyère sur des questions de langue et l'accuse d'avoir pillé La Rochefoucauld et Saint-Evremond. Le Journaliste ne prend pas cette accusation au tragique : « il est difficile, constate-t-il simplement, de ne pas se rencontrer quand on court la même carrière ». Lui-même semble estimer La Bruyère mais il n'en dit presque rien. Après un compte rendu d'allure paisible, un peu sentencieuse, il termine par de sévères réflexions sur les clefs des caractères et le malin plaisir qu'on trouve à les appliquer. Les auteurs ne doivent pas s'excuser et rejeter sur le public la responsabilité de ces propos médisants. Ils savent très bien ce qu'ils font et que le succès de leurs ouvrages est dû à la ressemblance de leurs portraits [1]. Et la conclusion toute logique du Journaliste ne laisse pas de nous surprendre un peu. « Il est bon de peindre les mœurs et les défauts du siècle ; mais ces portraits doivent être de telle manière, que chacun s'y reconnoisse, et que personne n'ait lieu d'en être choqué ». C'est à la fois une formule de prudence et de bienséance et une affirmation d'universalité classique.

J.-M. FAUX.

des Caractères de Théophraste et des Pensées de Pascal (Paris, 1697) et du *Théophraste moderne* lui-même (Paris, 1700), et qui écrivit encore *L'Apologie de Monsieur de La Bruyère ou réponse à la critique des Caractères de Théophraste*, où il réfute les *Sentimens Critiques*. On serait donc en présence d'une supercherie, « sans éclat comme d'ailleurs sans méchanceté » (*Œuvres de La Bruyère, Grands Écrivains de la France*. Paris, Hachette, 1922, 3e édition revue et augmentée par G. Servois, tome II, p. 10 à 12 et tome IV, p. 106 à 110).

G. LANSON, *Manuel Bibliographique*, attribue l'ouvrage à P. de Villiers, sous la réserve d'un point d'interrogation ; il renvoie à une note d'E. GRISELLE dans la *Revue Bourdaloue*, octobre 1903, p. 305. Or, Griselle reconnaît que les arguments de Servois (1re édition) sont plausibles mais pour ne pas s'attarder à les discuter, il maintient l'attribution traditionnelle à Villiers. L'argumentation renouvelée et complétée de Servois dans la 3e édition paraît irréfutable.

1. Peut-être la recension vise-t-elle P. J. Brillon, qui avait publié lui-même une clef du *Théophraste moderne*. (Voir G. SERVOIS, III, p. 188).

De Campomanes à Jovellanos

Les courants d'idées dans l'Espagne du XVIII[e] siècle d'après un ouvrage récent

Dans le courant de l'année 1954 a paru en France un ouvrage important sur le xviii[e] siècle espagnol. C'est *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII[e] siècle* (Paris, Klincksieck) de M. Jean Sarrailh. Ce gros volume, riche de faits, de textes et d'informations, a été accueilli par des commentaires flatteurs. Comme il est naturel sous la plume du Recteur de l'Université de Paris, il repose, tantôt explicitement, tantôt implicitement [1], sur l'idéologie qui domine dans les milieux officiels français, voire sur le rationalisme un peu court qui l'emportait il y a une cinquantaine d'années. Il s'inspire au surplus d'une apologétique perpétuellement sous-jacente, qui consiste à démontrer que l'Espagne, trop souvent considérée comme un pays « arriéré », a cependant connue au xviii[e] siècle les gloires de la liberté de l'esprit et des lumières émancipatrices. Il y a là beaucoup de choses qui pourraient prêter à controverse. Bien des raisons m'interdisent semblable discussion. Je préfère attirer l'attention sur un livre dont on a moins parlé dans nos pays et qui a été publié malheureusement trop tard pour que M. Sarrailh puisse en faire état. C'est celui de M. Luis Sánchez Agesta sur *La pensée politique en Espagne à l'époque du despotisme éclairé* [2]. L'ouvrage est moins long, et, bien que solidement fondé sur les textes, moins chargé de références. Mais il

1. On remarque par exemple cette phrase, qui trahit la pensée profonde de l'auteur : « Menéndez y Pelayo, si grand critique lorsque son nationalisme ou *sa foi catholique n'entravent pas sa vigoureuse intelligence* » (p. 110 ; c'est moi, naturellement, qui souligne).

2. Exactement : *El pensamiento político del despotismo ilustrado.* Instituto de Estudios políticos, Madrid, 1953, 12 1/2 × 20 1/2, 317 p.

est d'une vigueur originale et lucide qui me fait souhaiter de le voir bientôt traduit dans d'autres langues européennes. Il est aussi, dans sa brièveté relative, d'une telle densité qu'il faudrait un nombre excessif de pages pour le résumer convenablement. Des analyses de l'auteur, je me bornerai à détacher ses remarques sur les caractères généraux du despotisme éclairé en Espagne et sur un des écrivains les plus représentatifs et les plus intéressants de cette période, Gaspar Melchor de Jovellanos (1744-1811). Nous verrons ainsi se dégager un certain nombre de courants qui nous montreront ce que l'Espagne du XVIIIe siècle possède en commun avec le reste de l'Europe et ce qui contribue à lui conserver la physionomie originale qui a toujours été la sienne.



Quels sont donc, dans ce pays, les traits dominants du « siècle des lumières » et du « despotisme éclairé » qui en est l'expression sur le plan politique ? Le XVIIIe siècle a découvert le peuple comme public de l'activité intellectuelle et sociale. On ressent à son égard à la fois de l'affection et du dédain. Un esprit aussi noble que Jovellanos ne reculera pas devant les mots de *vulgo idiota* [1]. L'existence du peuple est néces-

1. *A Bermudo*, B.A.E., t. 46, p. 42 b. Indiquons une fois pour toutes que nos citations de Jovellanos sont toujours empruntées à l'édition de ses œuvres qui forme les t. 46 et 50 de la *Biblioteca de autores españoles*. M. Sánchez Agesta aurait certainement rendu service à ses lecteurs en renvoyant à cette édition de format sans doute incommode, mais qui a l'avantage d'être aisément accessible et de grouper tous les textes « utiles » de Jovellanos, sauf les *Diarios*. On comprend mieux que M. Sánchez Agesta ne renvoie pas aux trois volumes des *Clásicos castellanos* (nos 110, 111 et 129), où l'on ne trouve que des morceaux choisis et qui se recommandent surtout par l'introduction et les notes de M. Angel del Río. — Sans vouloir entreprendre ici une étude systématique, on rappellera que le dédain ou la condescendance un peu hautaine à l'égard du *vulgo*, de la masse ignorante, est une attitude bien antérieure au XVIIIe siècle. Dans son livre connu sur *El pensamiento de Cervantes* (Madrid, 1925, p. 210), M. Américo Castro a mis en lumière cette disposition d'esprit chez les hommes de la Renaissance et indiqué qu'elle était le germe du despotisme éclairé ; la seule différence, semble-t-il, c'est que les hommes de la

saire à celle de la minorité éclairée et de son zele salutaire. Le devoir de l'aristocratie que forment les intelligences averties est d'« éclairer » les multitudes. Le mérite de cette aristocratie de la science et de la pensée, c'est qu'elle accomplit ce devoir avec fidélité, persévérance et désintéressement. Mais cette mission prend volontiers une allure ésotérique : ce que l'on divulgue pour l'éducation du peuple ne concorde pas toujours entièrement avec les convictions de la minorité dirigeante, qui finit par constituer un petit groupe d'initiés. Ce n'est pas toujours simple condescendance à l'égard des foules ignorantes, c'est aussi prudence pédagogique et sens des responsabilités. Dans ses *Diarios*, à la date du 24 mai 1794 [1], Jovellanos déclare qu'il n'est pas possible d'aborder tous les sujets publiquement et que la liberté dans l'expression des idées doit être réservée à la vie privée et même entourée de secret : le peuple est comme un enfant auquel il ne faut donner que ce qu'il est capable de porter. Il y a donc une action publique, représentée par ce qui s'imprime, et une action cachée, représentée par ce qui se dit, en particulier dans les académies et les *tertulias*. Les idées des livres français ne dépassent guère cette seconde zone. Dans la littérature imprimée, elles sont atténuées, édulcorées, limées, polies. Même Jovellanos, d'une droiture intransigeante pourtant, n'hésite pas à pratiquer cette « duplicité ». Elle est d'ailleurs générale à l'époque. Les écrivains qui réagissent contre les idées nouvelles sont obligés d'adopter la même

Renaissance se souciaient peu d'« éclairer » le *vulgo*. Pour le problème, qui mériterait peut-être un examen précis, je signale le texte de Charron cité par Fortunat Strowski, *Pascal et son temps*, t. I, 4e éd., Paris, 1909, p. 182, et la lettre de Voltaire à Damilaville du 1er avril 1766 citée par Brunetière, *Études sur le XVIIIe siècle*, Paris, 1911, p. 224-225. De Cervantes les textes essentiels me semblent être *Quijote*, I, 48, et II, 16.

1. Nous avons maintenant une bonne édition des *Diarios*, en cours de publication, grâce au regretté Somoza et à M. Angel del Río (2 vol. parus, Oviedo, 1953 et 1954). Le passage visé ici se trouve au t. I, p. 432. Sur le secret que doivent garder les élites dans leurs rapports avec le *vulgo*, il y a aussi un passage très caractéristique dans les *Cartas marruecas* de Cadalso, lettre 87 (*Clásicos castellanos*, nº 112, p. 282-284).

tactique, surtout sous Charles III (1759-1788), pour ne pas indisposer les hommes qui gouvernent et qui sont acquis aux « lumières ». Le XVIIIe siècle est ainsi travaillé par des courants souterrains très difficiles à déceler et à suivre, mais qui expliquent la grande explosion de ses dernières années.

Ce sont ces courants souterrains qui expliquent aussi un fait paradoxal, au moins en apparence : ce siècle ou la monarchie absolue atteint son apogée débouche, comme on dit, sur un ébranlement de l'idée monarchique dont celle-ci ne s'est pas relevée. Cet ébranlement est en partie l'œuvre de Rousseau et de son *Contrat social*. Mais, en Espagne comme ailleurs, l'influence de l'ouvrage fut nécessairement tardive, car il ne parut qu'en 1762, et la condamnation par le Parlement de Paris ne dut pas faciliter sa diffusion dans un pays où régnait un Bourbon [1]. Il faut ajouter que, dans l'ensemble, les idées de Rousseau ne furent pas bien accueillies en Espagne. Feijoo (mort en 1764) apprécie peu ce qu'il en a connu, et Jovellanos, tout en prisant l'*Émile*, les juge souvent avec une sévérité extrême [2]. Il n'en reste pas moins que Rousseau a exercé une influence certaine, mais surtout sur la dernière génération du siècle, celle des *Cortes* de Cadix, ou sur un Français d'origine comme Cabarrús. On sait que Rousseau n'a pas inventé la notion de « contrat social ». C'est un lieu commun de la philosophie politique, qu'on trouve déjà chez Hobbes, Spinoza et Locke. Mais, sous Charles III, les lecteurs de toute cette littérature n'en tirent guère des arguments pour discuter les prérogatives royales et préconiser la souveraineté populaire. Pour eux, le pouvoir royal n'a guère d'autres limites que les libertés fondamentales des sujets. Jovellanos, à la fin de sa vie, qualifiera encore la souveraineté populaire d'hérésie politique. Cabarrús lui-même, le seul franc disciple de Rousseau parmi les dirigeants de l'époque, aspirera uniquement à « reconcilier les monarchies avec la vo-

1. Ajoutons que le *Contrat social* ne fut traduit en espagnol qu'à la fin du siècle, mais par des émigrés, et le volume, imprimé à Londres, circula si peu en Espagne que Jovellanos ne put en trouver un seul exemplaire (Sânchez Agesta, p. 93).

2. *Diarios*, 26 août 1794 (t. I, p. 479) et 7 octobre 1794 (t. I, p. 495).

lonté et l'intérêt communs » (Sánchez Agesta, p. 96). Il y a plus. Certains recourent à la philosophie de Hobbes et de Rousseau pour renforcer l'autorité royale. Tel Campomanes (1723-1802). Il part du principe rousseauiste que chaque associé se livre complètement à la communauté avec tous ses droits. Ce principe, qui dans le contrat social fonde la liberté et la propriété, confère au corps politique un pouvoir absolu sur tout ce qui appartient à l'individu. Dans ce système, Campomanes estime qu'il faut un arbitre pour dirimer les conflits entre l'individu et la communauté, et cet arbitre ne peut être justement que le roi.

Nous assistons donc au spectacle suivant. On détruit ou l'on frappe l'Espagne traditionnelle, *tradicionaria*, comme on dit avec mépris — Église, noblesse, Universités, corporations, — mais dans cette entreprise on s'appuie sur l'autorité royale qu'on exalte, en tant qu'instrument, jusqu'aux plus extrêmes limites. On veut, dit ailleurs M. Sánchez Agesta (p. 9), substituer une organisation rationnelle à une continuité traditionnelle, ou, en d'autres termes, un ordre organisé rationnellement par la volonté du législateur à un ordre fondé sur des droits traditionnels. Ce mouvement atteint son apogée sous le règne de Charles III. Il est en fait beaucoup plus « réactionnaire » que la pensée politique espagnole du XVIe et du XVIIe siècle, qui avait toujours mis des bornes au pouvoir royal et que les théoriciens du despotisme éclairé condamnent résolument. Ces théoriciens, qui détiennent le gouvernement, étendent le pouvoir royal jusqu'à la propriété et la religion, qui étaient restés les derniers réduits de la liberté. La liberté à l'anglaise est regardée plutôt comme un modèle à réaliser dans l'avenir, lorsque le despotisme éclairé aura achevé son œuvre par les voies autoritaires, que comme un idéal d'action immédiate. Ainsi que l'explique un de ces théoriciens [1], la vénération générale pour le roi doit être le *nervio principal de la reforma* [2].

1. Il s'agit de l'auteur des *Cartas al conde de Lerena* (SÁNCHEZ AGESTA, p. 101-102), qui, d'après notre guide (p. 305-308), ne serait ni Cabarrús ni Campomanes, mais un personnage obscur, León de Arroyal (sur ce point, voir aussi SARRAILH, p. 554, n.3).

2. C'est ce qui explique le ralliement à Joseph d'un certain nombre d'encyclopédistes espagnols — que Galdós a très justement re-

La figure principale de ce mouvement apparemment contradictoire est Campomanes. Il n'a jamais été tout à fait au premier rang comme Patiño, Ensenada, Aranda ou Floridablanca, mais peu d'hommes ont exercé une influence comparable par sa *tertulia*, qui joua un rôle capital [1], par ses rapports de la *Fiscalía* du Conseil de Castille et par les gros ouvrages, à la fois érudits et mordants, où il préconise des réformes. Habile et dépourvu de caractère, il ne recule pas devant les contradictions quand des motifs tactiques les lui conseillent. Il laisse percer son admiration pour la liberté de critique et d'expression, mais il présente à Charles III la censure des livres comme un droit inaliénable et une obligation du souverain. Quand les Jésuites expulsés de France envisagent de se réfugier en Espagne, Campomanes est d'avis qu'il faut leur refuser le droit d'asile, pour que « personne, même en s'exilant du royaume, ne puisse se soustraire à la suprême autorité du roi » (Sánchez Agesta, p. 106). Il condamne la théorie qui accorde au peuple la faculté de se soulever contre le tyran et il déclare que pareille doctrine est *sacrílega*, *seductiva*, *subversiva*, contraire à la loi de Dieu, et finalement *herética*. On croit entendre un qualificateur du Saint-Office, et, de fait, à l'Inquisition ecclésiastique qu'ils dénoncent, ses amis et lui substituent une espèce d'Inquisition laïque, qui a son Index et qui écarte les livres qu'elle juge nocifs. Cette Inquisition en veut spécialement à Suárez, à

présentés par le personnage de Santorcaz dans la première série de ses *Episodios nacionales*, — en particulier de Cabarrús, partisan convaincu des idées de la Révolution française, dont il voit le despotisme napoléonien assurer la diffusion. Aussi bien, aux yeux de ces hommes, le souverain n'est que l'instrument dont ils ont besoin pour imposer le règne des lumières. Peu importent sa personne et sa légitimité. On croyait donc servir la cause des lumières en servant Joseph Ier. On pourra se reporter, en même temps qu'au livre de M. Sánchez Agesta, à celui de M. Miguel Artola, *Los afrancesados*, Madrid, 1953, auquel on peut malheureusement reprocher d'être une histoire de Joseph et de son règne plutôt qu'une étude sur la psychologie et l'action des *afrancesados*.

1. Jovellanos s'y réfère plusieurs fois, en particulier dans son *Elogio de D. Ventura Rodríguez* (B. A. E., t. 46, p. 375 a) et dans sa *Memoria en defensa de la Junta Central* (B. A. E., t. 46, p. 538 a). Cf. Sánchez Agesta, p. 103-104.

Molina, à Mariana, à toute la Compagnie de Jésus. On ne se contente pas d'expulser les Jésuites ; on veut déraciner totalement leur influence en flétrissant leur doctrine, parce qu'elle « induit à la désobéissance contre les autorités légitimes » (Sánches Agesta, p. 113). Coup de maître, d'ailleurs, ajouterai-je, devant ce qu'on appelle la postérité ! Celle-ci pardonne beaucoup aux despotes, même les plus sanguinaires — tel Pombal — lorsqu'ils tournent leur despotisme contre les Jésuites...

Toutefois, il faut y insister, l'autorité royale demeure un moyen, rien de plus. Qu'on croie ou non à sa légitimité, on l'utilise. On vise d'abord la régénération économique de l'Espagne, et c'est dans ce domaine que le despotisme éclairé obtiendra ses succès les moins contestables. Ce souci reposait implicitement sur une autre notion, celle de la décadence économique du pays — notion elle-même discutable, car elle implique à son tour une prospérité antérieure dont la réalité paraît fort douteuse. Mais le fait est que les hommes du XVIIIe siècle, sauf Capmany (Sánchez Agesta, p. 286) et dans une certaine mesure Jovellanos [1], croyaient fermement à cette décadence : on pourrait alléguer d'innombrables textes, et de toutes les dates. Ce qui ne peut manquer de nous frapper aujourd'hui, c'est que les régénérateurs font appel à la technique. Car on commence à employer le mot. Dans son *Discurso sobre la educación popular*, Campomanes distingue l'éducation générale et l'éducation technique, et dans son *Informe sobre la ley agraria*, Jovellanos propose la rédaction de *cartillas técnicas* destinées à l'instruction des agriculteurs. Une très grande partie de son action pédagogique aura pour but de former des techniciens. La technique est donc un des pôles de la régénération économique. L'autre pôle, qui ressortit à un ordre différent, sera le libre jeu de l'intérêt individuel et l'équilibre naturel qui naît de la libre concurrence. On reconnaît ici l'essence même du libéralisme économique. Les hommes du despotisme éclairé admettent cette forme de liberté parce qu'à leurs yeux l'équilibre qu'elle engendre

1. Pour ce qui est de l'agriculture ; voir le tableau nuancé qu'il fait de l'histoire de l'agriculture espagnole, au début de l'*Informe sobre la ley agraria* (B. A. E., t. 50, p. 79-81).

ne pourra jamais être procuré par la loi [1]. De là sort logiquement la condamnation des *gremios* (corporations), qui empêchent la libre concurrence.

Ce n'est pas le lieu d'insister dans cette revue sur les principes qui inspirent semblable libéralisme économique, ni de s'étendre sur les travaux publics qui, conformément aux préoccupations des gouvernants, furent alors exécutés en Espagne. Mais on ne peut abandonner ce domaine sans évoquer le problème moral du travail. Il régnait à l'égard du travail un mépris traditionnel fondé sur l'idée que l'oisiveté était marque et signe de *hidalguía* : toute activité mécanique ou commerciale était infamante, figurait parmi les *oficios bajos y viles* ou entraînait tout au moins une espèce de déshonneur légal. Au nom de la raison et de l'utilité, le XVIII[e] siècle entreprit de reviser ce système de valeurs, mais sans s'attaquer à la notion même d'honneur. On préféra un transfert : l'honneur résida désormais dans le travail, le service et la vertu. C'est la thèse que défend Jovellanos dans son « drame sentimental » *El delincuente honrado* (1773). De même que l'intérêt, l'honneur continue donc d'être regardé comme un ressort politique et social essentiel. Pour développer les activités utiles, il fallait les réhabiliter et les honorer, et c'est ainsi qu'on s'attacha non pas à éliminer la notion de *hidalguía*, mais à concilier la *hidalguía* avec le travail. En 1783, un décret de Charles III, proclamant *honestos y honrados* les métiers des artisans et des commerçants, déclare que leur pratique *no envilece* l'intéressé et sa famille et qu'elle n'interdit pas *el goce y prerrogativas de la hidalguía* (Sánchez Agesta, p. 154).

Reste enfin la crise religieuse. Elle a un peu partout deux aspects que l'on retrouve en Espagne. D'un côté, l'incubation et le développement du déisme et de l'athéisme rationalistes. De l'autre, à l'intérieur de l'orthodoxie, une épuration qui s'inspire, dans une certaine mesure, du même esprit. C'est à ce propos que Paul Hazard a parlé de « christianisme éclairé » [2]. En Espagne, Feijoo et Jovellanos, qui d'ailleurs ne se res-

1. JOVELLANOS, *Informe sobre la ley agraria*, B. A. E., t. 50, p. 125-126 et 82 b.

2. *La pensée européenne au XVIII[e] siècle*, t. I, Paris [1946], p. 115-123.

semblent pas, en seraient les meilleurs représentants. Courant un peu trouble, toutefois, car ce « christianisme éclairé » peut être une simple hypocrisie qui dissimule avec prudence ou habileté d'autres sentiments, et il n'est pas toujours aisé de faire le départ. Nous retrouverons plus loin Jovellanos. Pour Feijoo, assurément, aucun doute n'est permis. Les réserves que peut faire naître sa lutte contre les superstitions ne porteront ni sur ses intentions ni sur sa foi, mais sur les conséquences que, dans son zèle un peu impulsif, il n'avait peut-être pas suffisamment prévues. Aux yeux d'un théologien, la différence théorique entre la superstition et la piété authentique est bien claire. Dans la réalité confuse des faits psychologiques, la frontière apparaît beaucoup moins nettement. Loin de moi l'idée de faire à Feijoo le moindre reproche ! Peu de figures sont plus sympathiques et plus attachantes, peu d'écrivains, à son époque, ont mieux servi l'Église et leur patrie. Je pense seulement que, moine sans expérience et sans responsabilité pastorales, il n'a peut-être pas assez réfléchi qu'en combattant la fausse piété, il risquait de blesser, voire de tuer la vraie. On pense au conseil du prince de Ligne : « Pour sauver la messe, gardez-vous de lâcher les petites pratiques, les processions, les superstitions [1]. » C'est trop dire, sans doute, et, prise à la lettre, cette boutade qui mêle tout serait inadmissible. Mais encore, en livrant le combat nécessaire contre les perversions et les aberrations de la dévotion, faut-il prendre quelques précautions, si l'on ne veut pas atteindre dangereusement cette piété populaire qu'on juge parfois trop pharisaïquement et sans laquelle il n'est pas de chrétienté saine, véritable et complète. Pour mieux expliquer l'acharnement de Feijoo contre toutes les pratiques hétérodoxes, M. Sánchez Agesta rappelle opportunément qu'il est né en 1676 et que le règne de Charles II, pendant lequel il grandit et atteint l'âge d'homme, est encombré des plus tristes histoires de magie et de sorcellerie. Mais, si la lutte qu'il mena

1. Cité par Antonio Mor, dans *Les lettres romanes*, IX, 1955, p. 25. On rapprochera de ce que j'écris ici les remarques de Fortunat Strowski à propos de Charron : « ...Charron, lui, n'a que des paroles amères contre la superstition ; et du même coup il atteint la religion dans ses œuvres vives » (*Pascal et son temps*, t. I, éd. citée, p. 202).

était louable en son principe, elle ne comportait rien qui pût enrayer de façon appréciable les progrès du rationalisme et détourner efficacement ses contemporains d'une religion naturelle détachée du catholicisme et souvent hostile à celui-ci. Il y a beaucoup d'illusion, en effet, à s'imaginer que pareille épuration de la piété désarmera les âmes hostiles à tout sentiment religieux et les esprits pour qui toute religion est en soi superstition.

La politique religieuse des ministres de Charles III montre bien la puissance de ce courant naturaliste ou rationaliste. Mais nous avons vu qu'il s'est fréquemment entouré d'une certaine dissimulation. Un des procédés de cette campagne sournoise consiste à prôner une purification de l'Église par un retour au christianisme primitif — comme si celui-ci avait été un âge d'or ignorant des erreurs, des dissensions et des défaillances. Que les partisans de cette purification en aient été conscients ou non, il est évident que cette position implique une condamnation de la tradition catholique, qui aurait corrompu l'évangélisme originel, et, en somme, à l'intérieur du christianisme, c'est la position protestante. Notons que c'est à peu près celle de Jovellanos, et ce fait soulève un problème. Non seulement Jovellanos est toujours resté extérieurement fidèle à l'Église, mais encore rien n'autorise à mettre en doute sa droiture et sa sincérité. Il exprime souvent son horreur devant « l'impiété ». M. Sánchez Agesta parle plus loin de ses inquiétudes et de ses contradictions cachées, et je le ferai avec lui. Je me bornerai ici à me demander en passant comment, dans le domaine religieux, on peut rendre compte de cette attitude peu cohérente, qui provoque une espèce de gêne ou de malaise et qui a suscité tant de discussions sans conclusion. L'explication réside probablement dans le tempérament de Jovellanos. Il est catholique de doctrine ou il veut l'être, mais il est de sensibilité protestante. Cela se note à sa médiocre sympathie pour l'autorité romaine et pour les Ordres religieux, cela se note aussi au caractère abstrait de sa religion : Jésus apparaît peu, encore moins la Vierge et les saints ; Dieu est désigné en général sous des appellations plus philosophiques que religieuses : *el Criador, el supremo Hacedor, el gran Autor*, etc. Plus qu'un janséniste, Jovellanos est d'ailleurs un puritain, étran-

ger à cette *alegría católica* dont parle son contemporain Torres Villarroel [1]. Il dit et redit par exemple que la poésie lyrique amoureuse lui semble « peu digne d'un homme sérieux » [2] (le sérieux est une chose à laquelle il tient), et c'est peut-être ce puritanisme qui l'a écarté du mariage [3]. Il reste qu'il est toujours difficile de pénétrer les consciences, surtout à deux siècles de distance. Aussi bien, ni l'atmosphère générale (l'Espagne, dans son ensemble, demeurait chrétienne) ni des organismes comme l'Inquisition, si affaiblie qu'elle fût, ne permettaient à l'impiété de s'exprimer clairement et librement, en sorte qu'on ne peut jamais savoir, devant une doctrine ou une politique douteuse, quelle était la pensée exacte qui pouvait l'inspirer.

On se sent perplexe, en particulier, en face d'hommes tels que Campomanes et Floridablanca, qui font une politique anticléricale en multipliant les protestations de piété, et d'accord avec les désirs de leur dévot souverain Charles III. Mais il arrive si souvent que, moyennant de fallacieuses distinctions et pour mieux accabler les victimes, on se plaise à nous présenter comme de pieux chrétiens les persécuteurs de l'Église que nous sommes un peu en défiance lorsque les actes contredisent trop complètement les paroles. On peut supposer de toute manière que ces hommes, catholiques d'ori-

1. Torres Villarroel, *Cuarto trozo* (in fine) de sa *Vida*, dans le recueil des éditions Aguilar, *La novela picaresca española*, Madrid, 1943, p. 1899 a. On me reprochera peut-être d'invoquer un étrange personnage ; mais je pense que l'expression garde sa valeur. Sur ces questions de sensibilité religieuse, voir le livre si suggestif de Luis Aranguren, *Catolicismo y protestantismo como formas de existencia*, Madrid, 1952.

2. B. A. E., t. 46, p. 1.

3. Il y a donc quelque clairvoyance dans la fameuse lettre de l'évêque de Lugo qui, en 1799, donnait à Jovellanos, entre autres conseils, celui de se marier. L'avis, de la manière dont il était exprimé, était sans doute déplacé, mais il faut bien dire que le manque de tact du prélat est largement compensé par l'insolence de la réponse que crut pouvoir lui adresser Jovellanos (B. A. E., t. 50, p. 341 b-342 a) et dont la vivacité s'explique peut-être par le fait qu'il s'était senti touché à un point vulnérable. Sur cet incident, cf. Sánchez Agesta, p. 207, et Sarrailh, p. 80-81, qui donne une traduction française de la lettre de Jovellanos.

gine et par simple habitude, étaient des esprits inconsciemment naturalisés ou laïcisés, privés de toute sensibilité religieuse, et pour qui l'Église n'était plus qu'une institution pareille aux autres. Mais comme ils connaissaient, ne fût-ce que par leur éducation première, la force et l'importance de cette institution, ils cherchèrent à l'utiliser, et pour cela à l'asservir — comme devait le faire plus tard un autre despote éclairé, l'empereur Napoléon. C'est ainsi que toute une équipe de politiques incroyants s'employa à soumettre l'Église à la monarchie, de manière à renforcer celle-ci de l'autorité spirituelle et des ressources temporelles de celle-là. Ce régalisme s'insérait très aisément dans la politique qui visait à faire du pouvoir royal le *nervio principal* des réformes. Il reposait sur un compromis très spécifique entre des souverains croyants et pieux, sincèrement attachés à la religion, mais non moins jaloux de leur autorité, et des ministres sceptiques ou voltairiens, hostiles au Saint-Siège et souvent à la religion elle-même, qui parvenaient à opprimer celle-ci grâce au rôle de protecteur de l'Église que s'arrogeait le monarque.

***

Jovellanos n'était pas l'homme de ces compromis et de ces hypocrisies. Mais, contrairement aux apparences et partagé entre la tradition et les idées nouvelles [1], il n'était pas non plus d'une seule pièce, et c'est pourquoi il a été souvent mal compris. La sérénité de son style et de ses attitudes dissimule une foule de luttes intérieures, d'hésitations, de contradictions et d'angoisses. Ces tempêtes sont parfois si violentes qu'à travers l'académisme de la forme elles se dévoilent malgré lui dans l'action et dans l'œuvre. On peut distinguer chez Jovellanos — et encore, en le simplifiant à l'excès — quatre hommes différents. En premier lieu, le Jovellanos purement extérieur, le magistrat, le publiciste, l'académicien, le ministre, dont les écrits ont été soigneuse-

1. Voir le livre de M. Patricio Peñalver Simó, *Modernidad tradicional en el pensamiento de Jovellanos*, Séville, 1953, qui a essayé de faire le départ. Si l'on prend le bilan tel qu'il est présenté par l'auteur, on doit dire que ce sont les «idées nouvelles» qui l'emportent.

ment revisés avant l'impression. En second lieu, le Jovellanos déjà plus intime que nous révèlent les lettres à ses amis, mais dont l'intimité n'est pas totale, parce que, comme il arrive généralement au XVIIIe siècle, elles visent un cercle plus étendu que le destinataire lui-même. En troisième lieu, dans une intimité croissante, le Jovellanos des *Diarios* [1]. Enfin le Jovellanos des poésies, souvent inédites ou anonymes ; c'est là que, parfois inconsciemment, il livre le plus secret de ses pensées. Ces hommes s'accordent mal. Le désaccord ne tient pas seulement à la « duplicité » dont il a été question, mais aux inquiétudes d'une âme tendue et même irrésolue, qui recule devant l'expression publique d'une idée conçue dans le recueillement, qui énonce dans ses *Diarios* ou dans ses poésies des idées qui le séduisent sans le satisfaire, et qui se débat en équilibre instable entre des tendances contraires. De là découlent tout naturellement deux traits qui dominent chez Jovellanos : l'éclectisme, grâce auquel il concilie des idées opposées qui lui plaisent également, et la tolérance envers les contradicteurs, puisque ceux-ci incarnent souvent des positions qu'il a été tenté de prendre lui-même. Dans cette ondoyante complexité intellectuelle il y a cependant une grande ligne directrice qui se dégage : le désir d'*éclairer* et de *régénérer* [2] le peuple espagnol par l'éducation et par l'enseignement. Mais ce désir, dans sa constance, a forcément subi le contre-coup de la crise finale du XVIIIe siècle. Sa vie et sa pensée sont ainsi un reflet et un témoin très caractéristiques de la violence avec laquelle s'est fait le passage de l'Ancien Régime à la nouvelle organisation politique et sociale du XIXe siècle. C'est un cas « exemplaire ». La meilleure façon de le voir, c'est de suivre le destin de Jovellanos.

Le premier temps de sa vie est marqué (1768-1789) par l'ambiance dans laquelle il se meut à Séville, puis à Madrid,

1. Sur les *Diarios*, voir plus haut, p. 33, n. 1.

2. Le mot est de l'époque. Mais on le verra reparaître au moment du désastre de 1898. Cf. Melchor FERNÁNDEZ ALMAGRO, *Vida y obra de Ángel Ganivet*, nouvelle édition, Madrid (1952-1953), p. 191-199. Il y aura aussi au Portugal, au XIXe siècle, un parti « régénérateur ». Ce vocabulaire est lié à l'idée de décadence qui, à tort ou à raison, est toujours au moins implicite dans les réflexions des Espagnols et des Portugais sur leurs destinées nationales.

parmi les hommes les plus représentatifs du despotime éclairé : Aranda, Olavide, Campomanes, Cabarrús. Jovellanos fait alors un peu figure de néophyte passionné. Un monde nouveau lui est révélé. Il prend conscience de la vanité de sa formation antérieure et il s'applique avec fougue à des études nouvelles. Cette période donne une impression de travail joyeux et enthousiaste, et, pour tout dire, d'épanouissement. Il est en pleine maturité intellectuelle — quarante-cinq ans — lorsqu'éclate la Révolution française. Quel contraste ! C'est la fin de l'épanouissement et des enthousiasmes, le commencement des doutes, des angoisses et des crises. Première crise, surtout intérieure : cette Révolution française, dans quelle mesure répond-elle à ses propres aspirations ? dans quelle mesure représente-t-elle la réalisation de ses idées politiques et sociales et la voie où il faut engager l'Espagne ? Deuxième crise, qui concerne surtout l'action extérieure : l'invasion française et le ralliement à Joseph Bonaparte de la plupart de ses amis, en particulier Cabarrús. Troisième crise : ses relations avec les *Cortes* de Cadix, dont il approuve l'attitude devant l'occupation étrangère, mais dont il désapprouve en très grande partie la doctrine politique. Il est instructif de reprendre ces différentes phases sous la direction avisée de M. Sánchez Agesta.

Avant 1789, c'est donc la lutte contre l'ignorance pour la régénération de l'Espagne. Au cours de ses voyages, Jovellanos est frappé de la misère du peuple espagnol, surtout dans les campagnes ; il remarque l'insuffisance de l'agriculture. Cette situation résulte d'un mauvais régime agraire. Mais une loi agraire ne suffira pas à résoudre le problème. La misère vient aussi de l'ignorance. La décadence de la noblesse vient également de l'ignorance. Les guerres viennent de l'ignorance. Il faut combattre l'ignorance et répandre les sciences utiles : mathématiques et histoire naturelle. Enseignement et éducation seront un instrument de réforme sociale et économique. Pas de prospérité sans un bon système d'éducation [1].

1. Tout cela — mais c'est bien du siècle — fait beaucoup penser au Portugais Verney (1713-1792), auteur du *Verdadeiro método de estudar* (1746) et dont j'ai résumé sommairement les idées dans la *Revue de la Méditerranée*, nº 29, janvier-février 1949, p. 8-17. Sous bien des

La fondation de l'*Instituto Asturiano*, espèce de collège technique, sera donc une des grandes œuvres de Jovellanos, et, à la *Junta Central* de Séville, pendant l'invasion, le poste qu'il voudra prendre, c'est la présidence de la *Junta de Instrucción Pública.* D'autre part, en matière économique, il croit fermement que l'intérêt individuel demeure un ressort indispensable. L'instruction permettra aux individus de discerner plus clairement leur intérêt, et elle sera ici encore un instrument de progrès. Tels sont les moyens par lesquels, écrit-il avec optimisme, « s'établira l'empire de l'innocence et se rempliront les fins augustes de la création »[1]. Car Jovellanos est un disciple convaincu de la doctrine du progrès. Il est persuadé que le développement de l'instruction conduira à une confédération des peuples de l'Europe, puis de la terre entière, et à une paix inviolable et perpétuelle, et que cette instruction, dont la voix sera plus forte et plus terrible que celle des canons, suffira à réprimer le peuple téméraire qui oserait troubler la tranquillité et le bonheur du genre humain.

Dans sa pensée, la poésie elle-même devra participer à l'entreprise d'éducation et de régénération que mène le despotisme éclairé. C'est l'esprit de l'épître de *Jovino a sus amigos de Salamanca*[2]. Tantôt avec lui, tantôt à sa suite, les poètes espagnols abandonnent les thèmes anacréontiques pour aborder les sujets politiques et sociaux. Meléndez Valdés (1754-1817) et Cienfuegos (1764-1809) célèbrent la raison et la vertu. Cadalso (1741-1782) renonce à l'amour de Philis pour se consacrer à la philosophie (Sánchez Agesta, p. 236). Chez Quintana (1772-1857), qui est le grand maître de ce genre didactique, le propos répond à une conviction personnelle : il estime juste et nécessaire d'exalter les arts mécaniques et les métiers utiles, et il écrit une ode *A la imprenta.* C'est ce que l'on a qualifié de *filosofismo,* et l'on n'a pas manqué de noter que cette nouvelle orientation fraie la voie au

rapports, Jovellanos est l'ancêtre du mouvement de la *Institución libre de enseñanza* et de Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), pédagogue et puritain comme lui.

1. *Discurso sobre el estudio de las ciencias naturales,* B. A. E., t. 46, p. 341 a.

2. B. A. E., t. 46, p. 37-39.

romantisme, d'autant plus que cette poésie s'essaie à être révolutionnaire. De fait, elle devient l'instrument de propagande des idées révolutionnaires en Espagne. Elle en poétise les thèmes fondamentaux. Avec Quintana, elle annonce et chante la liberté. Comme à la prose, il lui advient de verser dans la chimère : elle prédit la félicité générale, l'empire de l'innocence et de la vertu. Une humanité nouvelle va surgir. Dans sa *Respuesta a Moratín* [1], Jovellanos, anticipant sur le passage que j'ai résumé, maudit la propriété, qui a ruiné l'âge d'or et qui est appelée à disparaître, et décrit l'union fraternelle des peuples qui mettront joyeusement toutes choses en commun et ne connaîtront plus qu'une seule langue. Cet enthousiasme atteint son plus haut degré chez Cienfuegos, apôtre humanitaire de la paix et de la fraternité dans son ode *A la paz entre España y Francia en 1795*, apôtre revendicateur de l'égalité dans *La escuela del sepulcro* — titre suffisamment significatif — et dans son éloge de la menuiserie (Sánchez Agesta, p. 235-246). Pareillement, Jovellanos lui-même (*Jovino a Poncio*) [2] et surtout son ami Meléndez Valdés [3] chantent l'agriculture en versifiant les considérations de l'*Informe sobre la ley agraria.* C'est à cela qu'aboutit la critique de Feijoo. On met en vers les *Discursos* du grand Bénédictin, mais on pousse ses idées jusqu'à un point où il n'aurait jamais accepté d'aller. Car, par un curieux retournement, la destruction des anciens mythes, qui avait été un des ses buts principaux, conduit à la création de mythes nouveaux.

Les idées de Jovellanos sur la paix perpétuelle, qui fait partie de ces mythes nouveaux, sont exprimées aussi dans le *Tratado teórico-práctico de enseñanza* [4], qu'il rédigea à Majorque entre 1802 et 1808, lors de son absurde emprisonnement au château de Bellver. Une douzaine d'années plus tôt avait éclaté la Révolution française, avec son cortège de désordres, de ruines, de massacres, de guerres et d'invasions. Cette Révolution matérialisait les conséquences de la campagne réformatrice et rationaliste du XVIIIe siècle. Les écrivains

1. B. A. E., t. 46, p. 46-47.
2. B. A. E., t. 46, p. 47-49.
3. Meléndez Valdés, *Poesías,* Clás. cast., nº 64, p. 153-159.
4. B. A. E., t. 46, p. 230-267.

qui avaient mené cette campagne en restant sur le plan spéculatif se trouvèrent à ce moment devant une réalité engendrée par l'application même de leurs propres principes. Tous ceux qui réfléchissaient purent alors se poser la question : Ai-je voulu ou n'ai-je pas voulu cela ? Il ne semble pas douteux qu'à cette question Jovellanos répondit : Non. Et ç'a été son premier drame, surtout intérieur, pendant les années de retraite et de réflexion de son exil asturien (1790-1797 et 1798-1801). Les conceptions politiques et sociales qui inspiraient la Révolution lui plaisaient, la Révolution lui fit horreur, surtout à partir du procès de Louis XVI [1]. Assurément, il ne reniera jamais les idées qu'il a puisées dans la lecture des livres français. Mais il condamne ce qui en est sorti. Et, pour aggraver encore ce drame intellectuel, il est constamment amené, dans la pratique quotidienne de la vie, à réagir contre la réputation de révolutionnaire dangereux qui lui est faite et dans laquelle, à juste titre, il ne se reconnaît pas. Ce drame aboutira finalement, le jour où il écrira le *Tratado teórico-práctico de enseñanza*, à une condamnation globale de la Révolution française, de ses principes mêmes aussi bien que de ses actes. Comment concilier cette réprobation avec la fidélité aux « idées françaises » rappelée il y a un instant ?

Jovellanos crut distinguer dans la Révolution française — à côté de certains principes légitimes qu'il continuait de préconiser, mais qui avaient été poussés à l'excès par la « frénésie » [2] des révolutionnaires — un noyau de principes adultérés où il voyait la cause principale de cet excès. En tête de ces principes adultérés, il plaçait celui qu'il dénonce comme la base même de la *moderna sofistería* : « Tous les hommes naissent libres et égaux ». Et il ajoute : « C'est de cet axiome favori qu'elle tira les funestes conséquences qui sont si contraires à (ces vérités) » [3]. En second lieu, il blâmait les moyens

1. Voir p. ex. les *Diarios*, t. I, p. 426, 432 et 489, l'*Oda sáfica de Jovino a Poncio* (B. A. E., t. 46, p. 23 a), et la lettre *A desconocida persona* (le consul anglais Harding ; B. A. E., t. 50, p. 366-367).

2. M. Sánchez Agesta, qui s'exprime ainsi (p. 208), n'invente pas le mot. Jovellanos écrit en 1796 : « ¿ Acaso porque ellos fueron frenéticos seremos nosotros estúpidos ? » (Sánchez Agesta, p. 205).

3. Cf. *Tratado teórico-práctico de enseñanza*, B. A. E., t. 46, p. 254-257.

employés en France, c'est-à-dire la révolution populaire et sa brutale chirurgie. Il demeurait partisan convaincu de la réforme autoritaire et de la pédagogie sociale. Ici, il faut bien le dire, se montrent les tendances aristocratiques de son tempérament, ce sentiment de supériorité sociale, intellectuelle et morale qui fait un peu penser aux doctrinaires de la seconde République espagnole et qui explique en partie ses malheurs, car il dut se rendre trop souvent insupportable à ses contemporains. Pour ce qui est des principes, voici ce qui ressort du *Tratado* : il y a dans la nature humaine une tendance à la perfection que l'on doit regarder comme propre et essentielle au principe de toute société politique. Il suffit de diriger et d'utiliser cette tendance au moyen de réformes progressives et opportunes. La révolution est donc inutile. Si l'on objecte à Jovellanos que la révolution violente est la seule façon possible de détruire certains maux, il répond qu'elle entraîne elle-même des maux encore plus graves et encore plus nombreux. Il écrit en 1794 au consul anglais Harding : « Vous approuvez l'esprit de rébellion ; moi, non, je le désapprouve ouvertement... Je crois qu'une nation éclairée peut faire de grandes réformes sans verser le sang » [1].

Lorsque, au printemps de 1808, il fut libéré de sa prison de Bellver, il apprit bientôt que beaucoup de ses meilleurs amis avaient accepté de servir Joseph Bonaparte : Cabarrús, Meléndez Valdés, Moratín, Llorente, Urquijo, l'amiral Mazarredo, etc. Ils le pressent de prendre le même parti. Ils le font nommer ministre. Et c'est la deuxième crise de la vie de Jovellanos, crise quasi publique cette fois. Il vient de passer sept ans à Majorque, d'abord en exil, puis en prison, loin des hommes, des affaires et des événements. A peine a-t-il

1. B. A. E., t. 50, p. 366-367. Rappelons aussi, pour bien préciser sa position, ce jugement dans la *Memoria en defensa de la Junta Central* (*Anejo XII*) : L'Assemblée Constituante fut convoquée pour « opérer la réforme d'abus certains et reconnus » ; seulement tout se trouva vicié parce que « cette révolution avait été préparée bien à l'avance par une secte d'hommes criminels qui abusèrent du nom respectable de la philosophie — toujours vain et funeste quand il n'est pas justifié par la vertu — et corrompirent la raison et les mœurs de leur patrie pour y jeter le trouble et la désunion » (B. A. E., t. 46, p. 599 b).

eu le temps d'étudier la situation et d'y réfléchir : il lui faut se décider sans délai. L'attitude de ses amis s'explique : Charles IV et Ferdinand VII se sont discrédités, la dynastie paraît épuisée et finie, Napoléon a atteint l'apogée de sa puissance, et Joseph a repris habilement les idées du despotisme éclairé : il annonce le règne du mérite et de la vertu, la liberté et la prospérité de l'agriculture et du commerce, une Constitution, une représentation nationale de caractère aristocratique, etc. Le général français Sébastiani écrit à Jovellanos pour lui vanter « les principes humains et philosophiques » que professe le nouveau roi et son attachement aux « grandes vérités ». Mais, avec ses principes philosophiques et ses grandes vérités, le nouveau roi est étranger : tout est là ! Jovellanos, qui n'a aucun motif de soutenir les Bourbons, voit bien que le peuple espagnol n'accepte pas Joseph Bonaparte. Il répond que l'Espagne lutte pour elle-même et que, si elle veut se régénérer, elle n'a pas besoin des Français pour le faire. La réforme doit prendre pour base la tradition nationale. Elle n'a rien à voir avec une révolution étrangère. C'est l'esprit de son refus et de sa résistance en 1808. Ce sera en 1810 celui de la *Memoria en defensa de la Junta Central* : il faut partir d'une connaissance exacte des institutions traditionnelles pour réussir à les réformer ; elles sont à réformer, elles ne sont pas à remplacer (Sánchez Agesta, p. 218-219).

En effet, devant le rationalisme teinté d'un romantisme naissant qu'il trouve aux *Cortes* de Cadix, il ne change pas de ligne : pédagogie et réforme. Les nouvelles conceptions ne lui paraissent aucunement les filles et les héritières légitimes des idées qu'il a soutenues et répandues. Sa position personnelle s'affirme sur trois points : le problème de la souveraineté ; le principe de l'égalité démocratique ; le question de la liberté de la presse.

Les *Cortes* de Cadix reçurent de Rousseau et des Constitutions françaises le principe de la souveraineté nationale. Elles leur doivent l'axiome que « la souveraineté réside essentiellement dans la nation ». Jovellanos combat cet axiome, qu'il juge contraire à la tradition politique de l'Espagne. Celle-ci établit en effet que la plénitude de la souveraineté réside dans le roi, et qu'aucune partie ni portion de cette souveraineté

ne peut exister dans une autre personne ou une collectivité. Les *Cortes* opèrent donc une révolution politique qu'il ne peut approuver. Toutefois, peut-être sous la pression des circonstances, il complète et adapte la doctrine traditionnelle par une notion nouvelle, celle de la *suprématie nationale*. La suprématie nationale autorise la lutte contre l'organe de la souveraineté quand celui-ci viole le pacte social ; et cette suprématie nationale est supérieure à tout pouvoir constitutionnel en tant qu'elle est « originelle, primitive et fondée sur la nature même » [1]. Mais ce pouvoir de suprématie n'est ni absolu ni illimité : il permet de conserver et d'améliorer la Constitution, non de l'altérer et de la détruire.

En matière d'égalité, Jovellanos maintient le principe de la légitimité de la noblesse. Il avait critiqué sa décadence, il n'avait jamais mis en question l'institution. Le fait qu'elle soit artificielle ne diminue pas sa nécessité. Ses privilèges se justifiaient autrefois par le rôle qu'elle jouait dans la défense du pays. Il convient de prendre des mesures appropriées pour qu'elle puisse continuer d'assurer sa mission sans être astreinte à gagner sa vie par d'autres moyens. Jovellanos sait bien que de pareilles idées scandaliseront vivement ses amis et lui vaudront « l'anathème de la philosophie ». Mais, ajoute-t-il, « maintenant, je parle en politique » [2]. Sans doute, il s'exprime ainsi en 1784. Néanmoins sa pensée ne semble pas avoir varié. Dans son *Informe sobre la ley agraria*, une

1. Cf. *Memoria en defensa* etc., B. A. E., t. 46, p. 619-621.

2. Cf. *Discurso... sobre el establecimiento de un Monte-Pío para los nobles de la Corte*, B. A. E., t. 50, p. 16. Les lecteurs de M. Sarrailh (p. 518-521) remarqueront facilement que son interprétation diffère sensiblement de celle de M. Sánchez Agesta (p. 226-228). J'ai lu et relu avec attention le *Discurso* etc. Je pense que le résumé de M. Sarrailh, du fait qu'il est seulement partiel et omet le contexte dans lequel certains jugements sont exprimés, ne donne pas une idée exacte de la position de Jovellanos qui est, comme presque toujours, complexe et nuancée. Rien ne permet, en particulier, de taxer de « prétendues » les justifications de principe que Jovellanos (qui rappelle lui-même avec satisfaction ses origines aristocratiques) invoque en faveur de l'institution nobiliaire. Il ressort du texte, quand on le lit sans opinion préconçue, que l'auteur prend à son compte ces justifications. Mais, là comme ailleurs, il critique sévèrement les nobles qui prétendent conserver leurs privilèges sans les mériter par leurs services.

dizaine d'années plus tard, il fait encore de la noblesse une des bases de l'État et de la monarchie, et dans la *Memoria en defensa de la Junta Central* (1810) il allègue « ses anciens droits et ses glorieux services » pour la constituer en *estamento* privilégié (Sánchez Agesta, p. 227-228). La seconde *Sátira a Arnesto* (1787) ne doit être regardée que comme une *critique historique* qui vise simplement l'état de la noblesse à la fin du règne de Charles III. Mais la mission de l'aristocratie ne lui semble pas terminée. Elle a encore sa place à tenir dans les conseils du monarque et la direction des affaires. Elle formera au surplus un élément d'équilibre entre le pouvoir royal et les masses populaires.

Enfin l'établissement de la liberté de la presse pouvait sembler le fruit naturel des campagnes du XVIIIe siècle. Campomanes, pourtant si autoritaire, estimait que la critique pouvait aider le gouvernement et souvent mener à la découverte de la vérité. Mais le principe de la liberté de la presse se conciliait mal avec l'esprit de minorité éclairée et de condescendance pédagogique qui était celui des années antérieures à l'invasion française. Ce que Feijoo appelait *voz del pueblo* devient chez Jovellanos l'opinion publique. Il s'en méfie beaucoup. Cependant, au contraire de Floridablanca, il ne crut pas devoir s'opposer à la liberté de la presse ; il s'efforça seulement de la retarder et de la limiter. Il jugeait nécessaire de préparer le peuple à en faire un usage raisonnable. Son point de vue ne change pas : il faut éduquer et éclairer. A la *Junta Central*, il subordonne la liberté de la presse à la réforme constitutionnelle, parce que, à ses yeux, « la saine raison et la saine politique conseillent de ne pas précipiter ce péril »[1]. Il dit bien *péril*...

Tel nous apparaît Jovellanos. Esprit net et précis, mais dépourvu d'humour et trop porté à d'optimistes illusions qui lui apportèrent de cruelles déceptions, sensibilité inquiète et scrupuleuse, caractère d'une haute conscience qui n'allait pas sans raideur et sans un peu de morgue et où s'alliaient étrangement une modestie foncière et une involontaire suffisance, son grand mérite, à travers ses combats intimes, a

1. *Memoria en defensa* etc., B. A. E., t. 46, p. 555 b.

été une constante fidélité à lui-même et une liberté d'esprit qui lui valurent persécutions et solitude. Sans doute, il faut bien s'entendre. On parle trop volontiers d'esprits libres, on en parle même à tort et à travers. Nulle notion, cependant, n'est plus relative. Il y a des cas, on le sait, où l'anticonformisme est tout le contraire de la liberté de l'esprit, et, dans un milieu ou à une époque révolutionnaires, il arrive que ce soit le conservateur qui incarne cette liberté. Les grosses plaisanteries anticléricales d'un Azara, au siècle de Voltaire et de Diderot, ne me paraissent aucunement la représenter [1]. Mais Jovellanos a été véritablement un esprit libre non seulement parce qu'en aucune circonstance il ne s'est abaissé devant les gens en place, mais surtout parce qu'il ne s'est jamais assujetti aux modes ou aux courants dominants et parce qu'il a eu le rare courage, lors de la crise de l'*afrancesamiento*, puis aux *Cortes* de Cadix, de maintenir ses idées personnelles contre des hommes qui étaient ses amis ou qui pouvaient se réclamer de son magistère. Aucun parti, de son temps, ne parvint à le dominer. Aucun parti, aujourd'hui, ne peut honnêtement l'annexer.

Paris, 1955. Robert RICARD.

1. Voir quelques échantillons dans SARRAILH, p. 625-626 : les religieux de l'Escorial brament comme des cerfs, le Patriarche d'Espagne (?) est un perroquet, le général des Carmes un menteur et un fripon, le Saint-Esprit devient un « petit oiseau ». Encore M. Sarrailh nous dit-il que ce sont les plaisanteries où « la verve d'Azara se *dépouille* de toute verdeur et grossièreté ». En réalité, il n'y a dans toutes ces gentillesses aucune liberté d'esprit, mais beaucoup de vulgarité facilement satisfaite et un peu de bassesse. Cela dit, je suis d'accord qu'Azara est un curieux personnage qui n'est pas négligeable et sur lequel j'ai attiré l'attention il y a bien longtemps (*Marbres antiques du Musée du Prado*, Bordeaux-Paris, 1923, p. 28 et n. 1).

Péguy et Romain Rolland
Mesure d'une amitié

A la mémoire de mon ami Pierre Péguy.

Péguy et Romain Rolland ont exercé et continuent d'exercer une influence trop profonde pour que rien de ce qui peut éclairer leurs visages nous paraisse négligeable. Or ces deux hommes, à la fois si différents et si proches, ont été des amis. L'étude des liens qui les ont unis pendant plus de quinze ans doit nécessairement projeter une lumière vive et neuve sur leur nature profonde.

Cette étude peut dès maintenant être poussée assez loin. Peut-être quelques textes inédits sommeillent-ils encore dans certaines archives ; peut-être quelque ancien ami de l'un ou de l'autre nous apportera-t-il un jour un nouveau témoignage. Je crois que l'essentiel a été dit. Pour écrire cette histoire nous avons aujourd'hui à notre disposition non seulement les livres classiques de témoignages sur Péguy — au premier rang desquels il faut ranger l'admirable ouvrage [1] que Romain Rolland a écrit dans ses dernières années — mais aussi la très précieuse *Correspondance Louis Gillet-Romain Rolland* [2], les fragments nombreux déjà publiés du *Journal* de Romain Rolland [3], le très séduisant petit livre de Jean Bertrand Barrère récemment paru dans la collection *Écrivains de toujours* [4], les nombreux documents inédits conservés par Madame Romain

1. A. Michel, 1945, 2 vol. in-8°, 255 et 331 p.

2. A. Michel, 1949, 1 vol. in-8°, 375 p. *Cahiers Romain Rolland*, n° 2.

3. En particulier *Pages de Journal*, 1946, avec Préface de J. et J. Tharaud, et *Le Cloître de la rue d'Ulm*, dans *Cahiers R. Rolland*, n° 4. Albin Michel, 1952.

4. Ed. du Seuil, 1955.

Rolland et qu'elle a bien voulu me communiquer, enfin et surtout l'admirable volume publié récemment par M. Alfred Saffrey dans la collection des *Cahiers de l'Amitié Charles Péguy* sous le titre de *Une amitié française* [1] et qui, reprenant et complétant les textes déjà publiés avec de précieux commentaires par M. Aug. Martin dans les *Feuillets de l'Amitié Péguy* [2], nous offre non seulement la totalité des lettres actuellement connues échangées entre Péguy et R. Rolland, mais un grand nombre de documents relatifs à ces lettres et une longue étude critique, trop modestement intitulée *Avertissement*, où le péguyste parfaitement informé qu'est M. Alfred Saffrey a groupé tous les documents (rares et parfois inédits) susceptibles de jeter quelque lumière sur cette Correspondance.

J'ai cru pourtant qu'à tant de richesses je pouvais apporter encore quelques compléments. Je voudrais d'abord faire quelques mises au point sur le caractère particulier qui marqua, dès le début, les relations des deux écrivains. Puis, j'essaierai d'établir de leur amitié une sorte de « bilan » ou, pour reprendre le titre de cet article, d'en prendre la *mesure*. Enfin, dans une dernière partie, je m'attarderai un peu longuement sur le dernier épisode de cette dramatique histoire. Comme il se situe au delà de la dernière lettre de la Correspondance, l'éditeur de celle-ci n'a pas cru devoir en parler. Mais les faits sont trop graves pour qu'on puisse feindre de les ignorer. Et j'aurais pensé faire injure à la mémoire de deux grands hommes en ne les abordant pas très franchement, en n'essayant pas, loyalement, de voir clair et de juger.

I

Dès l'abord un fait doit retenir notre attention. Péguy et Rolland auraient pu se connaître dès 1896 ; il semble certain qu'ils ne l'ont pas fait ; pourquoi ? On sait, en effet, que l'aîné,

1. Ch. Péguy et R. Rolland, *Une amitié française.* Correspondance présentée par Alfred Saffrey, *Cahiers de l'Amitié Ch. Péguy.* Paris, A. Michel, 1955, 1 vol. in-8°, 359 p.

2. *Feuillets de l'Amitié Ch. Péguy*, n[os] 25-26, 27 (mars-juillet 1952).

Rolland, brillant universitaire plein d'avenir, fut chargé en 1895 d'un cours d'Histoire de l'Art à l'École normale. Péguy cette année-là fut absent de l'École : il travailla pendant un an à Orléans à sa première *Jeanne d'Arc*. Mais, en octobre 1896, il était de nouveau rue d'Ulm ; il aurait donc pu, comme d'autres de ses camarades, comme Louis Gillet par exemple qui allait devenir l'un de ses plus fidèles auditeurs, suivre le cours libre du jeune maître. Or il ne l'a pas fait. Dans son *Péguy*, R. Rolland laissait planer sur ce point quelque incertitude : « J'avais commencé, disait-il, dès le dernier trimestre de 1895, mon cours d'Histoire de l'Art à l'École de la rue d'Ulm. Mais nous n'avons vraiment fait connaissance qu'en 1898 » [1]. Une des lettres publiées par A. Saffrey est beaucoup plus affirmative : R. Rolland, écrivant à Péguy, y fait en effet allusion à l'édition des *Loups* « que vous avez faite, lui dit-il, avant même que nous nous connaissions » [2].

De cette abstention les Tharaud nous ont donné, dans leur *Préface* au *Journal* de R. Rolland, les explications que voici :

> Le petit groupe qui l'entourait et lui-même était assez dédaigné de nos autres camarades qui ne voyaient dans son enseignement qu'un bavardage inutile, bon tout au plus pour des « esthètes » (comme ils disaient par moquerie, avec cette ironie normalienne que, pour ma part, je n'ai jamais beaucoup aimée) ou bien encore pour des « bourgeois », disaient les socialistes qui se reconnaissaient parmi nous à une façon trop sérieuse et puritaine de prendre la vie. Péguy était du nombre. Dans l'état d'esprit où il était alors jamais l'idée d'assister à une leçon de Rolland ne lui serait venue. Il est vrai que, dans ces leçons, il n'y avait rien à apprendre pour promouvoir la Révolution sociale, ce qui, en ce temps-là, lui paraissait le seul objet digne d'attirer l'intérêt d'un étudiant raisonnable ... [3].

Les historiens de Péguy savent depuis longtemps que le témoignage des Tharaud — que Péguy, dans l'intimité, traitait volontiers d'« amateurs » — n'est pas toujours très sûr.

1. *Péguy*, I, 42.
2. *Une amitié...*, p. 260.
3. *Pages de Journal*, 1946, p. 14-15.

Il est celui d'hommes qui demeurent à la surface des choses, extérieurs à la vie profonde de l'être dont ils parlent, gênés par un déplorable complexe de supériorité et qui usent volontiers — ce texte même le prouve — de cette « ironie normalienne » qu'ils affectent de mépriser. Il y aurait beaucoup de nuances à apporter à ce qu'ils disent ici de l'indifférence de Péguy à cette date à l'égard de l'art. Qu'on songe seulement à son voyage à Orange pour entendre Mounet-Sully dans *Oedipe-Roi,* à ses ferventes visites au Louvre, à la lente élaboration artistique de cette grande œuvre d'art qu'était ce drame de *Jeanne d'Arc* alors sur le chantier ! Je crois que l'abstention de Péguy s'explique non par son mépris pour les « ésthètes » ou pour les « bourgeois », mais par sa complète absorption, à partir d'octobre 1896, par les activités d'ordre politique et social. Non seulement il achève alors sa *Jeanne d'Arc* et son manifeste *De la Cité socialiste,* mais il inaugure sa campagne pour le *Journal vrai* ; il collabore, à partir de février 1897, à la *Revue socialiste.* Enfin à à partir de novembre 1897 il s'engage, corps et âme, dans « cette immortelle Affaire Dreyfus ». Cela suffit à expliquer qu'il n'ait pas eu le temps de suivre le cours libre d'Histoire de l'art de R. Rolland. Cela ne signifie point qu'il ait méprisé cet enseignement.

Retenons cependant de cette mise au point que Péguy et Rolland ont été, jusqu'en 1898, des inconnus l'un pour l'autre. Malgré sa situation d'aîné et d'ancien, Rolland n'a été en aucune manière un « maître » pour Péguy. Parmi les vivants, comme parmi les morts, celui-ci n'a eu que très peu de maîtres : Marcel Baudouin, Lucien Herr, Andler, Bernard Lazare, Bergson, G. Sorel. C'est tout, je pense. En 1898, lorsqu'il rencontra R. Rolland, les traits essentiels de sa physionomie morale étaient déjà nettement dessinés. Romain Rolland fut pour lui un compagnon, un ami, un pair ; jamais un *maître.*

***

C'est donc en 1898, à propos de l'édition des *Loups* que les deux hommes sont entrés en contact pour la première fois. A cette histoire, très exactement racontée par A. Saffrey, je voudrais ajouter seulement deux ou trois remarques. La

première porte sur l'importance du service rendu par Péguy à Rolland. Dans son *Péguy* il dit simplement : « Aucun éditeur n'avait accepté de le publier » [1]. Dans une lettre écrite pendant l'été 1918 à un jeune Anglais, H. Andrews, qui lui avait demandé des renseignements pour un travail sur Péguy, il précisait : « Aucun éditeur « bien-pensant » ne consentit à l'éditer » [2]. Mais une lettre à Malwida von Meysenburg, du 22 mai 1898, est beaucoup plus explicite encore. Elle confirme le boycottage des éditeurs antidreyfusards, mais elle révèle le désir farouche d'indépendance de R. Rolland

> « Je tâcherai de publier le drame en librairie ; mais ce n'est pas commode, car tous les principaux éditeurs de théâtre sont Juifs (Calmann, Ollendorff, Tresse et Stock, *Revue Blanche*) et je ne veux pas donner mon œuvre au parti juif. Quant aux autres éditeurs, ils sont antijuifs et ne veulent pas de ma pièce. — Il est difficile d'être indépendant au milieu de fanatiques ! » [3]

Rien ne permet mieux que ce texte de mesurer ce que Rolland doit à Péguy, et nous devrons l'avoir présent à l'esprit lorsque nous pèserons à sa juste valeur son abandon des *Cahiers* en 1914. Mais cette précieuse lettre nous permet d'abord de mesurer le malentendu sur lequel s'est établie dès le début l'amitié entre les deux hommes. Lorsque Péguy, ayant lu la pièce de Rolland que lui avait communiquée Louis Gillet, écrivit à l'auteur ce billet enthousiaste, le 30 juillet 1898 : « Monsieur, nous attendons impatiemment votre manuscrit. Nous serions très heureux que cette œuvre fût dans notre maison dès le commencement de la grande bataille que nous attendons pour la rentrée prochaine », il réagissait comme un combattant, comme un écrivain « engagé » dirions-nous aujourd'hui ou, comme disait alors Rol-

1. I, 43. La pièce des *Loups* où — sous le voile d'un sujet historique — R. R. avait traité le drame spirituel suscité en France par l'Affaire Dreyfus, avait provoqué des réactions très violentes de la part du public. Créée par Lugné Poé au théâtre de l'*Œuvre*, le 18 mai 1898, elle fut rapidement retirée de l'affiche. C'est Louis Gillet qui orienta R. R. vers Péguy pour la publication.

2. Archives de Mme R. Rolland.

3. *Cahiers R.R.*, nº 1, p. 233, 22 mai 1898.

land, comme un « fanatique » [1]. Certes Péguy était, il se voulait, il se proclamait « indépendant », mais cela ne signifiait pas que dans cette « affaire » qui déchirait la France en deux il n'ait pris parti pour le juste opprimé, pour la vérité étouffée. Il était prêt au contraire à livrer pour cette cause une « grande bataille » et l'auteur des *Loups* lui paraissait, en ce combat, un précieux allié. Or écoutons celui-ci développer, dès ce moment le thème d'*Au-dessus de la Mêlée* [2] :

> C'est une chose incroyable comme il est difficile de se faire comprendre des hommes dès qu'on tâche de s'élever un peu au-dessus de leurs passions [...] Il faut donc m'expliquer : le sujet de mon drame est la Fatalité cruelle qui oppose l'un à l'autre les plus impérieux devoirs de l'humanité et les détruit l'un par l'autre. Pour donner plus de grandeur à cette lutte entre la Justice et la patrie. j'ai transposé le sujet à l'époque [...] de la Révolution française [...] [3].

En somme Rolland disait exactement ce contre quoi s'élevait alors Péguy, ce contre quoi il s'élèverait encore dans *Notre Jeunesse.* En cette célèbre Affaire, il n'y avait pas pour lui de conflit entre la Justice et la Patrie, car le crime contre la Justice atteignait au cœur la Patrie. Surtout, il ne s'agissait pas de s'échapper dans de nobles considérations sur la « Fatalité », ni de s'« élever au-dessus des passions », il fallait s'engager à fond dans cette « grande bataille » qui les attendait à la rentrée prochaine.

***

Une troisième remarque concerne les jugements littéraires que portaient alors l'un sur l'autre ces deux écrivains de théâtre et de théâtre populaire. On connaît la boutade de *Notre Patrie* à propos du spectacle offert par les rues de

1. *Une Amitié...* p. 177.
2. *Ibid.*, p. 217, 17 décembre 1897.
3. *Ibid.*, p. 229, 22 mai 1898. « Non, ne croyez pas, disait-il déjà dans une lettre de janvier 1898 (*Ibid.*, p. 221) que ce soit par impossibilité que je ne me mêle pas aux luttes d'aujourd'hui. Mais le débat est trop obscur, il y a trop d'injustice des deux côtés. » Attitude-type de l'« intellectuel », radicalement opposée à celle de Péguy !

Paris un jour de défilé militaire en l'honneur d'un Roi ; « et c'est un théâtre populaire qui enfonce tous les laborieux *Théâtres du Peuple* de nos livresques » [1]. N'y attachons pas trop d'importance. L'amitié de Péguy et Rolland traversait alors des difficultés qu'elle allait bientôt surmonter. Ces quelques lignes un peu vives ne peuvent nous faire oublier l'attention passionnée accordée par le directeur des *Cahiers* aux représentations, par Gémier en 1902 du *14 Juillet* — première tentative vraiment sérieuse aux yeux de Péguy d'un théâtre populaire — ni surtout le grand *Cahier* de novembre 1903 où, sous le titre général de *Le Théâtre du Peuple*, Rolland avait publié une série d'articles consacrés à cette question. Sans doute, à l'heure où les deux hommes s'étaient rencontrés, aucun des articles de R. Rolland n'avait encore paru, mais déjà la *Revue de Paris* avait publié son premier drame « historique » *Saint Louis* (mars-avril 1897). Or, si rien ne nous permet d'affirmer que, dès cette date, Péguy eût conçu pour saint Louis et pour son chroniqueur Joinville l'admiration qu'il devait proclamer plus tard, du moins savons-nous de façon certaine que, depuis de longues années, une autre héroïne française, sainte comme Louis IX et plus que lui « populaire », était au centre de ses préoccupations spirituelles. En 1898, son grand drame de *Jeanne d'Arc* était publié depuis un an. Nul doute qu'en l'écrivant, Péguy se fût posé des problèmes d'ordre esthétique très proches de ceux sur lesquels avait médité l'auteur de *Saint Louis* et des *Loups*. Ne l'oublions pas. Cette œuvre dédiée « à tous ceux qui veulent établir la République socialiste universelle » n'était certainement pas faite pour être enfouie dans les rayons poudreux d'une bibliothèque, mais pour être *jouée* devant un vaste public populaire. Dès lors, comment ne pas penser que Péguy, en accueillant avec enthousiasme la pièce des *Loups*, ne manifestait pas seulement son enthousiasme fraternel de combattant dreyfusard, mais aussi sa confraternelle sympathie d'écrivain, désireux comme son aîné, de rénover l'art dramatique de son époque, de retrouver le contact perdu avec le vrai public.

1. *Notre Patrie*, 22 octobre 1905, p. 43.

En fut-il de même pour Romain Rolland à l'égard de Péguy ? Je ne le pense pas. Ou plutôt nous pouvons affirmer le contraire. Publiée en décembre 1897, la *Jeanne d'Arc* suivait de peu le *Saint Louis* et précédait *Les loups* de quelques mois. Certes, nous ne le savons que trop — et par Péguy lui-même : sa grande œuvre était tombée dans un épais silence. Mais Louis Gillet ne pouvait manquer de la signaler à Rolland. Celui-ci l'a eue sûrement entre les mains. L'a-t-il lue ? J'en doute. En tous cas, s'il l'a lue, il ne l'a certainement pas appréciée à sa juste valeur.

> Je me souviens — a-t-il écrit dans son *Péguy* que, dans notre petit cercle : Tharaud, Gillet, on contemplait le monument avec un respect ébahi où se mêlait familièrement une admiration goguenarde [...] Faut-il le dire, — ajoute-t-il, comme pour s'excuser — rien n'a plus nui à la première *Jeanne* que sa présentation follement prodigue en pages blanches [...] comme des kilomètres de silence [...] Il est si facile de plaisanter une originalité trop extérieure et étalée avec complaisance et naïveté. Cela détourne de juger le sérieux de l'œuvre qui s'en pare... [1].

Ces quelques lignes d'« autocritique » assez gênée suivent dans le *Péguy* les pages où R. Rolland, à quarante ans de distance, a jugé cette première œuvre de Péguy. M. A. Saffrey parle à ce propos de « magnifique analyse » [2]. Je ne le trouve pas très exigeant ! Quant à moi, dans ce commentaire trois faits me frappent. Premièrement il est très court, si on le compare aux analyses consacrées aux œuvres postérieures. Deuxièmement l'œuvre n'est pas étudiée pour elle-même, mais en fonction du *Mystère de la Charité* où, en 1910, Péguy a repris en les développant les seules premières scènes de son drame de jeunesse. Enfin R. Rolland ne porte aucun jugement d'ordre esthétique sur ce drame qui aurait dû pourtant l'intéresser vivement puisqu'il apportait une solution, singulièrement originale et précieuse, à ce vaste problème du théâtre populaire auquel il s'attaquait au même moment. Tout me porte donc à penser qu'il n'a pas lu lorsqu'elle parut ou

1. I, 187.
2. *Une Amitié* ..., p. 14.

que, s'il l'a a lue, il n'a pas goûté littérairement, la grande œuvre de Péguy. Il est alors passé, comme tant d'autres, à côté du génie littéraire de son jeune ami. De cette erreur initiale, malgré une touchante bonne volonté, il n'est jamais complètement revenu.

Notons enfin l'attitude d'extrême réserve de Péguy, à l'égard de son aîné, lors de ces premières rencontres. Le 18 novembre 1898, alors que l'œuvre allait sortir des presses, Péguy, à une lettre où R. Rolland lui avait « exprimé le désir de s'entretenir longuement avec lui », répondit, en effet, par cette étonnante lettre :

> ... Je vous remercie pour votre bonne lettre. Je ne crois pas que nous puissions « causer » avant un assez long temps. Je vais commencer au 1er décembre à travailler dans la retraite [...] Vous m'avez dit que vous aussi aviez à travailler dans la retraite ; nous pourrons causer longuement après nos deux retraites. Je suis votre CHARLES PEGUY [1].

Lorsque je songe que cette lettre fut écrite par un jeune homme de vingt-cinq ans, à peine sorti de l'École normale à un homme de trente-trois, professeur dans cette même École, dont les œuvres avaient déjà paru dans de grandes *Revues* et affronté le public des « générales » parisiennes, je demeure pantois. Et je m'étonne de la sérénité avec laquelle le Rolland de 1942 a reproduit ce texte. Non seulement Péguy parle ici en égal et presqu'en maître, mais visiblement, il se refuse à la rencontre comme s'il redoutait l'influence d'un homme qui pourrait vouloir devenir pour lui, comme il l'était pour d'autres — Gillet, par exemple un maître. Et il s'enferme jalousement dans le secret de sa vie intérieure.

***

Un an plus tard, Péguy fondait *les Cahiers*, dont le premier parut en janvier 1900. Or, voici ce qu'écrivit à ce sujet R. Rolland en 1945 :

> Je dois ici introduire un souvenir personnel. Lorsque Péguy dit au Conseil qu'on le sollicitait de faire un périodique,

1. *Ibid.*, p. 178.

> il ne dit pas et nul ne sait que c'est moi qui avais eu l'idée à la rentrée de 1899, probablement en novembre, de réunir chez moi Péguy, Hubert Lagardelle qui dirigeait *le Mouvement socialiste*, et Lucien Besnard qui dirigeait *la Revue d'Art dramatique et musical.* Je les invitai à examiner le projet d'unir leurs efforts et leurs travaux, en une même revue périodique à la fois d'art et d'action sociale. Lagardelle et Besnard semblèrent pris au dépourvu et me demandèrent à réfléchir et, de leurs réflexions, il ne sortit rien. Péguy, au contraire, dressa l'oreille ; et il prit d'un air décidé et mystérieux. Il dit peu, mais net : « Je m'en charge... » Là-dessus il disparut et l'on n'entendit plus parler de lui que par le lancement du premier *Cahier*... [1].

Pour l'historien de Péguy cette page est d'une grande importance ; car la fondation des *Cahiers* fut une des deux ou trois décisions capitales de sa vie. Si l'affirmation de R. Rolland était exacte, il conviendrait donc d'attribuer à celui-ci un rôle de premier plan dans cette décision. Mais elle ne l'est pas strictement. Dans la mémoire du vieil écrivain les souvenirs de ces temps lointains se sont légèrement embrouillés et, sans rien dire qui ne soit vrai, il a placé en 1899 des faits qui se sont déroulés en 1900. De cette erreur nous trouvions déjà un indice dans la lettre de 1918 à H. Andrews où Rolland disait :

> Quand Péguy commença les *Cahiers*, il y écrivait seul ; il ne songeait nullement à les partager avec quelqu'autre. Je souffrais alors de voir beaucoup de beaux efforts dispersés. Et je convoquai chez moi Péguy, Lucien Besnard [...] [2].

Mais un texte plus décisif encore se trouve dans une lettre de R. Rolland à Louis Gillet, datée du 2 novembre 1900 :

> ... Tout est venu à la fois : les répétitions de *Danton* d'où je sors vers 2 heures du matin et qui ont lieu au sommet de Montmartre ; la réorganisation de la *Revue d'Art*, la Revue Péguy (car ce sont deux combinaisons parallèles), les cours d'École, et mes pauvres travaux personnels qui sont bien

1. *Péguy*, I, 79.
2. Archives de Mme R. R.

> négligés. Péguy a très bien accepté la fusion ; il l'a même demandée de grand cœur ; mais il ne veut pas abandonner la formule des *Cahiers* ce qui est un peu fâcheux. Il restera gérant et nous y entrerons comme collaborateurs, Lagardelle, Besnard et moi en janvier prochain (si toutefois les *Cahiers* ont encore des souscripteurs à cette époque [...][1].

L'intervention de Romain Rolland a donc eu lieu — et certes elle n'a pas été sans importance, bien qu'en fait ni Lagardelle ni Besnard n'aient joué ensuite de rôle vraiment actif dans l'entreprise des *Cahiers* — mais elle n'a pas joué dans la vie de Péguy le rôle décisif que lui attribuait Rolland. Elle n'a pas provoqué la naissance des *Cahiers* ; elle n'a été qu'un des épisodes heureux de leur vie difficile.

II

Après ces quelques mises au point je voudrais essayer maintenant, à la lumière des nombreux textes qui nous sont proposés, de définir aussi exactement que possible la nature des liens qui ont uni ces deux hommes, de prendre comme je l'ai dit la « mesure » de leur amitié. Pourquoi, malgré des affinités réelles, malgré une grande estime réciproque, malgré une œuvre longuement poursuivie en commun, n'ont-ils pas connu l'amitié véritable ?

Bien des choses devaient les unir. Et d'abord, au départ, une même prise de position en face des problèmes qui agitaient alors les esprits et les cœurs. Avec des nuances que nous n'avons pas ici le loisir de préciser, on peut dire qu'ils combattaient tous deux dans le même camp : pour la République, pour la révision de la condamnation de Dreyfus, pour l'avènement d'un monde socialiste. Ensemble ils luttaient contre les forces de « réaction » : Armée, Église, puissances d'argent, etc..

Ils gardèrent longtemps ces amis et ces ennemis communs. Un jour vint pourtant, où à peu près toutes leurs options idéologiques, particulièrement celles d'ordre politique et religieux furent différentes sinon opposées. Cette opposition

1. *Op. cit.*, p. 92.

ne réussit cependant pas à les désunir. En juillet 1912, au sujet du *Mystère des Saints Innocents* qu'il venait de lire, Rolland écrivit à Péguy une lettre où s'exprimaient, plus vives que jamais, son admiration et son affection. « J'aime votre Bon Dieu, — qui vous ressemble », lui disait-il « c'est magnifique ! » Et il ajoutait ces mots qui me paraissent essentiels : « Je suis loin de partager votre catholicisme et beaucoup de vos pensées. Mais je trouve une beauté dans le fait que deux hommes aussi différents que nous sont des compagnons d'armes et de bons soldats, tous deux, de la pensée française ». Et Péguy, le 2 août, lui répondait :

> Mon cher Rolland, combien je suis sensible à votre lettre. Elle me touche d'autant plus que ces *Innocents* sont tombés dans le même silence que tout [...] Et combien vous avez raison dans tout ce que vous m'écrivez de notre commune liberté. Une fidélité entière dans une liberté entière, c'est l'amitié française même [1].

Avril 1912 ... A cette date, il y avait beau temps que Péguy avait publié *Notre Patrie*, et dans les *Innocents* mêmes, il avait écrit un éloge du peuple français que l'auteur de *Jean-Christophe* devait trouver légèrement délirant. Mais qu'importe ! Rien ne saurait mieux nous prouver que ce cas extrême la vérité de cette règle générale de l'amitié, à savoir qu'elle n'a rien à voir avec la communauté idéologique. L'union profonde des deux hommes s'établissait à un autre niveau, celui des valeurs morales. C'est ce qu'exprimait Péguy dans la lettre que nous venons de lire. C'est ce que disait R. Rolland dans une lettre écrite à Madame Favre alors qu'il préparait son grand livre :

> Au-dessous de tout ce qui pouvait nous séparer, nous avions deux puissantes passions communes : la passion de la liberté et la passion de la sincérité. Ni lui ni moi, je crois, nous n'y avons jamais manqué [2].

Cette passion pour la Vérité et pour la Liberté c'est bien elle, en effet, qui s'exprimait dès les premiers *Cahiers* et

1. *Une Amitié...*, p. 290-291. C'est cette phrase qui a donné son titre au recueil des lettres des deux amis.
2. Archives de Mme R. R.

c'est elle d'abord qui avait poussé Rolland à s'engager avec Péguy de plus en plus dans le combat des *Cahiers* :

> Je connais — écrivait-il à son ami Malwida von Meysenburg le 10 avril 1900 — des hommes de la révolution. Un surtout : il se nomme Charles Péguy. C'est un jeune homme de 26 à 27 ans, socialiste ardent, qui vient de se séparer brusquement du Parti Socialiste parce qu'il le trouve trop despotique, et fanatique [...]. Il a fondé une Revue à lui seul, où il dit les choses les plus éloquentes, où il ose dire les vérités les plus audacieuses à tous les puissants, de quelque parti que ce soit [...]. Il est seul, pauvre et dépense le peu qu'il a pour sa cause qui est la nôtre... [1].

Au-delà de la communauté des positions idéologiques un lien puissant unissait donc les deux hommes : un commun idéal de vie :

> « Nous avions entre nous peu de pensées communes, écrivait R. Rolland à Andrews, seulement une commune passion pour la liberté d'esprit, une estime réciproque sur le caractère l'un de l'autre ; et la mise en pratique d'une vie pareillement pauvre, solitaire, en dehors du « siècle » comme on disait au temps de *Pascal* [2].

A quoi fait écho cette formule, inscrite par Péguy dans son *Cahier* du 25 décembre 1904 et qui, dans sa brièveté même, est le plus bel hommage qui puisse être rendu par un homme à un autre : « *Romain Rolland* [...] *qui est une de mes consciences...* [3] ».

Enfin Péguy et Rolland étaient profondément liés par leur collaboration à une même entreprise. Sur l'apport de R. Rolland aux *Cahiers* on peut passer rapidement ; c'est désormais un lieu commun de la critique péguyste que d'attribuer la survie des *Cahiers* d'abord au succès foudroyant de la *Vie de Beethoven* au début de 1903, puis à celui, long et continu, de la série des *Jean-Christophe*. « On peut dire que ce fut Rolland

1. *Op. cit.*, p. 281. R. opposait dans sa lettre Péguy à d'Annunzio faux révolutionnaire parce que « dénué de foi ».
2. Archives de Mme R. R.
3. *7e Cahier* de la *VIe série.*

qui sauva Péguy et la boutique » déclare J. Tharaud dans sa *Préface* au *Journal* [1]. Et René Johannet : « Pendant des années *Jean-Christophe* fut la seule bouée qui les sauva [les *Cahiers*] du naufrage » [2]. Mais plus important encore est le témoignage de Péguy lui-même :

> Le *Beethoven* de Romain Rolland venait de paraître [3]. Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce Cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement [...] comme il fut soudainement, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland et de la fortune littéraire des *Cahiers*, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire... [4]

Ce qui est moins connu, mais non moins vrai, c'est l'apport des *Cahiers* à R. Rolland. Déjà nous avons vu comment, sans Péguy, *les Loups* n'auraient pas trouvé d'éditeur. Au cours des années suivantes, Rolland a eu aux *Cahiers* une possibilité de publier une pensée libre qu'il n'eût trouvée nulle part ailleurs. Avant la *Vie de Beethoven*, il y avait publié ses drames : *Aërt*, le *Triomphe de la Raison*, *Danton*, le *14 Juillet*, puis une longue *Lettre de Tolstoï*. A la fin de 1903, au début de la Ve série, Péguy lui avait offert de grouper ses divers essais sur le *Théâtre du Peuple* en un seul volume de 216 pages. C'est seulement au début de 1904 que commença *Jean-Christophe*. Avec sa coutumière honnêteté, Romain Rolland a été le premier à proclamer que pendant ces cinq ou six années qui furent ses débuts dans la carrière littéraire, il reçut des *Cahiers* bien plus qu'il ne leur donna :

> On ne pense pas assez que notre apport, au début des *Cahiers*, était néant. Aucun de nous n'était connu, ni estimé (sauf, dans un public universitaire très spécial, ma thèse de

1. P. 17.
2. René Johannet. *Vie et mort de Péguy*. 1 vol. in-8°, 476 p. p. 374. Sur ce livre — qui suscite les plus sérieuses réserves, cf. la dernière partie de notre article.
3. *10e Cahier* de la *IVe série*. 24 janvier 1903.
4. *12e Cahier* de la *XIe série*, p. 113.

> doctorat et quelques pièces qui avaient fait long feu et étaient plutôt des pièces à ma charge). On ne saura jamais à quel mur de silence et de mauvaise volonté nous nous sommes, heurtés pendant des années : (que d'autres s'y seraient usés !). Nous avions affaire au double boycottage des libraires, qui refusaient tout étalage et même tout dépôt aux *Cahiers* [...] et au boycottage littéraire par toutes les Revues, jeunes et vieilles, et toute la presse, qui faisaient le silence [...] Nous serions morts d'asphyxie et de douleur sans l'indomptable ténacité de Péguy [1].

Certes à partir de 1904 la situation fut profondément transformée : Rolland dès lors donna plus qu'il ne recevait. Mais, même alors, il n'eût voulu pour rien au monde abandonner l'équipe dont il avait partagé les périls et dont, pour une bonne part, il garantissait désormais le salut. Cette attitude n'était d'ailleurs pas dictée uniquement par un héroïque désintéressement. Elle correspondait à la conviction que les *Cahiers* étaient alors un des rares lieux du monde où « soufflait l'esprit », une de ces maisons que l'on ne saurait quitter une fois qu'on a eu l'honneur d'y être admis :

> Pour moi — écrivait-il à Gillet en le félicitant du somptueux Cahier de Noël où il venait de publier ses *Primitifs français* [2] — je suis décidé, jusqu'à ce que les *cahiers* crèvent — ou moi, — à leur donner ce que j'ai de meilleur : le rebut est assez bon pour les grandes Revues. Ou bien, j'entends passer à celles-ci mes brouillons et donner aux *Cahiers* l'œuvre définitive. Je leur dois de chères amitiés inconnues qu'aucune des grandes Revues mondaines et blasées ne m'eût jamais procurées [3].

On sait que cette fidélité allait être mise à très rude épreuve quelques semaines plus tard dans une discusison assez âpre entre l'auteur et l'éditeur à propos des droits d'auteur. M. Alfred Saffrey, à l'aide de très précieux documents inédits de comptabilité, a parfaitement éclairé cette affaire et je n'en reprendrai pas le détail ici [4]. Mais j'ai tenu à citer ce

1. *Péguy*, I, 84-85.
2. *7e Cahier* de la *VIe série.*
3. *Corr. L. Gillet-R.R.*, p. 226.
4. *Une Amitié*, ch. V. L'Affaire Ollendorff, p. 80-98. La « crise » dura de mars 1904 à décembre 1905. On trouve une trace de la

fragment de la lettre écrite en Janvier 1905 par R. Rolland à Gillet. Il nous permettra en effet d'apprécier plus justement la grande colère de Péguy contre son compagnon lorsque celui-ci le quitta enfin, quelques années plus tard, dans une crise bien plus grave.

***

Tels étaient les liens nombreux et forts qui unissaient les deux hommes. Ils leur permirent, pendant cinq ou six ans, de connaître une sorte d'intimité, dans une collaboration régulière et féconde. Rolland a plusieurs fois évoqué [1] ce temps où Péguy surgissait brusquement chez lui à 7 heures du matin, un paquet d'épreuves sous le bras avec ses gros souliers, son bâton rustique, son feutre rabaissé, sa cape sur le dos... Il contemplait avec satisfaction les longues rangées de *Cahiers* « et, parfois il me disait : « Nous aurons fait une grande œuvre ! On le reconnaîtra dans vingt-cinq ans, quand nous n'y serons plus. N'est-ce pas mon vieux Rolland ? Et, en attendant, il y a des jours où c'est dur. Il faut serrer les dents. Allons !... ». A mesure qu'il s'enfonçait dans la solitude et le silence, laissant derrière lui ce « grand fracas d'amitiés brisées » dont ont parlé les Tharaud, Péguy se rapprochait davantage du vieux compagnon qui, malgré le succès, lui demeurait fidèle.

> Peu à peu, disait R. Rolland à H. Andrews, — après avoir évoqué la « société pérorante » de la boutique des *Cahiers*, — les amis discoureurs se dispersèrent. L'intransigeance du caractère de Péguy, toujours plus irritable, les éloignait les uns après les autres. A la fin, il était presque seul. Je l'ai vu certains soirs, dans son arrière-boutique à demi-obscure, au crépuscule ; et il m'a confié alors des choses bien amères sur sa vie, sur ses souffrances intimes, sur sa terrible solitude,

fureur de Péguy contre son ami dans les dernières pages de *L'Esprit de Système* (p. 134 sq.) *L'Esprit de Système* resta dans les cartons de Péguy. Mais quel signe annonciateur des futures tempêtes !

1. En particulier dans sa lettre à Andrews que j'utilise ici de préférence au texte de Péguy parce que l'expression de la pensée y est plus spontanée, moins littérairement élaborée.

> littéraire, morale, religieuse. Mélancoliques secrets que l'abandon d'une heure m'a livrés et que je ne répéterai point, mais qui m'ont dévoilé la tristesse de cette âme orageuse sombre et familiarisée avec le désespoir...[1]

Pourtant, malgré tant de liens, malgré ces instants même de confidence, il ne semble pas qu'ait jamais existé entre Péguy et Rolland une amitié au sens plein du terme : « Bien qu'ami et collaborateur de Péguy, écrivait Rolland à Andrews, je n'ai pas été son intime», et il ajoutait : «Je connais imparfaitement certaines profondeurs de l'âme de Péguy »[2]. Quelles qu'aient été, en effet, les confidences faites par Péguy, aux heures de détresse, dans l'arrière-boutique des *Cahiers*, nous savons par Rolland lui-même que deux domaines importants de la vie intérieure du poète des *Quatrains* lui demeurèrent absolument clos : celui de la foi et celui du cœur. « J'ai de lui — écrivait Rolland à Madame Favre le 2 avril 1942 — une quarantaine de lettres brèves et des entretiens où il m'a livré bien des tristesses et des amertumes de sa vie ; mais sans m'ouvrir sa vie religieuse où il pensait sans doute que je ne pouvais avoir accès[3] ». Et, quelques jours plus tard, répondant à une lettre où sa correspondante avait fait allusion à la « blessure secrète » de Péguy, au « terrible ouragan du cœur » qu'il avait connu vers 1910, il parlait comme quelqu'un qui l'eût jusque-là ignoré, car il demandait s'il ne s'agissait pas de « cette illustre comédienne dont le monde a parlé...[4] » Il pensait évidemment à Madame Simone qui fut, en effet, intimement liée à Péguy. Mais nous savons bien aujourd'hui qu'elle n'était pas en cause ...

1. C'est au cours de cette période que se situe un document très émouvant conservé par Madame Romain Rolland et reproduit par A. Saffrey (p. 264-265) : une lettre de Romain Rolland à Péguy, datée du 17 novembre 1909 (lettre non envoyée car elle avait un caractère « testamentaire ») : « Mon cher Ami, Si je suis arrêté au milieu de ma course, je compte sur votre amitié pour rassembler les débris de ma pensée (...). Adieu, mon cher ami, merci de l'amitié et de l'aide que vous m'avez donnée. Bon courage et bonne santé ! Continuez de combattre pour nous. Et n'ayez point de doute : on se souviendra de nous plus tard, notre œuvre vaincra la mort ! »
2. Archives de Mme R. R.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

Voilà déjà de sévères limites à l'amitié. Mais il en est d'autres et qui nous surprennent davantage. Il ne semble pas, en effet, qu'il y ait eu de véritables échanges de vues sur leurs œuvres entre ces deux écrivains, de discussions sérieuses entre ces deux jeunes maîtres de la génération d'avant 14, sur leurs attitudes spirituelles fondamentales :

> « Je voudrais savoir aussi, écrivait encore R. Rolland à Madame Favre, comment il a pu supporter dans ses *Cahiers* la fraternelle pensée internationale du vieux Jean-Christophe de la *Nouvelle Journée* affirmant, à la veille de l'incendie de l'Europe » sa foi inébranlable en « l'union nécessaire des deux nations sœurs ennemies », des « deux ailes de l'Occident ». Jamais il ne m'en a rien dit. Il avait le respect farouche de la liberté de ses collaborateurs, aux *Cahiers*. Mais il devait avoir en abomination de telles pensées. Ne vous en a-t-il jamais parlé ? [1]

J'ignore si Madame Favre répondit de façon satisfaisante à cette question touchante par l'angoisse qui l'anime. Il est certain que ce silence a frappé Rolland. Dans son livre, il en a donné une explication qui paraît d'autant plus juste qu'elle prend appui sur une des idées les plus chères à Péguy, celle qui ne conçoit d'amitié possible qu'entre les « aequales » :

> ... je ne prétends pas disait-il, à l'amitié de première zone, que Péguy limite avarement à ceux *du même âge* [...] J'avais dû m'évader de ma génération pour trouver quelques échos, quelques sympathies, dans la génération de mes cadets, de sept à dix ans venus après moi, — parmi lesquels était Péguy. Il y a eu entre nous parenté d'épreuves et — Péguy eût dit (il l'a dit bien haut) — parenté d'héroïsme. Tacitement, nous l'avons reconnu, Péguy et moi. Mais si nous avons associé nos destinées, cela ne faisait point qu'elles fussent mêlées. Nous étions de loyaux alliés. Nous n'étions point du même régiment [2].

Péguy eût aimé cette image finale et sans doute approuvé la vérité qu'elle exprime. Je pense pourtant que cette explication est insuffisante. Il est facile d'abord de remarquer

1. *Ibid.*
2. I, 44-45.

que Péguy a noué de véritables amitiés avec des êtres plus âgés que lui : Bernard Lazare, Madame Favre ... et avec de plus jeunes : Alain Fournier, Psichari ... Mais surtout, si l'on veut comprendre la raison véritable de cette distance qui subsista toujours entre Péguy et Rolland, il faut faire appel à une différence bien plus profonde que celle de l'âge, une différence de nature, je dirais presque de tempérament ou de race pour employer un mot qu'aimait Péguy. Cette différence allait se concrétiser en août 1914, en l'une de ces heures décisives où s'affirment les caractères, lorsque Péguy s'élancerait avec ardeur dans la mêlée, tandis que Rolland demeurerait « au-dessus ». La source profonde de ces deux options, nous le sentons bien, ne se trouvait ni dans une différence d'idéologie, ni dans une différence de niveau moral. Nul homme honnête ne saurait nier qu'il y eut dans l'attitude alors adoptée par Rolland non seulement une grande noblesse de cœur, mais un réel courage. La différence dernière entre les deux hommes était donc bien une différence de « tempéraments ». Et je ne saurais trouver d'autre adjectif pour les qualifier que ceux de *dur* et de *tendre*[1]. Il suffit pour la sentir de lire attentivement les réactions de Rolland en face de l'œuvre de son ami, depuis les premières pages où il prend soin de marquer la sérénité de sa position dans les *Loups* en face du « fanatisme » général, jusqu'à ses commentaires gémissants sur les foudroyantes sévérités de Péguy dans ses derniers pamphlets contre Herr et Lavisse. Mais rien sans doute ne pourra mieux la faire apparaître que cette lettre du 4 mai 1942, où, parlant à Madame Favre des articles de Marcel Péguy dans *la Gerbe*, — articles où celui-ci avait, hélas fait de son père un « raciste » — et du directeur de cet hebdomadaire « collaborationiste », Alphonse de Chateaubriant, auquel il conservait malgré tout son amitié, il disait : « Je ne suis pas, ou je ne suis plus, un fanatique. Si près de prendre congé de cette pauvre humanité, je pense comme Beethoven mourant :

> Nous nous trompons, tous tant que nous sommes ;
> Seulement, chacun se trompe autrement.

1. Ne voulant pas employer celui de *mou* qui, plus exact, aurait inévitablement une valeur péjorative contraire à mon intention.

Qu'on relise seulement, après cela, certaines pages de *Notre Jeunesse* où Péguy étrillait joyeusement Halévy pour son attitude de « dreyfusard repentant » et l'on aura la clef de cette barrière mystérieuse qui empêcha toujours ces deux hommes de devenir des amis [5].

(*A suivre*). Bernard GUYON.

1. C'est bien l'aspect de chef au cœur dur que se donnait volontiers Péguy qui semble avoir particulièrement effrayé Rolland lors de leur conflit de 1905. De là vient que ce conflit a grande allure : au-delà des questions d'argent ou de vanité, ce qui était en jeu pour Rolland, c'était sa liberté. On sent dans toutes ses lettres l'effroi de l'homme « tendre » en face de l'homme « dur » dont il redoute la domination. Une lettre écrite à Suarès, une fois la crise résolue, se terminait par ces mots :

> Qu'il me suffise de te dire que c'est un homme terrible qui n'est qu'orgueil, qui n'est qu'une idée fixe. Il broierait le monde entier et ses meilleurs amis pour cette idée fixe... (*Archives de Mme R. R.*. Cf. *Une Amitié...*, p. 334).

En achevant cette note je m'aperçois que bien des choses restent à dire sur un sujet aussi vaste ! Qu'on me permette seulement de signaler (à l'appui de ce que j'affirmais plus haut sur l'absence de communication profonde entre les deux hommes sur leurs œuvres) les réactions de Rolland en face du *1er cahier* de la *IIIe série* où, sous le titre de *Compte rendu de Congrès*, Péguy prenait position pour la première fois très fermement au nom de son bergsonisme contre la méthode historique, inaugurant ainsi son véritable combat qui de politique devenait philosophique. Rolland réagit en « esthète » :

> Ce bon Péguy, mandait-il à Gillet, a écrit un dialogue fort ennuyeux (je veux dire qui m'a fort ennuyé). C'est la première fois. En voilà un qui devrait bien se débarrasser de ses souvenirs de philo : il reste en lui du « scholar » abêti par les métaphysiques du lycée... (8-9 oct. 1901).

NOTES

La courtoisie espagnole et le subjonctif futur

On sait que le subjonctif futur a disparu du castillan moderne, mais l'histoire de sa vie et de sa mort n'a pas encore été écrite précisément, si l'on en juge par l'esquisse qu'en a donnée M. M. Criado de Val dans *Arbor* (1952, nº 53, p. 244-252). Elle serait cependant très intéressante, si on devait réellement la rattacher, comme il l'a fait, à l'évolution de la courtoisie dans les mœurs et dans la littérature espagnoles.

Selon M. Criado de Val, la chute du subjonctif futur coïncide avec le triomphe de la littérature picaresque au lendemain de la mort de Cervantes. Les picaros avaient cependant utilisé eux aussi cette forme verbale, mais dans une intention satirique, pour se moquer du langage de la société distinguée.

C'est, en effet, dans le monde de la chevalerie que le subjonctif futur était employé au xvie siècle. Il servait à y exprimer des désirs plutôt que des ordres, le respect devant un supérieur ou une personne que l'on voulait traiter avec égards. Et, naturellement, ce sont ces notions et ces nuances courtoises que la littérature picaresque a fait sombrer, en même temps, nous dit M. Criado de Val, que les titres tels que « Votre Grâce », « Votre Seigneurie ».

Or, il est un autre champ d'élection, selon M. Criado de Val pour le subjonctif futur : celui de la littérature mystique, d'où la déférence et la courtoisie envers Dieu, n'ont pas pu être absentes. De fait, on nous cite plusieurs exemples qui montrent que, chez sainte Thérèse, ce subjonctif est usuel.

Tout cela est évidemment d'un vif intérêt. Mais les données sur lesquelles s'appuie pareille thèse sont-elles suffisantes et permettent-elles pareille interprétation ? On remarquera d'abord qu'il est périlleux de vouloir interpréter d'emblée des textes du Siècle d'Or en passant complètement sous silence ceux de l'époque antérieure. Or, à ce propos, le seul témoignage qu'apporte M. Criado

de Val, compromet singulièrement sa position. Il rappelle que les anciennes traductions castillanes des évangiles offrent maint cas de subjonctif futur. Ainsi : *Qui credit in me etiam si mortuus* fuerit *vivet* a été traduit : *Quien cree en mí, aunque* hubiere *muerto, vivirá.* Ce qui est parfait naturellement pour démontrer que la courtoisie chevaleresque n'a rien à voir avec ce temps ! Que les romans de chevalerie en aient affecté l'emploi, c'est possible, mais on voudrait être certain qu'il y a là une mode qui leur est propre. On voudrait donc avoir un aperçu sur les usages des autres genres littéraires. Or, parmi ceux-ci, seule la littérature mystique a été explorée, et très partiellement encore puisqu'on nous indique seulement l'usage thérésien. Mais cela suffit de nouveau pour concevoir des doutes sur l'interprétation que présente M. Criado de Val. On observe, en effet, chez sainte Thérèse, que ce subjonctif sert à formuler des règles générales : *Cuando alguno hablare cosas espirituales....* Et il se fait que la littérature chevaleresque, citée par M. Criado lui-même, connaît un usage analogue : *Si al que lo leyere....* Les auteurs s'adressent ici à des inconnus, à des personnes « possibles », à des nonnes ou à des lecteurs éventuels, dans l'avenir. Quoi de plus logique que d'employer alors le futur dans la subordonnée ? La langue moderne a délaissé ce futur pour d'autres temps du subjonctif — le présent ou l'imparfait. C'est une nuance dont on peut regretter l'abolition, mais il n'est pas prouvé que cette évolution soit liée à celle des mœurs et de la courtoisie. Elle paraît bien plutôt devoir se ramener à cette désaffection que les langues romanes ont tendance à marquer à l'égard du subjonctif. Le cas est patent en français, où le subjonctif imparfait est fort délaissé. A peine si, même en écrivant, on ose encore l'employer. Là aussi il y a une nuance temporelle, fort logique, qui tombe et qu'on peut regretter. Mais il serait bien difficile de lier ce phénomène à une évolution des mœurs.

Aussi lorsqu'on nous dit que le subjonctif futur en castillan n'a guère survécu à Cervantes et au succès du roman picaresque, sommes-nous enclin à nous demander s'il ne s'agit pas là d'une simple coïncidence. Il est vraisemblance que cette forme verbale était en train de s'user depuis assez longtemps déjà. Il est possible que la littérature chevaleresque et même la littérature mystique aient contribué à la maintenir vivante. Mais même cela n'est pas démontré. Et de ces quelques considérations, il résulte, me semble-t-il, que M. Criado de Val a plutôt soulevé que résolu un problème intéressant.

P. Groult.

LES REVUES

Littérature française

Chansons de geste

On sait que Mme Rita Lejeune est convaincue que beaucoup de chansons de geste, et *Roland* en particulier, ont été d'abord écrites en langue d'oc. Et elle cherche avec persévérance à faire partager sa conviction (cf. *Lettres Rom.*, X, 1956, p. 344). Renchérissant sur un article de M. P. Aebischer (*Studi medievali*, 1952, p. 1-22), qui considère comme d'origine méridionale *pui*, *port*, *olivier*, *pin* et *lorier*, elle ajoute à cette liste (*Le moyen âge*, LX, 1954, p. 311-334) *abrivé*, *aduré*, *alferant* et *alosé*. Il ne s'agit plus, remarquons-le, de choses propres au Midi (comme *lorier*). La démonstration devait donc être linguistique ; elle ne m'a pas paru très serrée, ni convaincante. Mme Lejeune reste d'ailleurs assez timide : « on a donc l'impression », « semble », « peut », écrit-elle. Ce sont en effet des impressions plus que des preuves. A. Goosse.

— Pour M. Jean Rychner, la *Chanson de Guillaume*, telle qu'elle nous est parvenue (par le manuscrit, unique, du British Museum), est un remaniement maladroit plutôt qu' « un échantillon précieux du style fruste et haut d'une épopée prérolandienne » (*Romania*, LXXVI, 1955, p. 28-38). A. G.

— Depuis 1946, M. Maurice Piron a entrepris de publier, dans les *Enquêtes du Musée de la Vie wallonne*, des recherches très originales sur la légende des Quatre fils Aymon (IV, 1946, p. 181-212 ; VI, 1951, p. 1-66 ; VII, 1955, p. 129-192). Puisque c'est là une revue de folklore, on comprend que l'auteur se place avant tout de ce point de vue, mais son étude est loin d'être inutile à l'historien de la littérature. Elle montre combien ont été populaires, en Wallonie et dans le Nord-Est de la France, les quatre frères et leur merveilleuse monture ; celle-ci est d'ailleurs parfois

honorée seule, sans ses cavaliers, auxquels elle survit suivant la tradition : le paysan attardé le soir peut encore entendre hennir Bayard qui cherche son maître dans la forêt ardennaise.

Cette enquête minutieuse s'intéresse aux enseignes, aux cortèges, au dialecte, mais surtout à la toponymie, étudiée à la fois sur le terrain et dans les livres. Le souvenir de la légende est conservé par bien des lieux, châteaux, tours, chemins, rochers (les Pas-Bayard), dont certains sont attestés depuis longtemps ; ainsi, à Dinant depuis 1355. Ne perpétueraient-ils pas les endroits cités dans les chansons de geste ? C'est ce que Louis Michel pensait de Montfort-sur Ourthe et Bédier de Château-Regnault. Cette dernière identification, généralement admise aujourd'hui, est contestée par M. Piron (3e article, p. 133-153), avec des arguments très sérieux. Il se demande s'il faut vraiment chercher au Montessor de l'épopée un emplacement précis : « Pourquoi ne pas croire qu'à un nom de fantaisie réponde un site imaginaire ? » On exige des auteurs médiévaux un réalisme anachronique, alors qu'ils se contentent souvent d'une description sommaire et faite de clichés, et qu'ils ne craignent pas d'inventer des noms utiles à la rime.

A. G.

Romans arthuriens

Le tome IX (1955-56) de *Romance philology* est en partie dédié à M. W. A. Nitze, éminent commentateur du roman breton. Il contient donc des études nombreuses ressortissant à ce domaine. Nous pouvons seulement en signaler quelques-unes.

La compilation mêlée qu'est le *Myreur des histors* de notre compatriote Jean d'Outremeuse (XIVe siècle) fait une place non négligeable aux légendes arthuriennes. M. O. Jodogne (p. 144-156) a eu l'heureuse idée de les faire connaître aux érudits. Il soupçonne le chroniqueur liégeois d'avoir inventé certains épisodes.

M. W. Roach, éditeur infatigable et fidèle servant du Graal, publie (p. 313-342) la mise en prose du *Joseph d'Arimathie* de Robert de Boron. Cette reproduction fidèle du manuscrit de Modène nous permettra d'attendre l'édition qui remplacera celles de Hucher (1875) et de Weidner (1881), toutes deux fort insuffisantes.

M. M. Roques étudie (p. 196-201) le mot *graal* dans les parlers d'oïl, où il est plus répandu qu'on ne le dit d'ordinaire, particulièrement dans le nord-est.

E. Brugger (p. 285-297) contredit vivement l'identification proposée par M. Vendryes entre le roi-pêcheur de *Perceval* et Nuadu, le dieu-pêcheur des Celtes. « Der Gott ist kein Fischer, und der Fischer ist kein Gott. » Nuadu n'était pas pêcheur, et le pêcheur du monument de Lydney Park (point de départ de Vendryes) n'était pas un dieu. Cela paraît irréfutable. En note, Brugger condamne la théorie selon laquelle Bron (chez Robert de Boron) serait le nom celtique Bran. Voilà de l'utile besogne. A. G.

— Pour Mme Rita Lejeune (*Le moyen âge*, LX, 1954, p. 51-79), le *Perceval* de Chrétien de Troyes a été écrit entre 1178 et 1181. Elle se fonde sur le vers 65 : Chrétien appelle son récit « le meillor conte ... Qui soit contez *en cort real* ». Donc, *Perceval* a été lu à la cour de France, et au moment où Philippe de Flandre (à qui est dédié le roman), tuteur du dauphin et en quelque sorte régent du royaume, « avait... l'autorité nécessaire pour imposer son choix littéraire », c'est-à-dire entre 1178 et 1181. L'argument paraît mince. Mais Mme Lejeune le corrobore en comparant Perceval et le jeune Philippe-Auguste, pupille dudit régent : tous deux sont des adolescents, leur père est infirme, leur héritage est peu brillant, ils sont élevés par leur mère, ils sont égoïstes et têtus, ils reçoivent une éducation irrégulière, etc. Dès lors, le *Perceval* de Chrétien, « roman d'éducation, livré à Philippe d'Alsace, paraît bien avoir été conçu *pour* l'éducation de Philippe-Auguste lui-même » ; il serait un *Télémaque*, et les aventures de Gauvain (à partir du vers 6519) seraient adventices. Cette thèse est curieuse, et l'érudition de Mme Lejeune réussit à lui donner de la vraisemblance. A. G.

— Sur la question des sources celtiques de *Perceval*, M. Jean Marx a publié en 1952 un livre important, *La légende arthurienne et le Graal*. Il a suscité à la fois l'enthousiasme et la réprobation ; ces deux sentiments trouvèrent leur écho dans la *Romania*, qui publia, l'un derrière l'autre, deux comptes rendus fort dissemblables, écrits par MM. Frappier et Faral (LXXIII, 1952, p. 248-271). M. Stefan Hofer (*Romanische Forschungen*, LXVII, 1955, p. 36-54) discute, lui aussi, les théories de M. Marx. On ne manquera pas d'être surpris en voyant combien parfois M. Marx déforme le texte de Chrétien et lui attribue des choses qui n'y sont pas, notamment lorsqu'il s'efforce de présenter le château du Graal comme « le palais féerique de l'Autre Monde ».

Sur divers points, M. Hofer refuse le recours aux sources celtiques. La relation entre l'infirmité du roi pêcheur et la déchéance de son royaume ne ferait qu'illustrer une conception courante, qui identifie la destinée d'un prince et celle de sa terre ; dans la Bible déjà, Dieu punit sur les sujets les fautes des rois. Le silence de Perceval devant le Graal exige (*verlangen* : cette assurance est un peu inquiétante) une explication chrétienne, que le commentateur croit trouver dans saint Bernard. La lance et le Graal ne seraient pas des « Objets Merveilleux de l'Autre Monde », mais des reliques de Notre-Seigneur, analogues à celles que Philippe de Flandre avait données à l'abbaye de Clairvaux. Or c'est ce prince, protecteur de Chrétien et aussi petit-fils d'un roi de Jérusalem, qui « bailla le livre » au romancier, un livre concernant sans doute lesdites reliques. Et le lignage de Perceval, cette famille propriétaire de la lance et du Graal, rappellerait la famille de Philippe, « à laquelle était confiée la garde de la Terre Sainte et des reliques de la Passion » (ce qui est peut-être beaucoup dire). A. G.

— M. A. Micha a étudié avec application le *Merlin* qui forme la seconde partie du *Lancelot en prose* (alias : *Lancelot-Graal*) : les sources (*Le moyen âge*, LVIII, 1952, p. 299-345), la composition (*Romania*, LXXIV, 1953, p. 200-220), l'art de l'écrivain (*Zeitschrift für romanische Philologie*, LXXI, 1955, p. 33-59), ont retenu successivement son attention. C'est une narration assez médiocre et négligente que sauve ici et là un détail précis ou pittoresque. Elle est postérieure à 1230, voire à 1235. L'auteur est inconnu ; ses ignorances géographiques empêchent même qu'on lui donne une patrie. A. G.

Aucassin et Nicolette

Dans les recherches sur la littérature médiévale, les problèmes historiques (auteur, origine, date, sources) prennent une place considérable, aux dépens même de l'étude interne des œuvres. Ce reproche, on ne pourra le faire à M. Kaspar Rogger, qui a publié, dans la *Zeitschr. für roman. Philol.* (LXVII, 1951, p. 409-457, et LXX, 1954, p. 1-58), deux importants articles sur *Aucassin et Nicolette.*

M. Rogger montre de façon convaincante (malgré quelques outrances) que l'œuvre change de caractère après le paragraphe

XXVII : disparaissent, en particulier, les comparaisons, les exclamations, les discours directs et ces détails précis et suggestifs qui donnent tant de saveur à la première partie (qui pourrait oublier la description délicate de Nicolette dans le jardin ?). Il y a, dans le style, une sorte d'accélération, de précipitation, pour reprendre le mot de Gaston Paris ; et il paraît difficile de trouver autant d'agrément à cette seconde partie. On attend la conclusion classique (et souvent illusoire) : l'œuvre est due à deux auteurs. M. Rogger ne la propose pas ; il a raison, sans doute, mais il explique mal le pourquoi de toutes ces péripéties nouvelles relatées au galop.

La chantefable est, comme on sait, d'un type très particulier, que l'on ne pourrait guère rapprocher, selon M. Rogger, que de la *Vita nuova*. Il y verrait un exemplaire unique, qui même n'aurait jamais été chanté, vu la difficulté d'adapter aux vers la mélodie indiquée (mais la démonstration est bien sommaire). L'auteur aurait d'abord voulu écrire tout le récit en vers, comme dans les romances espagnols, puis il y aurait renoncé. Cela ne paraît pas beaucoup plus convaincant que l'opinion inverse, pour qui les parties versifiées seraient des ornements ajoutés après coup. Et pourquoi l'auteur n'aurait-il pas conçu ensemble vers et prose ?

Le deuxième article fait des réserves sur la nature dramatique de l'œuvre. Je suivrais volontiers M. Rogger, mais ses arguments ne sont pas toujours très sûrs.

Il présente des interprétations parfois naïves : si la guérison du pèlerin est commentée utilement, il est beaucoup plus difficile d'accorder une valeur folklorique à des faits anodins, comme la rose *espanie*, ou le rossignol, ou le bouvier ... Prenez le cas de la rosée dans le jardin : « A minuit, moment où très probablement (?) Nicolette quitta sa tour, la rosée n'était pas encore formée. » Mais il fallait introduire un motif folklorique : l'efficacité « intime » (puisque Nicolette se retrousse) de la rosée. Pauvre poète !

— En 1936, M. Mario Roques avait réimprimé telle quelle l'édition de 1929 d'*Aucassin et Nicolette*. Il s'était contenté d'y joindre sept pages de corrections et d'additions. Dans la *Romania* (LXXVI, 1955, p. 99-102), il publie de nouveaux compléments, particulièrement pour la bibliographie critique. On remarque des omissions — volontaires sans doute : *Le legs du moyen âge* (chap. III) d'A. Pauphilet, la note d'A. Henry sur *nimpole* (*Romania*, LXXII, 1951, p. 368-71), ainsi que plusieurs travaux signalés par le *Manuel bibliographique* de Bossuat. A. G.

XVe siècle

La poésie de la mort était fort en vogue à l'époque de Villon. En voici un nouveau témoignage. Jean Castel, petit-fils de Christine de Pisan, bénédictin, chroniqueur de Louis XI, a composé en 1468 le *Specule des pecheurs* qui s'apparente par ses thèmes macabres au *Testament* de Villon. Un peu plus tard, avant 1476, il a écrit une *Exhortation aux mondains* et un « Mirouer des dames et damoyselles et l'example de tout le sexe feminin » en 28 quatrains de décasyllabes à rimes croisées. Ce sont les appels d'une morte qui convie les dames à contempler ce que sont devenus ses charmes, les richesses dont elle a joui, les honneurs qui lui ont fait oublier le souci de son âme. L'auteur termine par le cliché en vogue :

> Las ! et ou sont celles qui pieça furent
> dont les beautez raconte mainte hystoire ?

W. Söderhjelm avait publié de poème en 1904 ; il ignorait quatre copies que G. A. Brunelli vient d'exploiter pour une nouvelle édition (Le moyen age, LXII, 1956, pp. 93-117). Corrigeons le v. 3 du quatrain III : *De l'orde* (et non *lorde*) *terre estoyent tous venus*. On voudrait savoir quelle est cette beauté antique qu'on appelle *Sydoine* (XXV, 2) : Villon a connu *dame Sidoine*, mais elle était de son temps. Y aurait-il une méprise, une seconde *Archipiades* ?

Il est regrettable que M. Brunelli, s'étant intéressé à la place de son poème dans la littérature du xve siècle, ait négligé un peu le commentaire des vers et la défense des leçons qu'il emprunte à d'autres manuscrits. Il est vrai que les copies nous livrent une tradition très homogène.

Ce poème de Jean Castel est d'une écriture claire, mais d'une valeur très moyenne. Il est bien plus terne que ce qu'ont écrit à ce sujet François Villon et même Pierre de Nesson. Mais M. Brunelli a bien fait de remettre au jour cette pièce documentaire.

O. Jodogne.

— Simon de Hesdin a traduit Valère-Maxime au xive siècle. Une cinquantaine de manuscrits attestent une célébrité aujourd'hui bien estompée. M. Marcel Lecourt attire l'attention sur cet écrivain, pour mettre en lumière, non pas ses vertus personnelles, mais l'usage qu'en a fait Antoine de La Sale (*Romania*, LXXVI, 1955, p. 39-83 et 183-211). Celui-ci a lu Simon de Hesdin avec une

attention que l'on peut trouver excessive : il recopie sans vergogne de nombreux passages, surtout dans *La sale.* Telle est la démonstration, irréfutable, de M. Lecourt. Mais le ton n'est-il pas un peu passionné, et la sévérité anachronique (« plagiaire sans retenue », « cynisme », etc.) ? Admettons que *La sale* perd beaucoup de son intérêt, que l'humaniste Antoine de La Sale se pare des plumes du paon (si l'on peut comparer Simon à un paon), qu'il a des ignorances gênantes. Notre plaisir de lire *Le petit Jehan de Saintré* sera-t-il gâté parce qu'une dizaine de pages sont recopiées de Simon ? Je ne le crois pas — et c'est là l'essentiel. A. G.

— Des trésors d'ingéniosité ont été dépensés pour résoudre la charade où est enclos « le nom de celui qui a dictes *les XV Joies de mariage* au plaisir et a la louenge des mariez ». La dernière tentative, et sans doute une des plus intéressantes, est de M. Jean Misrahi (*Romance philology*, IX, 1955-56, p. 177-187). A défaut du cheminement, dont l'exposition serait un peu longue, voici le résultat : *lene, da, leyson, athlas*, c'est-à-dire l'anagramme de *Anthoyne de Lassalle.* Cela nous ramène cinquante ans en arrière : avant le livre où Nève a écarté cette attribution (1903). M. Misrahi reste prudent : il n'affirme pas qu'Antoine est l'auteur des *Quinze joies*, mais, après avoir montré que la chronologie, quoi qu'on ait dit, ne s'y oppose pas, il souhaite qu'une étude stylistique sérieuse fasse la lumière. Ce souhait, nous le ferons nôtre. A. G.

— Sous un titre modeste, *Chronologie gersonienne,* M. Max Lieberman publie depuis 1948 une série d'articles fouillés qui posent et résolvent des problèmes délicats. Après avoir précisé la date du sermon *Beati qui lugent* (*Romania*, LXX, 1948-49, p. 51-67), les dates et les destinataires des opuscules sur l'éducation des dauphins (LXXIII, 1952, p. 480-496, et LXXIV, 1953, p. 289-337), il a consacré une étude substantielle à *Gerson poète* (LXXVI, 1955, p. 289-333) : il établit la date de la *Josephina*, où Gerson exalte saint Joseph en quelque trois mille vers latins, et il refuse d'attribuer à Gerson une prière française à la Vierge que A.-L. Masson avait découverte dans un manuscrit... du XIIIe siècle. A. G.

Lamennais, Lacordaire, Mme Swetchine

Mme G. Rodis-Lewis a bien vu que les idées esthétiques de Lamennais faisaient partie d'un système lié (*Annales de Bretagne*, LXII, 1955, p. 33-62). La triade mennaisienne se retrouve aisément chez d'autres penseurs contemporains ; mais Mme Rodis-Lewis a montré pertinemment les ultimes conséquences de ce refus des théories de l'art pour l'art. L'originalité de Lamennais apparaît ainsi par rapport à Schelling, Cousin, Hegel. Encore faudrait-il savoir exactement par quelles voies Hegel est arrivé jusqu'à lui. Mais c'est une étude suggestive sur un aspect capital du romantisme social.

Précisons que l'*Esquisse d'une Philosophie* a été d'abord *professée* sous la forme d'un *Essai d'un système de philosophie catholique* (voir notre édition, Plihon, 1934).

G. Matoré et A. J. Greimas ont annoncé deux volumes sur *Art, le mot et la notion de 1699 à 1957*. En attendant, lire : *Le champ notionnel d'Art et d'Artiste* dans la *Méthode en lexicologie* de Matoré (1953), comme appendice aux pages que nous venons de signaler sur Lamennais. Y. Le Hir.

— Sous le titre *La vocation de Lamennais*, les *Annales de Bretagne* reproduisent (LXI, 1954, p. 217-251) une conférence destinée à un grand public. L'auteur, Mme R. Forville, professeur d'Histoire ancienne et du Moyen-Age, déroule un panorama assez traditionnel de la vie et de l'œuvre de Lamennais jusqu'en 1834 pratiquement. Mais comment admettre historiquement que « Vigny paraît s'être souvenu du Lamennais des *Paroles* » lorsqu'il écrit son *Élévation Paris* (1831) ? — « Lamennais est inattaquable », ajoute l'auteur (p. 248), sur le terrain des « liaisons » féminines ou autres. — Et son fils ? Y. L. H.

— Le Bourguignon Lacordaire intéresse les *Annales de Bourgogne*, où sous la plume de M. Jean Ridel paraît un essai de psychologie très captivant sur l'amitié de Mme Swetchine avec Lacordaire, de vingt ans plus jeune qu'elle et qu'elle nomme son fils adoptif (t. XXVIII, 1956, pp. 7-32). Ayant établi les affinités littéraires, mystiques et psychologiques qui unissent cette grande dame russe au prêtre de 31 ans que Montalembert lui a présenté, M. Ridel remarque dans la correspondance publiée par De Falloux les con-

fidences naïves de Lacordaire et l'influence qu'exerça sur lui cette Égérie douée d'un sens bien plus subtil des hommes et des situations. Lacordaire résista pourtant aux conseils qu'elle lui donna de quitter Rome en 1837 pour reconquérir à Paris les bonnes grâces de son archevêque.

Cette étude sera poursuivie dans les prochains fascicules.

O. J.

Littérature espagnole

L'Espagne et l'Occident

Selon M. E. Giscard D'Estaing, l'apport fondamental de l'Espagne dans le développement de la civilisation occidentale serait avant tout une triple affirmation : celle d'une certitude, de la certitude occidentale, et du catholicisme. Dans sa lutte pour la vérité, l'Espagne, modèle d'ascèse qui oblige à renoncer au médiocre, veut faire triompher les valeurs de l'esprit. Son blason nous livre ses grands traits moraux : les chaînes évoquent la servitude à briser, le lion la force, les tours la résistance à tout assaut. Le doute, dit M. Giscard D'Estaing, n'a point de place dans ce pays. Si l'Espagne enseigne, elle n'enseigne que ce qu'elle vit ; et sa révélation la plus haute réside dans sa synthèse de l'esprit de réforme et de l'esprit de discipline. C'est là sans doute une source de sa fierté, laquelle cependant ne ressemble pas à l'orgueil : au service des valeurs supérieures du christianisme, elle sait renoncer à l'individualisme. C'est ainsi qu'un abîme sépare Luis de León et saint Jean de la Croix de Luther. (*Le Courrier Ibéro-Américain*, III, 1955, n° 21-22, p. 3-10). J.-M. Frérotte.

Poésie primitive

On lit dans *Clavileño* (VI, 1955, n° 34, p. 1-5) un chapitre qui doit figurer dans la 2e édition de *Poesía Juglaresca* de M. R. Menéndez Pidal. Le fait le plus important qui nous y est révélé, c'est l'existence à la fin du XIIe siècle d'une poésie castillane (et non galicienne) de genre troubadour. On a même les noms des deux premiers poètes connus d'Espagne : Gonzalvo Ruiz, qui écrivit certainement en castillan, et Pedro de Monzón, qui le fit soit en castillan, soit en aragonais. C'est Peire d'Auvergne qui nous en parle dans une chan-

son satirique — où M. Menéndez Pidal voit préfiguré le *vejamen* du grand siècle —, satire légère et amicale destinée à égayer le cortège nuptial qui amenait de France en Espagne Alphonse VIII de Castille et Éléonore d'Angleterre, en 1170.

Le cortège passa par la Cour d'Aragon, où les goûts littéraires d'Alphonse II influencèrent sans doute Giraut de Bornelh, comme le fera ensuite la Cour de Castille. Dans celle-ci, il est piquant de voir le troubadour Ramón Vidal provoquer tant d'enthousiasme par son *Castiagilos* (on pourrait traduire : « Chastiement des jaloux ») qu'il s'en fallut de peu que l'on ne s'y débarrassât de la rigoureuse conception castillane de l'honneur conjugal, ce qui aurait « rendu impossibles les futurs drames de Lope et de Calderón ».

P. Van Eeghem.

— L'importance des *Cantigas* d'Alfonso el Sabio ne se limite pas à leur valeur linguistique et à leur contenu hagiographique mais s'étend encore à l'extraordinaire variété et à la relative perfection de ses formes métriques, qui jetèrent véritablement les fondements de la prosodie castillane de l'Age d'Or. Mlle D. C. Clarke reprend (*Hisp. Rev.* XXIII, 1955, p. 83-98) cette vieille affirmation de Menéndez y Pelayo. Pour la nuancer d'abord en nous montrant que les *Cantigas* n'innovent pas complètement et qu'il n'y a pas solution de continuité entre eux et la métrique castillane antérieure, celle de Berceo par exemple. Pour l'appuyer ensuite par tout un ensemble de traits qui prouvent le caractère remarquablement moderne de la métrique d'Alfonso : compte des syllabes, enjambement, usage de vers de toutes longueurs, choix d'une strophe de base (le *zéjel*) et libres variations de celle-ci, vers libre. Toute la métrique castillane était, sinon construite, du moins échafaudée avant la fin du XIIIe siècle. Voilà de quoi asseoir un peu plus solidement encore la gloire du grand Alphonse X. F. Meunier.

— M. A. Steiger a examiné la *cantiga* CCIX, dans laquelle Alphonse X raconte l'intervention miraculeuse de la Sainte Vierge à son égard, lorsque, malade, il refusa les remèdes des médecins et voulut qu'on mît sur lui son propre recueil des *Cantigas de Santa Maria.* Il relève à la fois l'art sobre, mais très conscient, du roi-poète, et l'aspect très personnel de son attitude religieuse qu'il compare à celle de saint Louis.

Avant d'aborder ce sujet, M. Steiger a réduit au minimum et

même rejeté complètement toute influence de la lyrique provençale sur la lyrique galicienne (non point sur la poésie d'Alphonse X). Il a, croyons-nous, grandement raison. (*Clavileño*, VI, 1955, nº 33, p. 14-18). M. ONCLINX.

Romances et chansons

Le titre même de *Cancionero de romances sin año* pose un problème. Pour essayer de le résoudre, Mlle D. C. CLARKE a interrogé la versification du groupe *cosas de Francia*, soit les neuf premiers romances (*Hisp. Rev.*, XXIII, 1944, p. 188-199). Grâce à tout un ensemble de statistiques et de pourcentages de rimes, d'assonances, d'hiatus, d'élisions, etc..., elle estime pouvoir assigner aux plus anciens *romances viejos* connus un *terminus a quo* probable : le milieu du xve siècle. Nous n'oserions jurer qu'elle a raison. F. MEUNIER.

— M. M. ALVAR a déterminé la place de Grenade dans le développement des *romanceros fronterizos* du xve siècle et souligné l'aspect politique de ces poésies destinées à maintenir en éveil l'intérêt pour la guerre de Grenade. Les *Guerras de Granada*, de Pérez de Hita (1595) particulièrement, exploitèrent le thème en mêlant l'histoire à la fantaisie et à la poésie. Elles eurent l'originalité de raconter la conquête de Grenade en se plaçant au point de vue des vaincus, et le mérite de susciter d'abondants « romances moriscos ».

M. Alvar a écrit sur tout cela de belles pages que nous regrettons de résumer trop sèchement ici. Elles nous font assister « au destin singulier d'une cité durant deux siècles de littérature » et montrent comment « autour d'elle s'est forgé un monde chevaleresque, qui fit interpréter d'une manière chevaleresque la vie quotidienne ». Dans une atmosphère belliqueuse, Grenade apparaît « comme le panache d'un âge héroïque ». Plus tard, contre les pastorales à la mode italienne, elle élèvera la voix de la nation en faveur de la lance et de l'écu. Puis, elle gardera « soigneusement ses secrets pour les dévoiler à la lumière de l'époque romantique ». (*Clavileño*, VI, 1955, nº 32, p. 7-18). B. DEN DONCKER.

— Il y a à la bibliothèque du collège de Winchester un manuscrit du xvie siècle contenant 97 chansons ; 16 sont en français, les 81 autres sont cataloguées sous le titre « chansons italiennes à 4 voix ». Mais de ces 81 chansons italiennes 2 sont en espagnol, bien que trans-

crites en une orthographe phonétique d'allure italienne et corrompue d'italianismes. L'une de ces deux chansons (nº 8) *Stava la gentil dama* présente un intérêt tout particulier, car c'est le texte le plus ancien d'un romance, autrefois fameux en Europe, dont parle Brantôme dans ses *Rodomontades espaignolles*: une dame se lamente parce que son mari est prisonnier en Angleterre et qu'elle ne peut le ravoir ni par rançon ni autrement. Elle écrit une lettre au roi d'Angleterre pour lui demander de lui rendre son époux. Sinon, dit-elle, elle lui fera guerre très cruelle. A défaut de capitaine, elle lèvera elle-même l'étendard et le plantera aux portes de Londres. A défaut de canonniers, elle mettra elle-même le feu à l'artillerie.

Ce romance, en fait, connut une transmission presque exclusivement orale, surtout judéo-espagnole. Le texte à demi italien que publient MM. Trend et Henderson avec, en regard, une restauration en castillan et, en note, une traduction anglaise, offre donc un intérêt indéniable (*Bull. Hisp. St.*, XXXII, 1955, p. 63-72). La « spanish ballad » est formée des quatrains habituels, mais se terminant tous par un refrain :

la corondron o la corondrera,

qui lui est extérieur, à la mode française, et dont l'onomatopée imite une sonnerie de cor, comme le *miroton tonton mirontaine* de *Malbrough s'en va-t-en guerre.*

Les éditeurs nous en donnent également la musique : elle date du xvie siècle et doit être originaire du Nord de la France ou des Pays-Bas. Probablement, ce romance, apporté dans ces régions par les armées espagnoles, y a-t-il tenté un compositeur contemporain. En tout cas, le manuscrit de Winchester nous a sans doute gardé la meilleure version de l'original. F. M.

Théâtre du Siècle d'Or

Les comédies et tragédies de Juan de la Cueva furent jouées à Séville entre 1579 et 1581. Les éditions imprimées de chacune de ses pièces ne donnent que peu d'indications scéniques mais il est possible de reconstituer l'aspect général de son théâtre à partir des indications fournies par le dialogue lui-même. C'est ce qu'a fait M. N. D. Shergold (*Bull. Hisp. St.*, XXXII, 1955, p. 1-7). Son article nous apprend toutes sortes de détails sur la mise en scène des pièces de Juan de la Cueva. C'est ce type de représentation, avec les con-

ventions qu'il nécessitait, qui devint celui de l'Age d'Or ; en dépit de quelques modifications apportées par le temps, il demeura foncièrement le même jusqu'au jour où les *corrales* furent remplacés par les théâtres que nous connaissons aujourd'hui. F. M.

— Au terme d'une étude attentive de la *comedia* de Lope de Vega *El niño inocente de La Guardia*, M. Edward Glaser (*Bull. Hisp. St.*, XXXII, 1955, p. 140-163) nous invite à reviser les positions des critiques en face de cette œuvre. Il nous force à reconnaître, contrairement à l'opinion générale, l'attitude très indépendante de Lope à l'égard de l'événement historique qui fut le point de départ de sa pièce ; comment, en dramaturge, il l'enrichit de notations psychologiques et morales ; comment des raisons d'ordre poétique et allégorique l'amenèrent à renverser la chronologie ; comment l'unité de la pièce — généralement jugée comme mal construite — se noue autour du conflit qui met aux prises l'Espagne chrétienne et le Juif.

Ainsi la critique a généralement été injuste à l'égard de cette *comedia* par ignorance d'éléments indispensables à sa juste compréhension : la politique anti-juive de l'Espagne sous les rois catholiques et l'image traditionnelle du Juif que lui a léguée le Moyen Age.

F. M.

— L'influence de Lope de Vega sur ses contemporains fut grande. M. A. D. H. Fishlock (*Bull. Hisp. St.*, XXXII, 1955, p. 81-97) la décèle notamment chez le poète Pinto Delgado dont le *Poema de la Reyna Ester* ne serait pas étranger à *La Hermosa Ester* de Lope.

Une étude des passages parallèles des deux œuvres montre très bien que, si Pinto n'a jamais copié servilement Lope, il semble parfois avoir fait des variations sur ses thèmes. Les deux œuvres présentent des ressemblances frappantes. Les différences s'expliqueraient d'une part par les sympathies juives de Pinto qui l'empêchaient d'adopter le symbolisme catholique selon lequel Esther représente la Vierge et Assuérus la divinité ; d'autre part, par son intention d'accommoder le texte sacré au goût poétique moderne, qui lui faisait écarter les éléments romanesques et comiques du drame de Lope. F. M.

— Dans *La Vida es sueño*, Calderón nous a livré la conception qu'il se faisait du prince chrétien idéal. En disciple de Sénèque et de Thomas d'Aquin, la vertu qu'il en attend est avant tout la

prudence, ensuite la tempérance, nous dit M. E. Hesse (*Clavileño*, 1953, nº 20, p. 4-12). « Le prince chrétien doit forger sa propre destinée en se dominant lui-même et en acceptant ses obligations morales. Il ne doit pas se retirer du monde et s'en isoler, mais sortir à sa conquête. »

P. G.

— Mme M. Morreale regrette que l'attitude de l'Espagne à l'égard de la mythologie antique n'ait guère jamais été examinée de près et qu'on se soit contenté de la concevoir selon des normes empruntées à l'ensemble de la chrétienté occidentale. Aussi a-t-elle raison d'étudier à ce point de vue *Los doze trabajos de Hércules* de Enrique de Villena, qu'elle appelle un « essai médiéval d'exégèse mythologique » (*Rev. de Literatura*, t. V, 1954, p. 21-34). Il ne semble pas toutefois que l'on devra, en conséquence, modifier les vues habituelles sur le sujet.

Une étude de M. G. Chapman sur Calderón renforce cette impression, mais elle a l'avantage de nous conduire à des conclusions immédiatement pratiques, car, en se fondant sur les idées en cause, elle se transforme en un fervent plaidoyer en faveur des *Comedias mitológicas* du grand dramaturge du xviie siècle. Ces comédies ont grand besoin de défenseurs. Mal cotées et généralement négligées, presque tolérées seulement dans l'œuvre de Calderón, c'est à peine si l'un ou l'autre critique les a considérées comme autre chose que de prestigieux spectacles où le décor et la musique se joignaient à la poésie pour divertir la Cour (*Ibid.*, p. 35-67).

Or, ces comédies musicales, comme l'a écrit Valbuena Prat, sont plus voisines de l'opéra wagnérien que de l'opéra italien. Le théâtre y apparaît comme une synthèse de tous les arts et comme une œuvre essentiellement sérieuse. Les critiques qui n'y ont vu qu'une construction artificielle et superficielle ont été victimes eux-mêmes de leur aspect spectaculaire, et il est bien possible que la Cour d'Espagne ait partagé la même erreur, mais il est certain que l'intention de Calderón était d'écrire, dans le conventionalisme du genre, une œuvre cohérente, dont l'allégorie et la moralité sont les clefs.

C'est précisément pour le montrer que M. Chapman a entrepris au préalable une assez vaste enquête sur la manière dont l'Europe de la Renaissance, et spécialement l'Espagne, considérèrent la mythologie classique. Il en ressort qu'au xvie et au xviie siècle, on a continué à interpréter allégoriquement la mythologie dans le

même sens qu'au Moyen Age [1]. Et il est remarquable que non seulement les théoriciens de l'époque, mais l'Église elle-même, ait non pas supporté, mais recommandé l'usage de la mythologie païenne dans la peinture et la littérature. C'est au point que les collègues des Jésuites la mirent à la place d'honneur dans l'enseignement et l'éducation.

Calderón, qui, on le sait, fut leur élève à Madrid, s'est constamment inspiré de ses maîtres, et a fait de la mythologie l'usage le plus sérieux. On n'en doutait pas pour son théâtre religieux, on ne doit pas en douter pour ses comédies mythologiques. Dans les unes comme dans les autres, il a fait appel aux fables antiques, ce sont les mêmes mythes qu'il a utilisés, et à des fins pareilles, mais non point identiques cependant. Car l'allégorie qu'il en tire demeure tantôt sur le plan purement humain, tantôt s'élève sur le plan divin. Tantôt il traduit le mythe en termes théologiques, tantôt en termes de « moralité » seulement. Selon le cas, on a affaire à des *autos sacramentales* ou à des *comedias mitológicas*. Nous résumerions peut-être bien la pensée de M. Chapman en disant que d'une part le mythe est traité *a lo divino*, de l'autre *a lo humano*. Il faut donc se garder ici d'une double erreur : la première, que n'a pas évitée Valbuena, de voir dans les *comedias mitológicas* des concepts proprement religieux ou dogmatiques ; la seconde, trop fréquente, de n'y voir qu'un prétexte à spectacles qui mettent en valeur l'ingéniosité des machinistes.

En réalité, les comédies mythologiques de Calderón montrent l'homme aux prises avec lui-même, avec ses propres ennemis, ceux qu'il nourrit dans son propre cœur, et elles veulent lui apprendre à les vaincre. Pour illustrer ces idées, M. Chapman centre finalement sa critique sur *La estatua de Prometeo*, où Calderón a repris le thème qui fut cher à Eschyle et ensuite à d'autres écrivains, notamment à Shelley. Et il observe très justement que si l'interprétation que le tragique grec et le poète romantique ont donnée du mythe prométhéen peut nous plaire davantage, il n'en est pas moins vrai que celle de Calderón est également valable, et qu'elle aussi est un témoignage sur l'écrivain et sur son temps. Pour Calderón, il ne s'agit plus du conflit cosmique entre l'homme et les

1. Selon M. Chapman, les *Illustrations des Gaules et singularités de Troie* de Jean Lemaire de Belges marquent, au début du XVIe siècle, le commencement de la vulgarisation de la mythologie dans la littérature française.

dieux, il ne s'agit pas encore de la révolte de l'individu contre la société, mais de ce problème moral qui a préoccupé le XVIIe siècle : l'homme déchiré au-dedans de lui-même. Problème essentiellement « baroque », dit M. Chapman : on pourra le contester, mais sans pour autant affaiblir ses conclusions générales. Il conviendra donc sans doute d'estimer avec lui que « *La estatua de Prometeo*, pour le moins, est digne de figurer aux côtés des plus grandes œuvres de Calderón ». P. G.

— M. W. Hesse (*Hisp. Rev.*, t. XXIII, 1955, p. 12-27) nous met sous les yeux un relevé détaillé des nombreuses représentations des pièces de Calderón dans les Indes espagnoles durant la période coloniale. Ce minutieux inventaire — car il ne faut pas chercher autre chose dans cet article — lui permet de conclure que Calderón fut le dramaturge espagnol le plus populaire dans les colonies. F. M.

— Agustín Moreto (1618-1669) pâtit assurément aujourd'hui du voisinage de son illustre contemporain Calderón. Mais ses pièces ont rencontré jadis des auditoires enthousiastes, et elles mériteraient bien, semble-t-il, de retrouver un public. L'Université de Wisconsin s'y est employée récemment et, à cette occasion, M. E. W. Hesse a montré (*Clavileño*, V, 1954, p. 15-18) que, en Amérique, elles furent parmi les plus populaires au milieu du « déluge de littérature dramatique qui inonda les colonies espagnoles durant les XVIIe et XVIIIe siècles ».

Or, ce n'est pas seulement par ses grandes œuvres que Moreto attire l'attention, mais également par son théâtre mineur, ses *entremeses* notamment. De ces petites pièces, presque toutes franchement gaies et qui sont au nombre de 34 d'une authenticité certaine, M. R. de Balbín Lucas a dégagé la construction variée, les thèmes multiples, les différentes espèces de comique qu'elles utilisent, et la remarquable habileté technique de Moreto (*Notas sobre el teatro menor de Moreto*, dans *Homenaje à F. Kruger*, Mendoza, 1954, t. II, p. 601-612). Il ne nous a fait part malheureusement que d'une façon un peu trop schématique de ses observations, mais il nous en dit assez cependant pour qu'on devine la richesse et la vie de ce théâtre, et qu'on souhaite qu'il puisse un jour, avec la parfaite connaissance qu'il en a, nous le révéler plus concrètement et nous le faire apprécier plus à loisir. P. G.

Poésie et roman contemporains

M. A. W. Phillips compare les deux versions de *La Terre d'Alvargonzález* : un conte et un romance de A. Machado. Le conte expose les faits en détails — un laboureur castillan, Alvargonzález, assassiné par ses deux fils — tandis que le romance suggère une atmosphère lyrique. Le conte est cependant empreint de poésie par son style et ses images qui traduisent un état d'âme.

Dans l'une et l'autre forme littéraire, les descriptions de paysage révèlent également l'âme du poète : elles préparent l'atmosphère dans laquelle se déroulent les événements. (*Nueva Rev. de Fil. Hisp.*, IX, 1955, p. 129-148). G. Hardy.

— M. P. Darmengeat est trop modeste quand il nous annonce seulement *Quelques remarques sur l'univers poétique de Pedro Salinas dans* La Voz a ti debida (*Rev. des Lettres Modernes*, 1954, nº 7-8, p. 25-48). En réalité, c'est une œuvre maîtresse du poète qu'il analyse avec une sûreté et une finesse remarquables, sans jamais ni trahir le texte ni le plier aux fantaisies d'une interprétation personnelle.

Ayant fixé dès l'abord les limites extrêmes de l'univers salinien — la terre ferme sous les pieds du poète et l'idée pure sous son front, — il nous découvre ce monde à la fois réel et rêvé, dans lequel *moi* et *toi* se cherchent avec passion. Fort belle étude, qui sertit et explique d'admirables vers, admirablement traduits. Aucune ne pourrait mieux nous guider dans cette étrange et séduisante création, à travers ses subtilités, ses contradictions apparentes, ses confusions voulues, ses jeux « où le joueur engage son cœur autant que son esprit », jusqu'au scepticisme souriant du poète et sa foi dans l'amour, une foi qui finit cependant elle-même par douter, quand l'homme « tremble de donner sa tendresse au néant ».

P. G.

— Beaucoup de critiques s'accordent à voir dans le *Cántico* de Jorge Guillén un glorieux chant de joie, une exaltation de l'*Être*. Comme ce mot, lourd de tout un contenu philosophique, peut être entendu de diverses manières, M. Joaquín González Muela (*Bull. Hisp. St.*, XXXII, 1955, p. 73-80) se propose, textes à l'appui, de nous expliquer à quel *Être* se réfère le poète.

L'essentiel, pour Guillén, n'est pas de penser mais de voir ; mieux, de regarder pour admirer, de mettre toute son âme dans la contemplation. Contemplation du monde, nullement auto-contemplation narcissique. Alors tout devient merveilleux, prodigieux, jamais mystérieux. Guillén ne philosophe jamais, il ne veut pas perdre son temps à rêver. Il est un des rares Espagnols pour qui il n'est pas vrai que *la vida es sueño*. Au contraire, pour lui, « *lo mejor soñado es vida* », « *Amor es siempre vida, sólo vida* ». Pour Guillén donc, être c'est sentir, c'est plus *estar* que *ser*, c'est la joie de se sentir exister, à tous moments et de toutes manières, en possédant les réalités. Pas question de spéculations cérébrales et métaphysiques. Sur ce point son attitude poétique en face du monde se trouve être à l'antipode de celle de Valéry, bien qu'une influence de celui-ci sur Guillén — notamment dans son habileté à creuser la réalité par le moyen du langage — ne soit pas à rejeter.

F. M.

— D'une plume précise et nuancée, M. J. Valencia trace la silhouette d'un poète solitaire et tristement résigné au sort de l'humanité : Luis Cernuda. Cernuda voit les choses, les hommes et l'amour « se perdre dans le temps ». Mais il veut tout accepter : la douleur, la mort, la fatigue d'une vie inutile et même « la fatigue de sa propre fatigue ». (*Clavileño*, t. V, 1954, nº 30, p. 50-51).

A.-M. Mercier.

— Depuis 1939 jusqu'à nos jours, la nouvelle espagnole connaît une vogue croissante, et des auteurs comme Baroja, Gironella, Alvárez, Azorín, Zunungui et Laforêt se sont mérité une place importante dans l'histoire du genre. Avec les réserves nécessaires quand il s'agit de littérature contemporaine, M. M. Baquero Goyanes y distingue certaines tendances : le réalisme sous ses nuances diverses (picarisme, naturalisme, néopicarisme, etc.) et le néoromantisme avec ses grands représentants tels que Barbeito et Mazas (*Cuad. Hispanoam.*, t. XXIV, 1955, p. 81-95). N. V. I.

— M. J. L. Aranguren examine successivement les trois attitudes différentes des romanciers espagnols en face de la réalité religieuse : celle de Galdos et d'Unamuno qui la considèrent comme essentiellement problématique, ambiguë ; celle d'Alarcón et de Colona qui admettent le problème religieux et le résolvent rapidement ou croient le résoudre ; enfin, l'attitude de ceux qui, comme Sán-

chez Mazas, ne voient pas le problème parce qu'ils le considèrent comme résolu. Quelques voix se font entendre pourtant, entre autres celles de Cela et de Buero Vallejo ; elles permettent de deviner ce que pourrait être le roman religieux espagnol dans un très proche avenir. Quelques romans récents, par exemple, *Los cipresos creen en Dios*, présentent des essais pleins de promesses mais insuffisants.

Il n'y a donc pas, actuellement, de roman religieux en Espagne. M. Aranguren en indique plusieurs causes : en particulier, le manque de préoccupation profonde concernant le péché ; ensuite le catholicisme espagnol paraît enfermé dans un monde artificiel qui ne peut entrer en contact avec une réalité palpitante. Par ailleurs, si la guerre civile a provoqué chez les Espagnols une accroissement de ferveur religieuse, elle a donné en même temps à leur religion un caractère polémique d'où procède une incompréhension radicale vis-à-vis de l'adversaire. Un catholicisme sans problème ne peut intéresser ; en face des tendances contemporaines du roman, il paraît inactuel. (*Cuad. Hispanoam.*, t. XXII, 1955, p. 193-214).

I. Califice.

Amérique espagnole

L'étrange et complexe personnalité de la grande poétesse mexicaine Sor Juana Inés de la Cruz (xviie siècle) a fasciné bien des lecteurs, à cause, pour une bonne part, de son hermétisme, qui pique la curiosité sans la satisfaire. Aussi M. I. A. Leonard (*Hisp. Rev.*, XXIII, 1955, p. 33-47), fixant son attention sur trois sonnets où il rencontre le même procédé appelé *encontradas correspondencias* (sorte d'antithèse triangulaire que l'on peut schématiser de la façon suivante : A aime B, mais B n'aime pas A ; C aime A, mais A n'aime pas C), se demande quelle peut bien en être la signification. Au terme d'une minutieuse investigation sur la personnalité de cette religieuse possédée par une passion dévorante de savoir, sur la mentalité scolastique de son époque et du milieu où elle vécut, sur ses relations avec d'éminents esprits gagnés aux nouvelles disciplines scientifiques, il nous propose une interprétation nouvelle de ce qu'il appelle l'objectivation d'un conflit interne : Sor Juana se sentait irrésistiblement possédée par la passion de connaître, mais par des voies qui, pensait-elle, ne pouvaient que saper les assises de sa foi ; et d'autre part elle connaissait l'amour

maternel et sauveur de l'Église du Christ pour son âme, mais se refusait à la reconnaître sous le visage vieilli qu'elle lui présentait. Double mouvement d'attirance et de répulsion, drame poignant :

> Al que ingrata me deja, busco amante ;
> Al que amante me sigue, dejo ingrata. F. M.

— Après le fervent petit ouvrage de M. J. L. Varela, *Ensayos de poesía indigena en Cuba* (Cf. *Lettres Rom.*, VIII, 1954, p. 85-86), le numéro de la *Revista Nacional de Cultura*, (Cf. *Ibid.*, IX, 1955, p. 83-84), l'article de *Clavileño* (Cf. *Ibid.*, IX, 1955, p. 311), et le livre paru dans la collection de l'Unesco, « Œuvres représentatives » (cf. *Ibid.*, IX, 1955, p. 486), *Les Lettres Romanes* se devaient de signaler le volume consacré par le *Revista hispánica moderna* (1952, XVIII, Nos 1-4, p. 1-248) au généreux libérateur de Cuba, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Chez José Martí (1853-1895), l'homme, l'écrivain et le patriote ne font qu'un. Mme S. Redondo rappelle succinctement sa vie, très tôt vouée à l'exaltation du devoir et de la liberté et à une « guerre sans haine » contre l'occupant espagnol. Le héros travaillera sans relâche, souffrira l'abandon et la solitude, connaîtra certaines joies, mais ignorera toujours le bonheur. Son œuvre poétique présentée par M. Florit, est, certes, inégale ; l'amour du pays fait parfois jaillir des accents d'une émotion profonde ; mais Martí proclamera lui-même que la poésie ne peut se justifier en se proclamant patriotique ou philosophique : « elle doit résister comme le bronze et vibrer comme la porcelaine » ; l'étude souligne fréquemment l'aspect moderniste de certaines pièces des *Cartas Rimadas* et des *Versos sencillos* et insiste sur le rôle d'initiateur joué par l'émancipateur cubain. Sa production en prose est beaucoup plus étendue et, cependant, elle reste l'œuvre d'un poète, qui s'occupa lui-même de l'édition de ses vers, mais ne se soucia jamais de réunir en volumes ses articles, ses essais, ses discours, ses lettres. M. A. Iduarte ne cache pas que, dans cette partie de l'œuvre c'est la cause patriotique qui s'impose nettement. Martí, fils d'Espagnols, passa deux années de son enfance en Espagne ; pour lui, l'élément ibérique est fondamental en Amérique latine ; il connaît admirablement les grands noms des lettres et des arts et apprécie les qualités foncières du peuple de la Péninsule ; son admiration, toutefois, ne l'empêchera pas de devenir rapidement un séparatiste irréductible, parce que « la lutte nouvelle ne sera pas

celle des Cubains contre les Espagnols, mais celle des amis de la liberté cubaine contre ses ennemis... ». S'il condamne, à maintes reprises, la conquête et la colonisation, c'est au nom de principes moraux et juridiques. A ce point de vue, M. Iduarte considère comme essentiel l'article *Nuestra América* (1891), vrai manifeste de l'hispano-américanisme de Martí. M. J. A. Portuondo centre l'œuvre du critique sur deux préoccupations essentielles : la nécessité de créer une littérature nationale et celle de lutter contre l'imitation servile du naturalisme européen. Idéaliste et subjectif, Martí prônera cependant la correspondance fidèle entre la littérature et la réalité ; à ses yeux, la sincérité et la probité restent les qualités fondamentales. Cette étude remarquable s'achève sur une mise au point de M. F. de Onis, qui, à juste titre, affirme que l'originalité de Martí réside avant tout dans l'intensité et le ton qu'il a su imposer aux idées reçues, au point de les métamorphoser et d'en faire jaillir le modernisme.

Une anthologie d'une soixantaine de pages illustre d'une manière adéquate l'analyse de l'œuvre. *La noche es la propicia* et *En estas pálidas tierras* sont des réussites ; intéressants sont aussi les portraits d'Oscar Wilde et de Walt Whitman.

O. Borgers.

— M. L. A. Sánchez prétend qu'on a souvent sous-estimé la littérature hispano-américaine du XIXe siècle et croit qu'elle mérite le nom de Renaissance (*Revista Nacional de Cultura* XVII, 1955, mayo-junio, p. 110-116).

Cette littérature possède une unité du fait que les écrivains sont intimement liés à la culture de leur époque et dès lors, elle se distingue de celle qui précède. Et de même que les hommes de la Renaissance européenne se sont intéressés à tout et se sont occupés de tout, les écrivains hispano-américains ont participé à la véritable Renaissance que l'Amérique du Sud a connue de 1810 à 1918 dans les domaines social, politique et scientifique. Ils ont ordonné ses projets, ses idées, ses réalisations. Aussi peut-on les appeler hommes de Renaissance. J. Van Speybroeck.

— La poésie de Díaz Mirón, antérieure à 1892, se caractérise par une effusion devant la nature, avec laquelle le poète entre en contact immédiat : attitude que partagent ses contemporains les néo-romantiques mexicains, dit M. Díaz Plaja (*Cud. Hisp.*, t. XXII, 1955, p. 197-205).

Dès cette époque cependant, le même critique découvre un poème *Umbra* — paysage tropical sur fond marin, — qui révèle un sens « panthéiste ou cosmique de la nature, sans atteindre aux formes de la transcendance mystique ». Par là, comme par ses nouveautés expressives et métaphoriques, Díaz Mirón se situe aux frontières du modernisme. I. C.

— C'est par la révolution de 1910 que la littérature mexicaine prend conscience d'elle-même et se dégage de l'influence étrangère, surtout française, qu'elle subissait. Grâce à l'héritage indigène d'une part et l'héritage espagnol de l'autre, le Mexique a pu se constituer une culture originale. M. Jaime Delgado a étudié la valeur sociale, littéraire et historique du roman mexicain de l'époque révolutionnaire.

Ces romanciers se sont préoccupés avant tout de peindre la réalité, mais s'ils se soucient moins de la forme que du fond, il ne s'ensuit pas que leurs œuvres soient dépourvues de valeur littéraire. Elles ont, de surcroît, une valeur philologique, car elles nous donnent une image fidèle de la langue populaire. *Las tribulaciones de una familia decente* de Azuela et *El águila y la serpiente* de Guzmán illustrent bien le caractère historique du roman révolutionnaire. (*Cuad. Hispanoam.*, XXII, 1955, p. 75-86). P. Lhoas.

Littérature italienne

Moyen-Age

M. Malagoli attire l'attention sur quelques formes stylistiques de la poésie religieuse chez Uguccione da Lodi, Bonvesin de la Riva, Barsegapè, saint François, etc. : leur goût des expressions juxtaposées, les répétitions d'adjectifs, de substantifs, de phrases et de strophes parallèles. Cette répétition fait leur force, mais aussi leur faiblesse. D'une part elle se prête, dit M. Malagoli, à l'expression des valeurs religieuses, comme le montre le *Cantique des créatures* de saint François. D'autre part elle conduit à la monotonie et à la fadeur, car ces auteurs n'ont pas recours à la métaphore ni aux jeux de la rhétorique comme ceux qui écrivent en latin. Heureusement, ils possèdent plus que les écrivains latins un sentiment assez intense du caractère sensible du langage, qui se montre parfois dans des

descriptions réalistes ou dans l'emploi expressif de certains termes. (*Filologia romanza*, I, 1954, nº 4, p. 12-29). G. VERBRUGGHE.

— Mme AGENO a expliqué, dans un sonnet d'Angiolieri, les termes obscurs désignant des produits de beauté : elle nous apprend, par exemple, que l'alun *scagliuolo* servait à éclaircir le teint, et que le *bambagello* désignait le rouge à lèvres (*Lingua nostra*, XVI, 1955, p. 65-66). M. DRION.

— De nombreuses *letture* dantesques manifestent actuellement une tendance commune à trouver pour chaque chant une unité ; cela ne va pas dans danger d'ailleurs, car le poème entier peut seul donner leur sens véritable aux parties. M. A. VALLONE examine les apports positifs et les insuffisances de ces études (*Cult. Neolat.*, XIV, 1954, p. 217-227). Citons quelques exemples. M. Ballerini a relevé l'atmosphère de peur et d'angoisse du chant I, mais n'est-elle propre à tout l'*Enfer* ? et comment peut-on ne pas même faire mention du Veltro qui est pourtant, c'est certain, le centre de tout le chant ? M. Chimenz a fait une étude technique du chant II, où Virgile encourage Dante encore hésitant. M. Bosco interprète de façon réaliste la traversée du Styx et l'épisode de Filippo Argenti du chant VIII. A propos des diverses catégories de violents du chant XI, les connaissances juridiques de Dante ont été examinées par M. Nardi. M. FUBINI a mis en lumière pour le chant XXIX (le supplice des faussaires) le langage poétique de Dante et son talent de faire sentir les drames humains. Quelques « letture » ont aussi été consacrées au *Purgatoire* et au *Paradis*, mais c'est l'*Enfer* surtout qui a attiré les critiques. M. DUCHENNE.

— M. P. CALIGARIS nous offre une nouvelle fois (Cf. *Lettres Rom.*, VIII, 1954, p. 266) une interprétation littérale très satisfaisante d'un vers de la *Divine Comédie* (*Astronomia dantesca*, dans *Coelum*, XXII, 1954, p. 161-7). Il nous explique par l'astronomie, dessins à l'appui, à quel point quatre cercles se réunissent avec trois croix, ainsi qu'il est dit au premier chant du *Paradis*, vers 37. Mais évidemment, Dante ne serait pas Dante si cette architecture céleste ne figurait quelque concept théologique, et c'est en deux mots celui-ci : « la Nature, à chaque retour du printemps, célèbre par de nouveaux feuillages et de nouvelles floraisons le miracle immanent de notre rédemption ». P. G.

XVIe siècle

M. M. Marti souligne l'équilibre réalisé dans les personnages, les sentiments et le style du *Roland Furieux*. Il le rapproche de la technique musicale du xvie siècle, le contrepoint, qui est un mélange de tons graves et de tons aigus. Une même variété d'éléments se retrouve chez l'Arioste, dominée par le « tono medio ».

Les héros du poème agissent en fonction de leurs sentiments mais toujours en harmonie avec les autres personnages. Ils passent tous des idées les plus nobles aux réalités les plus vulgaires, de la courtoisie et de l'abnégation à la tromperie, à la moquerie blessante.

Le prisme évoque l'évasion platonicienne à la recherche de la beauté pure, mais aussi le côté simple de la vie humaine.

Le style varie entre le ton élevé et le ton bas, la préciosité et la familiarité. L'ironie et la fantaisie côtoient l'énoncé solennel des proverbes et des sentences. L'Arioste connaît la tradition pétrarquisante. Mais il n'écarte pourtant pas l'emploi de tournures plus simples ni les termes dialectaux qui lui paraissent plus expressifs.

Le *Roland Furieux* est l'expression de l'homme tout entier, idéaliste et réaliste, de la « mediocre umanità ». (*Convivium*, XXIII, 1955, p. 29-42). J. Potvin.

— M. F. Flora s'est attaché à éclairer quelques aspects du génie et de l'œuvre d'Angelo Poliziano (1554-1594). Évoquant d'abord l'ambiance dans laquelle vécut ce contemporain de Laurent de Médicis, de Savonarole, de Vinci etc., il a montré en lui l'historien féru de culture classique, le philosophe, le poète.

Le Politien se consacra en premier lieu à des œuvres de critique et de traduction. Par ses *Miscellanea*, il est un précurseur des philologues modernes. Ensuite il s'orienta vers la poésie, dont *Nutricia* nous donne de la manière la plus complète sa conception. M. Flora s'est naturellement surtout attaché aux *Stanze* et il a souligné à l'aide d'exemples la large érudition, mais aussi la profonde originalité de Poliziano, pour qui la poésie n'est pas une évasion, mais une nécessité vitale. (*Rinascimento*, V, 1954, p. 19-43).

M. Drabs.

— Par l'analyse de quelques passages de la *Gerusalemme Liberata*, qui sont en relation étroite avec des sources connues, telles que

Virgile ou Ovide, M. F. Chiapelli s'est efforcé de préciser la manière dont Le Tasse transformait une matière donnée et dans quelle mesure ; de déceler aussi quelles étaient ses aptitudes créatrices et quel rapport existe entre les objets qu'il imagine et la façon dont il les représente. Parmi les constantes du goût du Tasse, il note, entre autres, le clair-obscur où se combinent des formes plastiques complexes et les paysages fermés. (*Lingua Nostra*, XV, 1954, p. 99-107). P. G.

Leopardi

Les *Paralipomeni della Batracomiomachia* ont si peu contribué à la gloire de Léopardi que les critiques, quand ils ne l'ont pas ignorée, ont souvent préféré glisser sur cette œuvre qui leur semblait ternir la figure idéale du poète. A-t-on le droit cependant de rejeter du legs de Leopardi ce qui peut offusquer ses admirateurs? M. M. Capucci ne l'a pas pensé ; surtout il a cru que l'heure était venue, le temps ayant passé, de relire les *Paralipomeni* avec sérénité, et il les a ainsi partiellement réhabilités. (*Convivium*, 1954, p. 581-594).

Le fait que les *Paralipomeni* attaquent des hommes du *Risorgimento* devait naturellement leur aliéner la sympathie des critiques italiens, qui ont tout au moins reproché à Leopardi l'incohérence de sa pensée politique. Mais M. Capucci n'a pas de peine à montrer que les traits de Leopardi, qui ont atteint les conservateurs aussi bien que les *carbonari*, manifestent de hautes préoccupations civiques, son opposition constante à l'intolérance, son souci de l'indépendance du jugement, sa noble conception de la poésie et de la culture.

Au point de vue esthétique, il faut avouer que l'œuvre, très complexe, ne révèle pas toujours suffisamment les intentions du poète et n'atteint pas à la perfection de ses pures compositions. On y remarque, en particulier, une grave discordance de ton entre le divertissement littéraire du début et l'irrémédiable scepticisme de la fin. Les *Paralipomeni* pourtant sont riches d'une expérience et d'une philosophie qui les apparente aux *Operette morali*, avec cette différence que dans celles-ci la pensée a trouvé sa parfaite expression, tandis que là, elle n'a surgi que de temps à autre avec la force de la poésie. Dans les *Paralipomeni*, le badinage initial s'est mué en une satire de plus en plus sombre et dure pour aboutir, comme l'a écrit De Sanctis, à « un rire qui n'a plus la force de sortir »,

rire du chant ultime, qui se clôt cependant sur une vision amère et dolente comme celle de la triste lande de la *Ginestra* sous l'azur de la nuit. P. G.

— Poursuivant son étude des *Paralipomeni*, M. M. Capucci montre que des accents humains, une ironie mordante, le ton amer des derniers chants et surtout, les descriptions de la nature rachètent la médiocrité de l'œuvre. Cette nature épouse les sentiments des personnages ; elle apparaît tantôt calme, tantôt âpre et désolée et fait oublier la froideur des raisonnements. (*Convivium*, XXII, 1954, p. 695-711). M. Scius.

Pirandello

Insérer l'actualité dans l'histoire ou l'histoire dans l'actualité est une entreprise qui a ses risques. La méthode du journaliste n'est pas celle de l'historien, et il n'est pas à la portée de tout le monde de pratiquer les deux genres à la fois pour en tirer quelque chose de vivant et d'équilibré. C'est à ce genre manqué, qu'appartient, me semble-t-il, l'article de M. Sciascia, *Pirandello et le pirandellisme* (*Rev. des lettres modernes*, 1954, n° 4, p. 1-16 et n° 5-6, p. 17-45). Elle m'a plu cependant, cette remarque de M. Sciascia que, devant certaines œuvres illustres ou à la mode, bien des gens font semblant de comprendre :

> Feindre comprendre est délicieux : on va écouter une œuvre, la voir sur la scène comme on prend une drogue qui nous permet pour quelques heures ou pour quelques instants d'être ou de nous croire ce que nous ne sommes pas.

Or, ajoute-t-il, à mesure que l'on monte vers les plus hautes couches sociales, cette « feinte » devient moins inconsciente. Aussi

> lorsqu'on parvient à la plus élevée,... celle des salons littéraires et des acquéreurs de tableaux, on en arrive parfois à la pure et consciente hypocrisie vis-à-vis de l'art et de quelque artiste que ce soit : Pirandello ou Eliot, Picasso ou Moore.

Malheureusement pour M. Sciascia, je n'aurai pas cette hypocrisie devant son article, car je dois bien déclarer que je l'ai très mal suivi et très mal compris. Un peu comme s'il avait hérité de Pirandello quelque attirail de miroirs, il s'est amusé à y réfléchir des images changeantes, sautillantes et floues, qui se succèdent plus qu'elles ne s'enchaînent. C'est peut-être ce que certains appelleront

un brillant essai, ce n'est certainement pas un exposé clair et méthodique. Toutefois, pour autant que j'en aie saisi la pensée, on en retiendra que jusqu'ici on a généralement beaucoup déformé Pirandello et que le pirandellisme n'existe pas. Pirandello, au fond ne fut, en ce qui regarde sa « philosophie », qu'un Sicilien, et encore de cette région de la Sicile (de Girgenti), où, s'il faut en croire M. Sciascia, chacun joue toujours la comédie à son entourage. Idée intéressante sans doute, plaisante en tout cas, comme telles citations de la critique italienne du temps de Pirandello, que reproduit M. Sciascia et qui sont des modèles d'humour et de férocité.

P. G.

Littérature portugaise

XVe siècle

Du Portugais Fernâo Lopes, on a accoutumé de reconnaître les mérites exceptionnels de chroniqueur, au point de le classer en tête de tous ses contemporains. Si l'on en croit cependant certaines de ses déclarations, il n'aurait été qu'un écrivain assez inculte. Mais Tacite emploie de pareilles formules de modestie. Faudrait-il alors lui attribuer aussi des talents d'écrivain hors pair ? M. A. E. Beau a esquissé une réponse assez précise à ces questions (*A preocupaçâo literaria de F. L.*, dans *Boletim de Filologia*, XIV, 1953, p. 128-155). Il constate que Fernâo Lopes sait parfaitement construire des périodes équilibrées, aux membres antithétiques, parallèles, assonancés, etc. Il constate que la composition de toute son œuvre, elle aussi, répond à un souci d'ordonnance et de symétrie (cf., p. ex., les prologues ou les énumérations qui se correspondent), qu'elle utilise les différents *cursus*, et, semble-t-il, dans des cas et à des fins bien déterminés. On remarque aussi qu'il sait choisir ou entremêler, pour ses narrations, l'ordre chronologique ou le causal ou le psychologique. Bref, loin d'être un écrivain inexpérimenté, Lopes est un raffiné, parfaitement au courant de la rhétorique médiévale et, par elle tout au moins sinon toujours directement, des grandes œuvres de l'antiquité chrétienne ou classique.

Faut-il par conséquent lui dénier toute originalité littéraire? M. Beau ne le pense pas. S'il n'y a rien de génial, en effet, à adopter les conventions stylistiques de son temps, il reste la manière de s'en servir, et en faire fi eût été beaucoup moins un indice d'origi-

nalité que d'incapacité et d'ignorance. Plus même que les citations occasionnelles, d'ailleurs parfois erronées, que fait Lopes, les éléments stylistiques traditionnels, qui ont plus subtilement pénétré dans ses chroniques, témoignent de sa véritable formation, de sa culture et de son idéal : la manière d'exposer compta à ses yeux autant que la matière qu'il exposait. P. G.

Brésil

Bien que les littératures du Portugal et du Brésil soient évidemment deux branches d'un arbre unique, M. J. Osorio de Oliveira estime qu'il faut les regarder comme deux littératures différentes. Cela, non pas tant à cause de la langue du Brésil qui se diversifie de celle du Portugal, mais surtout parce que l'esprit de la grande nation sud-américaine est naturellement devenu autre que celui de la nation portugaise.

Le Brésil, en effet, a subi d'une manière prépondérante l'influence de la littérature française et l'attraction des États-Unis. Or, M. de Oliveira insiste sur cet aspect du problème, ce qui importe le plus dans la création littéraire, c'est « l'esprit national ou la manière collective de sentir la vie et de concevoir le monde ». Aussi, pour reprendre ici un exemple cité par lui et qui touche spécialement la Belgique, juge-t-il que ce serait « violenter le concept national de littérature » que de recourir à un critère purement linguistique pour faire rentrer dans la littérature française une œuvre qui manifeste aussi particulièrement l'esprit de la Flandre que l'*Uylenspiegel* de Charles de Coster. (*Cuad. hispanoam.*, XXII, 1955, p. 371-378). I. Gallez.

— Mme Pilar Vazquez Cuesta nous parle du Brésilien Jorge de Lima, qu'elle considère comme le plus grand poète du modernisme — le mouvement esthétique le plus important que le Brésil ait connu puisqu'il a contribué à donner au pays la conscience de sa propre personnalité. Jorge de Lima, après avoir écrit des poèmes parnassiens, trouva cette voie ; il puisa son inspiration aux sources du folklore et exprima sa révolte contre les préjugés de caste et de couleur. Dans cette ligne s'inscrit *Essa Negra Fulô* ! le recueil le plus répandu de toute la lyrique moderne au Brésil. (*Cuad. hispanoam.* XXII, 1955, p. 246-256). J. Califice.

Littérature comparée

Italie — Espagne, Angleterre, France

Que Juan de Mena doive beaucoup à Dante, personne ne l'ignorait. Mais ce que nous ne savions peut être pas encore et que nous fait remarquer Mlle Fl. Street (*Hisp. Rev.*, XXIII, 1955, p. 1-11), c'est qu'il prit toujours soin de camoufler ses emprunts au poète italien alors qu'il avouait avec fierté ses sources latines.

Au fond, il n'y a là rien que d'assez naturel. Juan de Mena s'est comporté envers Dante de la même manière qu'envers d'autres œuvres en langue vulgaire, telle notamment que le *Roman de la Rose.* Il l'estime beaucoup et rêve de jouer en Espagne le même rôle que Dante en Italie. Mais il était de la Renaissance, et les modèles dont il devait se prévaloir ne pouvaient être que les classiques. F. M.

— M. R. Weiss, après en avoir brossé un rapide tableau, se demande ce que l'humanisme anglais doit à l'Italie et dans quelles circonstances son influence s'est fait sentir. Au xve et au xvie siècle, des Italiens étaient établis en Angleterre et y enseignaient. Les Anglais, de leur côté, visitaient la Péninsule.

Les domaines épistolaire, historique et politique ont été les premiers touchés par l'humanisme : les Anglais essayèrent d'imiter leurs correspondants étrangers ; à l'histoire narrative se substitua l'histoire critique ; les princes employèrent les humanistes pour écrire leurs lettres dans le meilleur latin. C'est plus tard seulement que, en philosophie, John Colet et Thomas More s'inspireront de Pic de la Mirandole.

Ainsi, l'humanisme anglais est, au début, utilitaire : on améliore la correspondance diplomatique, on traduit du grec des œuvres politiques, et l'historiographie explique la politique. On traduit aussi du grec des ouvrages de théologie. C'est dans ces domaines que l'influence italienne a été la plus forte. (*Lettere Ital.*, VII, 1955, p. 298-313). J. Junion.

— M. Italo Siciliano consacre un intéressant article à la fortune du Tasse en France. Cette question épuisée apparemment par les études de plusieurs érudits, l'éminent critique la renouvelle en découvrant sous le réseau serré des faits les lignes générales du

goût français. En effet, « c'est en s'attachant à certaines dispositions particulières de l'esprit français qu'on peut comprendre les raisons qui, à tout moment, ont fait du Tasse un homme d'actualité. L'auteur de l'*Aminta* et de la *Gerusalemme* fut, en fait, un témoin précieux pour les « précieux », un poète exemplaire pour les amateurs du « grand genre » épique, un écrivain élégant respecté par les critiques, adopté par les modernistes,... admiré pour ce qu'il était et pour ce qu'il n'était pas. Quand il cessa de séduire par la beauté de ses histoires, il continua à séduire par le roman de sa propre vie, réelle ou imaginaire. Admis par les classiques, accueilli par les romantiques comme un compagnon de géniale infortune, il put connaître encore l'amour tout différent des Rousseau et des Voltaire, des pédants et des enfants du siècle. Toute époque, en somme, eut son Tasse... ».

Mais aujourd'hui, les personnages du Tasse n'ont plus rien à dire aux hermétiques et aux voyants. Ce n'est plus « l'innocence de l'âge d'or » que l'on recherche, mais plutôt « la caverne où vit Maldoror ». Le Tasse a atteint cette zone calme de l'immortalité qui peut se confondre avec l'indifférence. (*Lettere Italiane*, VII, 1955, p. 14-29). B. CHEREQUEFOSSE.

Espagne — Portugal — Mexique

Il a semblé à M. Edward GLASER que le problème de l'influence littéraire de Cervantes au Portugal au XVIIe siècle n'avait pas été bien compris par José Ares Montes (*Anales Cervantinos*, II, 1952, p. 193-230. Cf. *Lettres Rom.* IX, 1955, p. 349), faute de l'avoir replacé dans le climat général de la critique au XVIIe siècle.

Aussi reprend-il le problème (*Hisp. Rev.*, t. XXIII, 1955, p. 200-211) en se souvenant, qu'à cette époque, le chef-d'œuvre de Cervantes passait, aux yeux des intellectuels espagnols eux-mêmes, pour une œuvre légère et qui fleurait un peu la folie de son héros. Rien d'étonnant alors que les Portugais aient méconnu ses mérites artistiques. Par contre, ils ont été parmi les lecteurs les plus attentifs et les plus enthousiastes de l'œuvre, à preuve l'usage fréquent qu'ils en ont fait dans la littérature satirique et polémique. Elle s'y prêtait ! D'ailleurs pouvait-on décemment demander aux Portugais, qui revendiquaient l'honneur d'avoir donné au monde *Amadís de Gaula* et *Palmerín de Inglaterra*, d'exalter autrement une œuvre qui mettait en péril ces gloires nationales de la Lusitanie ? F. M.

— Pour mesurer exactement la culture lusitanienne dont Sor Juana Inés de la Cruz semble témoigner, il fallait posséder une édition sérieuse de ses œuvres. Comme M. A. Méndez Plancarte vient de la donner en partie, M. R. Ricard s'est empressé d'y aller lire dans leur contexte les 6 quatrains et le refrain portugais, qu'elle a écrits et il les a finement commentés dans le *Bulletin Hispanique* (LV, 1953, p. 243-251). A les prendre tels quels, vu leur incorrection, il faudrait penser que Sor Juana savait très mal le portugais. Mais, outre que le texte qui nous les a conservés n'est peut-être pas parfaitement authentique, il faut remarquer que le *villancico* en question devait dans une certaine mesure être joué, et que dès lors nous avons affaire à du portugais de théâtre, nécessairement conventionnel et comique. Ce portugais évoque d'ailleurs vraisemblablement la langue assez impure des Portugais immigrés au Mexique. Quant au personnage lui-même, qui dit ces vers, il est certes caricaturé, mais moins que ses compères, le Métis et le Sacristain. Malheureusement, les choses étant telles, le problème de la culture lusitanienne de l'auteur demeure entier. P. G.

France — Venezuela — Russie — Angleterre — Allemagne

M. P. Grases a pu lever l'incertitude qui existait à propos du traducteur espagnol de l'*Art d'écrire* de Condillac. Lorsque parut à Caracas, en 1824, l'*Arte de escribir*, un journal prétendit qu'Andrés Bello en était l'auteur. Or, Bello le démentit catégoriquement.

En réalité, d'après les recherches de M. Grases, il est exact que Bello avait fait une traduction du traité de Condillac. Il l'avait laissée sous forme de notes à Caracas, lorsqu'il quitta son pays en 1810. Il est possible que d'autres l'aient remaniée et fait imprimer. (*Rev. Nac. de Cultura*, XVII, 1954, nº 106-107, p. 57-61).

P. Van Eeghem, O.M.I.

— Le *Convive de pierre* de Pouchkine, tout en devant naturellement beaucoup à une longue tradition, ne doit spécifiquement rien à Tirso de Molina. On y retrouve, au contraire, des éléments repris à Molière, à Villiers, au livret du *Don Juan* de Mozart, écrit par Lorenzo da Ponte, et même, très curieusement, une phrase textuelle de l'*Adolphe* de B. Constant. Mais ces emprunts et d'autres ont été « magistralement assimilés ; rien ne permettrait de les deviner si la recherche érudite ne les avait pas identifiés et locali-

sés », dit M. Ch. Corbet, qui est lui-même un de ces savants découvreurs (*Rev. de litt. comp.*, XXIX, 1955, p. 48-71). Mais ce qui ressort le plus de son article, c'est que « traitant un sujet traditionnel par excellence, Pouchkine n'en a pas moins tiré une œuvre fortement personnelle et puissamment originale » : l'écrivain russe poosédait un « don d'assimilation extraordinaire », comme on pourrait le constater à propos de ses autres emprunts dans ses autres ouvrages. P. G.

— De Gladstone et de Montalembert, M. L. Allen publie *in extenso* quelques lettres (*Gladstone et Montalembert. Correspondance inédite*, dans *Rev. de Litt. comp.*, XXX, 1956, p. 28-52). Quoique de confession différente, les deux hommes politiques se ressemblent par l'intérêt qu'ils portent au sort de la chrétienté dans un monde en proie à l'incroyance. Ils se sont rencontrés en Angleterre par l'entremise de A.-F. Rio. La première lettre a été écrite par Montalembert sur le point de rentrer en France, en juillet 1839. Un autre échange de correspondance a lieu en 1842 et il tourne autour de la situation religieuse de l'Angleterre. En 1855, Montalembert envoie à son ami le texte d'un discours politique qu'il a prononcé en France mais dont le résumé officiel altère l'esprit : il a fait paraître la version complète en Belgique. Dans sa *Lettre à Cavour* de 1860, Montalembert cite en la déplorant une expression fort dure de Gladstone sur le Pape. L'homme d'État anglais se défend de l'avoir employée et Montalembert, recourant aux comptes rendus originaux, doit se rétracter. M. Allen fait remarquer avec beaucoup de vraisemblance que cette correspondance présente des lacunes : ni *De l'Avenir politique de l'Angleterre*, ni le pamphlet *Un Débat sur l'Inde au Parlement anglais* ne sont mentionnés dans ces lettres. Or ces publications de l'écrivain français ont certainement dû intéresser Gladstone et, qui sait? susciter une réaction de sa part. R. Pouilliart.

— *Rome, Naples et Florence en 1817* constituait peut-être une sorte de journal de voyage en Italie. Stendhal adopte un moment la fiction du voyage en groupe, qu'il reprendra dans les *Promenades dans Rome*. Mais dans *Rome, Naples...*, il se livre surtout à une satire politique. L'édition de 1826 modifiera notablement l'esprit et le texte de l'œuvre. C'est cet esprit pamphlétaire que souligne M. del Litto (*Sur un livre peu connu de Stendhal*, dans *Rev. de

Litt. comp., XXIX, 1955, p. 311-327). Déjà en 1817, Stendhal prenait des précautions pour assurer sa sécurité en traitant de politique. Il use de son pseudonyme, change les dates afin de se donner des alibis. « Son but est de révéler une ' Italie morale ' inconnue des voyageurs » (p. 315) : les expéditions napoléoniennes ont fait progresser l'Italie dans la voie de la civilisation, tout comme Waterloo l'a arrêtée. Dans son livre, Stendhal pille notamment l'*Edinburgh Review*. Cela était connu. Mais M. del Litto montre, de manière irréfutable, deux dettes nouvelles de l'écrivain à l'égard de cette revue. D'abord l'utilisation d'un compte rendu d'un ouvrage géologique de G. Brocchi. Stendhal prétend avoir été présenté à ce savant : en fait, il ne le connaît que par l'article. Et puis, les opinions de Stendhal sur Goethe. Stendhal n'a pas lu *Aus mein Leben* dans le texte : il ignorait l'allemand et la traduction n'en avait pas encore paru. Mais le compte rendu de l'*Edinburgh Review* l'a guidé. Ce sont les expressions de celui-ci qu'on retrouve chez lui bien plus que celles de Goethe. R. P.

— En deux endroits, dans les *Curiosités esthétiques* et dans *L'Art romantique*, Baudelaire cite Kendall ou fait allusion à lui, en se servant chaque fois des mêmes termes. En quelques pages M. Leakey nous dit qui fut cet architecte anglais, auteur d'une aquarelle, la *Composition architecturale*, que lui inspira un poème de Rogers, *Italy*. Cette œuvre fut remarquée et admirée par Baudelaire. Les critiques du Salon de 1855 sont d'ailleurs unanimes à la louer. Baudelaire en a retenu surtout les vastes perspectives. Or « cette personnification du grand et du monumental répondent assez exactement à certaines constantes du tempérament et de l'esthétique baudelairiens ». Peut-être même est-ce cette image que Baudelaire a devant l'esprit quand il écrit ce *Rêve parisien* où il se sent peintre et architecte de ses féeries, édifiant une « Babel d'escaliers et d'arcades ». M. Leakey sait que c'est là pure hypothèse, et il le dit très justement : « il ne pourrait évidemment s'agir ici d'influence directe et immédiate ... Mais à un stade antérieur au cours de cette lente coalescence d'images venues de toutes parts en quoi consiste le travail poétique, l' « architecte » du *Rêve parisien* n'aurait-il pas emprunté certaines de ses « féeries » au ressouvenir de l' « architecte songeur » de 1855 ? ». (*Rev. de Litt. comp.* XXX, 1956, p. 53-63). R. P.

— M. P. Moreau a voulu commémorer le cinquantième anniversaire de la mort de Brunetière en nous montrant dans le critique un initiateur et un professeur de littérature comparée (*Rev. de Litt. comp.*, XXX, 1956, p. 64-85). On pourrait étudier tous les éléments qui sont intervenus dans sa formation de comparatiste, ses relations avec Beaussire, Mézières, Montégut, Vogüé, qui l'ont mis sur la voie. Mais Brunetière était naturellement curieux de tout. Au surplus ce professeur-né n'était pas réellement un universitaire. Du professeur, M. Moreau nous dessine un portrait fort vivant. Son cours de 1890-1891 était consacré à l'influence des littératures étrangères sur la littérature française tout au long de son histoire. M. Moreau a sous les yeux un cahier d'élève, celui de Victor Giraud. A travers les vingt-huit leçons de ce cours, Brunetière essaie de dégager les grands courants d'influence qui ont marqué la littérature française depuis le moyen âge jusqu'au dix-neuvième siècle. Projet ambitieux, dont on peut sourire aujourd'hui, mais il était neuf et audacieux à l'époque. Brunetière a d'ailleurs, en plus d'un endroit, senti la complexité du sujet et s'est contenté de suggérer les directions à suivre : ainsi l'étude de la mystique espagnole et celle des traductions anglaises au début du XVIIIe siècle.

R. P.

LES LIVRES

Walter Pabst. *Novellentheorie und Novellendichtung. Zur Geschichte ihrer Antinomie in den romanischen Literaturen.* Hamburg, Cram, De Gruyter & C°, 1953. 20 × 28, 254 p. (Univers. Hamburg. Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde. Band 58. Reihe B, Band 42).

Dans cette étude savante, où la profondeur de l'analyse l'emporte sur l'érudition proprement dite, M. Pabst n'a pas voulu découvrir de nouveaux nouvellistes, ni faire une histoire comparée des nouvelles de langue romane. Dans celles-ci selon lui, se retrouvent depuis le moyen âge jusqu'au XVII[e] siècle, certaines constantes. Aussi son étude commence-t-elle par l'examen des origines mêmes de la nouvelle, dans le moyen âge latin et chez les troubadours. Les *exempla* utilisent des narrations aux fins d'illustrer des règles morales, et les vies de troubadours renferment des récits qui ont pour but d'attirer l'attention, de capter l'intérêt. Or les *exempla* ne s'en tiennent pas toujours à l'illustration et ainsi se glisse cette contradiction qui fait l'objet de la présente étude. De même, les théoriciens tiennent, en Provence, l'art de la narration pour inférieur : *noellaire* ne vaut pas *trobaire.* On ne se sert pas moins des nouvelles lorsqu'elles peuvent être utiles. Le revêtement didactique leur permet d'avoir droit de cité. L'Espagne aurait aussi tenu en suspicion la *novedad*, le *nuevo.* L'Italie, elle aurait désigné par *novella* d'abord la relation de faits vrais, puis, exceptionnellement, la narration d'histoires. L'évolution sémantique du terme est très complexe, car on désigne aussi par *comedia* cette même narration. Toutefois une des thèses de M. Pabst est qu'il n'existe pas un genre primitif et commun à tous les peuples romans : la nouvelle est essentiellement diverse ; pour chaque pays le mot a un contenu, revêt une signification particulière.

L'autre thèse, proposée tout au long du livre, est bien plus importante. Comme l'indique le titre, le véritable objet de cette étude est de dépister à travers l'histoire une opposition. En effet, il

existerait une antimonie entre les prétentions des théoriciens et les réalisations des nouvellistes. Tantôt l'écrivain attaque les théoriciens et leurs prétentions régulatrices : c'est l'attitude du refus. Tantôt il se divise lui-même : il fait semblant de se soumettre, d'accepter la tutelle des préceptes littéraires, mais en fait il s'en débarrasse lorsqu'il crée : attitude du « comme si ». S'il se présente des écrivains qui plient leurs nouvelles aux règles, ce sont les moins intéressants, les épigones et non les vrais créateurs : M. Pabst leur accorde moins d'importance et, très souvent, rien qu'une mention. Quant à ceux qui refusent ou semblent refuser de se soumettre, ils le diraient dans les introductions à leurs nouvelles, dans les lettres de dédicace, dans le « cadre » : là ils exposent leurs vues théoriques, ils promettent que leurs nouvelles sont utiles, ils affectent leur incapacité. Mais les œuvres qui suivent démentent ces assertions. Telle est l'antinomie dont M. Pabst poursuit les formes diverses chez Boccace, Bandello, Cervantes, Lope de Vega, Des Periers, Marguerite de Navarre et La Fontaine, pour ne citer que les plus grands, ceux auxquels il consacre les études les plus approfondies.

Ainsi, en Italie, Boccace aurait manifesté, par le *Décaméron*, une attitude de refus. Les cent nouvelles, par leur diversité même, proclament le droit à la liberté formelle, ce qui est un coup porté aux théoriciens. Apparemment, Boccace promet à ses lecteurs — surtout à ses lectrices — quelque utilité, il veut leur offrir des cas exemplaires. Mais sa vraie intention est de les divertir. Et, dans l'introduction à la quatrième journée, il doit se défendre contre les critiques qui lui reprochent de n'être pas moral, de n'être ni « vrai » ni sérieux. Avec Piccolomini la nouvelle est admise dans le latin poli des humanistes, tandis que Masuccio revient au *volgare*, qu'il veut élever en dignité en face du latin. Castiglione fera de la nouvelle un art social, destiné à illustrer le courtisan. Pour Parabosco, le recueil de nouvelles n'est plus qu'un moyen d'étudier des questions de théorie littéraire, tandis que Giraldi Cinthio les emploie comme un moyen éducatif.

En Espagne, la nouvelle est toujours restée proche de l'*exemplum*. Très tôt se manifeste la dualité de la théorie et de la pratique : la *Disciplina clericalis* propose des exemples de caractère éducatif, mais aussi des narrations peu morales. Cependant le topos d'utilité est plus fréquent et il a plus de force en Espagne que partout ailleurs. Le mot *ejemplo* sert volontiers de camouflage pour les tra-

ducteurs qui, lorsqu'ils adaptent en espagnol des recueils italiens, prétendent vouloir éliminer les « cosas que sólo sirven al gusto ». Est-ce force de la censure ? conscience de la tradition, souci pieux ? ou simple fiction littéraire ? M. Pabst ne s'intéresse qu'au seul fait, pas aux causes. Timoneda rejette le camouflage, il parle de *patrañas* à propos des nouvelles : cette étiquette de « mensonges » lui permet de rejeter l'aspect exemplaire des récits, mais ce ne serait là qu'une nouvelle hypocrisie. Toutefois, ce sont les *Novelas ejemplares* de Cervantes qui retiennent particulièrement l'attention de M. Pabst. Le mot *ejemplares* ne serait rien d'autre qu'un topos, une formule selon la mode du temps et du pays. Les nouvelles de Cervantes ne sont pas exemplaires. La moralité y est introduite de l'extérieur et après coup. Elles sont bien trop extraordinaires et féeriques pour pouvoir offrir une leçon. Leur seule philosophie est de montrer que les hommes sont jetés dans des errements par leur faute, et qu'un secours supérieur leur est indispensable pour s'en tirer, pour aboutir à un équilibre, soit social, soit intérieur, fût-ce au moment de la mort. « Traduire en exemples différents cette conviction, tel est le sens profond de la coordination des *Novelas ejemplares* » (p. 128). Quant à Lope de Vega, il a évolué. Suivant sa première conception, le nouvelliste devait être homme de métier et s'adressait à un public formé. Puis, à celui-ci il substitue les « hombres científicos », c'est-à-dire des gens de qualité et cultivés, connaissant les habitudes nouvellistiques. Plus tard, Lope englobe un public plus large : produire de l'effet, réussir, voilà le seul but qui compte. Des quatre nouvelles qu'il écrivit, l'une (*Les Fortunas de Diana*) est faite d'après recettes et aboutit à la pure invraisemblance. La deuxième (*El desdichado por la honra*), composée en opposition à toute théorie, admet tous les excès. Les deux autres (*Guzman el bravo*, *La más prudente venganza*) réalisent un équilibre heureux et sont des réussites.

Pour la France, M. Pabst ne s'attarde pas aux *mots*, *dits*, *fabliaux*, sans doute parce que l'antinomie ne s'y montre pas. Le *Livre du Chevalier de La Tour Landry* retient son attention, parce que, destiné à l'éducation des filles du chevalier, il suit une intention pédagogique : ses nouvelles servent sinon à former les demoiselles, au moins à les déniaiser. Le titre même des *Cent nouvelles nouvelles* pose le problème de la fonction du cadre. Dans les *Récréations et joyeux devis*, une analyse serrée permet de distinguer deux Des Periers, le narrateur et le penseur, et deux motifs d'importance

inégale, celui du « bene vivere et laeteri » et l'autre, plus grave, qui propose de « tromper le temps ». Marguerite de Navarre renverse les données de la structure des nouvelles : au lieu de dissimuler sous un prétexte d'utilité un but récréatif, comme le fait Boccace, elle cache un dessein d'enseignement sous l'apparence de la récréation, son but réel est de proposer un idéal néoplatonicien. Alors qu'elle affirme, dans le cadre, ne raconter que des choses vraies, ses nouvelles (ou certaines d'entre elles) présentent surtout des types idéaux. Et c'est dans le cadre que se trouve la réalité, au point qu'il acquiert presque la force d'évocation de mémoires (Bandello, lui, dépouillera cette œuvre de son néoplatonisme, et en fera des nouvelles objectives, « à l'italienne »). Belleforest y insérera des dissertations moralisantes : sous cette image déformée l'Europe entière connaîtra Bandello. Enfin, La Fontaine résout l'antinomie ; il supprime le cadre et introduit les leçons morales dans les nouvelles mêmes, mais en parodiant la valeur exemplaire. Avec cela il revendique la liberté totale du genre : la diversité est, si l'on peut dire, le lien qui unit les *Contes et Nouvelles* entre eux. En outre, La Fontaine ne se sépare pas de ses récits, chez lui n'existe pas cette distance qui se place entre auteur et narrations par l'interposition de personnages narrateurs. Il intervient directement et personnellement dans la narration. En lui aboutit tout l'art des nouvelles du passé, il le refond en résolvant les contradictions, et il crée ainsi la nouvelle moderne.

Dans cette perspective, qui n'envisage qu'un problème bien défini de l'histoire de la nouvelle, on se demande si M. Pabst ne se laisse pas entraîner parfois par la recherche de l'antinomie. Il semble oublier qu'il a affaire à des nouvelles et que celles-ci peuvent n'être à l'occasion qu'un divertissement. Peut-on voir, comme il le fait, dans *Les oies du frère Philippe*, ce récit qui figure comme introduction à la quatrième journée, le symbole de « l'intuition artistique qui aspire, par-dessus les prescriptions, les règles, les traditions de la théorie, à l'acte littéraire créateur » (p. 35) ? La liberté de forme, qui est propre au *Décaméron*, est-elle réellement un défi aux théoriciens ? et l'affirmation de « lire pour passer le temps » doit-elle être comprise comme une marque de mépris pour le principe humaniste de l'utilité (p. 39) ? Que dire de l'interprétation d'un passage de *Don Quichotte*, où Sancho affirme devant son maître qu'on ne lui fera pas introduire des « usos nuevos » dans la manière de conter ? M. Pabst comprend par « usos nuevos » les

exigences des théoriciens, l'art de la narration tel que la doctrine de Castiglione l'avait réformé chez les hidalgos (p. 110). Et si le licencié de verre se moque de certaines expressions familières à la littérature du temps, faut-il y voir nécessairement une attaque contre le théorie en soi (p. 136) ? La Fontaine surtout acquiert, sous cette lumière, une physionomie toute nouvelle et, faut-il le dire ? étrange. Que le Bonhomme fasse allusion aux vieux conteurs, ses prédécesseurs, aucun doute. Mais que ses *Contes et Nouvelles* soient semés d'allusions aux coutumes des nouvellistes, qu'ils soient écrits pour les lecteurs qui connaissent ces coutumes et qui comprendront l'allusion au point que l'immortalité de La Fontaine réside dans ce jeu parodique avec l'antinomie (p. 231) ? Que la langue archaïsante des *Contes* soit un plaisir pour les connaisseurs de l'ancien français (p. 210) ? Ils devaient être bien rares au dix-septième siècle ! Dans son désir de réhabiliter les *Contes* — sur lesquels pèse le reproche habituel de l'immoralité, — M. Pabst cite une dérobade de Sainte-Beuve, qui, dans les *Lundis* (VII, p. 522), se détourne « avec une timidé évidente des Nouvelles » (p. 229). A vrai dire, nous ne voyons pas cette timidité : le Lundiste ne préférait-il pas tout simplement les fables et ne considérait-il pas les *Contes* comme un simple divertissement, d'originalité moindre ? Cet article a d'ailleurs été écrit comme préface à une édition des *Fables* (Furne, 1852), et on comprend que Sainte-Beuve y néglige les *Contes*. On ne peut se laisser influencer par la réputation de licence et de grivoiserie qui reste attachée aux *Contes*, et M. Pabst a raison de réagir contre elle. Mais de là à les considérer comme une œuvre érudite, à douer La Fontaine d'un « instinct de chercheur, à qui la connaissance critique et les études de philologie et d'histoire ne gâtèrent pas la conception créatrice » (p. 228) !

L'étude de M. Pabst s'appuie sur le grand livre du regretté E.-R. Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, auquel il se réfère abondamment. C'est surtout le chapitre des *topoi* qui l'inspire, car là se révèle particulièrement la tradition des théoriciens, et la leçon de l'antiquité au moyen âge. M. Pabst parvient même à distinguer dans un texte à la fois une formule de modestie affectée et l'expression d'une crainte réelle (p. 76) ! A la suite de Curtius aussi il entreprend une interprétation symbolique du nombre des *Novelas Ejemplares*, interprétation fort arbitraire. Il y aurait douze nouvelles parce qu'il y a douze apôtres et que le nombre est divisible par trois (vertus théologales) et quatre (vertus

cardinales) ! Par contre, pour toutes ses considérations sur le cadre et sa fonction, notre auteur s'inspire de Spitzer. La notion de cadre, estime-t-il, ne doit pas être trop étroite, trop formelle. Elle ne s'applique pas uniquement à un récit qui présente d'autres récits. Elle vaut aussi pour tous les éléments qui peuvent assumer la même fonction, le même poids esthétique (ces termes sont de M. Pabst, p. 240) que le cadre. Ainsi une lettre de dédicace, une introduction, et chez Des Periers, les sonnets de présentation et de conclusion. Pour les *Novelas Ejemplares*, comme il n'y a rien de tout cela, c'est le *Coloquio de los Perros* qui joue ce rôle. Avec une extrême ingéniosité, M. Pabst explique que cette nouvelle reprend, sur le mode réaliste, tous les thèmes que les autres nouvelles exposaient de façon féerique et légendaire, si bien que ce cadre aurait la fonction exactement inverse du cadre de Boccace : chez ce dernier ce sont les nouvelles isolées qui sont réalistes, chez Cervantes c'est le cadre. Chez Boccace le cadre crée la distance entre narrateur et narration, chez Cervantes cette distance est créée à l'intérieur même des nouvelles. Et M. Pabst de proposer d'appeler une telle forme « cadre de désenivrement », puisqu'il arrache le lecteur au charme du fantastique (« Märchen im Rahmen der Ernüchterung », p. 115 et s.) ! Dans sa conclusion, l'auteur jette quelques aperçus sur l'attitude narrative du nouvelliste ; alors que, en apparence, celui-ci raconte dans un cadre, toujours le même, en fait son attitude varie selon le public auquel il s'adresse et la manière dont il le fait. Nous quittons là le problème proprement historique pour toucher à l'esthétique de la nouvelle. Sur ce point, le livre de M. Pabst soulève bien des problèmes et apporte une contribution intéressante.

R. Pouilliart.

Gustave Cohen. *Anthologie du drame liturgique en France au Moyen-Age.* Textes originaux accompagnés de traductions. Préface du P. Roguet. Paris, Édit. du Cerf, 1955. 13 × 20, 290 p. (Coll. Lex orandi, 19).

Voici un recueil de textes très utiles pour l'histoire de notre théâtre. Les drames liturgiques latins et les drames semi-liturgiques mi-latins mi-français étaient souvent signalés, mais peu connus directement par les non-spécialistes. La plupart d'entre eux sont publiés ici et dans leur intégralité. On eût voulu voir citer en outre ceux qu'on n'avait pas pu ajouter à ce choix déjà abondant : le *Daniel* d'Hilaire, la *Conversio S. Pauli* d'Orléans, trois miracles

de saint Nicolas (*Tres filiae, Filius Getronis, Iconia S. Nicholai*) parmi les quatre publiés par O. E. Albrecht à Philadelphie en 1935 : M. Cohen ignore cette édition comme celle du *Sponsus* du regretté Lucien-Paul Thomas (Paris, Presses Univers. de Fr., 1951).

On le sait, ces œuvres brèves sont suscitées par le trope célèbre de la messe de Pâques, *Quem quaeritis in sepulchro?* C'est l'Écriture, l'Ancien et le Nouveau Testament, qui nourrit ces œuvres où affleurent les commentaires des Pères ; on y trouve des louanges formulées le plus souvent dans le style vite lassant des litanies.

On souhaiterait une mise en relief de ce verset du *Daniel* « In hoc natalitio » qui, dans son contexte, nous prouve que ce drame était exécuté à la Noël ; cette œuvre, d'ailleurs, par ses quelques mots français, est à mi-chemin entre le drame liturgique et le drame semi-liturgique.

M. Cohen consacre tout son avant-propos à défendre la cause du drame liturgique : il souhaite qu'il soit réintroduit à l'église, « à son berceau au pied des autels ». Le P. Roguet, dans sa préface, est au moins plus réticent : il juge que les drames liturgiques du XIe ou du XIIe siècle ne signifieraient pas grand-chose en dehors d'une communauté chrétienne imparfaite mais déjà vivante et formée, et il ne se prononce pas autrement. A mon sens très profane, ces drames liturgiques ressortissent au passé et n'ajouteraient rien aujourd'hui à l'effet des paroles liturgiques suivies par les fidèles dans leur missel et à celui d'une bonne prédication. Exécutés en français, évidemment, ils réduiraient d'autant l'efficace du latin qui assure la catholicité de l'Église et de ses sanctuaires, où la langue vulgaire, sans doute, a un droit de cité, mais en partie seulement. O. JODOGNE.

Les Lusiades de Luis de Camões. Trad. de Roger BISMUT. Paris, Les Belles Lettres, 1954. 14 × 22, XXIII-446 p. (Coll. Portugaise, Institut Français au Portugal, 10).

Les Lusiades me paraissent par excellence le type du chef-d'œuvre que l'on révère par convenance, mais qu'on se garde de lire. La *Divine Comédie* se sauve, en quelque mesure, par sa souveraine grandeur, *Don Quichotte* par son étonnante jeunesse. *Les Lusiades* se condamnent peut-être par leur déconcertante mythologie. Mais, en tout cas, elles n'étaient guère accessibles aux lecteurs français. Si le XIXe siècle en a vu publier plusieurs traductions, 8 exactement (et chose curieuse, 5 en vers, dont la dernière, en 1893), au XXe

siècle, aucune n'a vu le jour, car lorsque Le Gentil publia des extraits de Camões dans la collection « Les cent chefs-d'œuvre étrangers », il ne fit que retoucher la traduction en prose de Fournier et Dessaules, qui datait de 1841. Il semble donc qu'il était temps de remettre *Les Lusiades* à notre portée, et de nous en fournir un texte à la fois rajeuni et fidèle. C'est à cette tâche que M. R. Bismut s'est attelé avec cœur et conscience. On doit l'en féliciter et le remercier de nous avoir ainsi facilité le contact avec un poème qui est non seulement le chef-d'œuvre de la littérature portugaise, mais aussi la première épopée moderne.

M. P. Hourcade, pour la France, M. H. Cidade, pour le Portugal, ont patronné tous deux cette lourde entreprise et se sont chargés de la présenter au public. M. Hourcade dit fort justement que la version de M. Bismut est intelligente et fidèle, « moins soucieuse de faire valoir la virtuosité du traducteur que de servir le texte, que d'en débrouiller les énigmes à forces de modeste et patiente, mais aussi pénétrante rigueur ». Elle se garde, ajoute-t-il, « de déguiser Camões à notre mode et de l'emprisonner dans un faux attirail d'époque ». M. Cidade, de son côté, nous assure que M. Bismut « s'est efforcé de faire passer dans sa langue tout ce que le poème portugais pouvait livrer de son contenu intégral, depuis les aspects les plus évidents jusqu'aux détails les plus subtils et les plus fuyants, les moins accessibles à une attention peu vigilante ».

Je tiens à souligner ces éloges et à y souscrire moi-même, mais on comprendra que la tâche d'un critique ne s'identifie pas avec celle d'un préfacier, et l'on me permettra d'avoir cédé à l'inquiétude éveillée en moi par une autre phrase de la préface de M. Hourcade : « Elle (la traduction de M. Bismut) évite la fantaisie aberrante autant que la sécheresse littérale... » L'on me pardonnera aussi, puisque M. Cidade loue spécialement le traducteur d'avoir songé aux moindres détails, d'y avoir songé moi-même. Après tout, puisque, d'autre part, M. Cidade reconnaît que parfois son grand poète sommeille autant qu'Homère, il se pourrait que l'interprète de Camões eût aussi connu quelques relâchements d'attention. Cet éventuel péché, on le lui pardonnera également.

Je n'entreprendrai naturellement pas d'examiner à la loupe toute sa traduction, mais seulement les deux premiers chants. Or, la première chose que j'y remarque, précisément, c'est la « fantaisie aberrante », qui, dès la 2e strophe du 1er chant, a invité M. Bismut à traduire *cantando* par « mes vers ». Oh ! je sais bien que c'est

la même chose, mais enfin, les poètes ont toujours chanté, spécialement les poètes épiques, et je ne vois pas pourquoi il faudrait les en empêcher. Aussi bien, M. Bismut, à la strophe suivante, revient-il au terme consacré, qu'il a d'ailleurs également conservé en tête des dix parties des *Lusiades*. Il semble que, ici comme en d'autres endroits, M. Bismut ait craint de répéter certains mots, et qu'il en ait trouvé d'autres trop vagues. C'est dommage, car si, à tort ou à raison, Camões s'est contenté, lui, de ces mots, ce n'est pas à nous qu'il appartient de les corriger. Je vois ainsi *tamanhas emprêsas* (I, 44) rendu par « belle entreprise », et *quanto tinha feito* (II, 72) par « œuvre immense ». Je vois aussi, notamment, une substitution très regrettable de divers adjectifs à une série de *tanto* (donc expressément voulus par l'auteur) à la dernière strophe du Chant I : il y en a 6 en 4 vers : *No mar tanta tormenta*, etc., ce qui est devenu, chez M. Bismut : « Sur la mer, d'effroyables tourments, d'immenses dommages, et la mort tant de fois »... Ce dernier « tant » est le seul à avoir échappé à la mort, car les suivants ont été, eux, complètement sacrifiés, à l'exception d'un seul, qui s'est métamorphosé en « toujours ». D'autre part, on rencontre des affaiblissements : *Nũa mostra tam clara e tam perfeita* (II, 15) s'est réduit à « devant de telles marques ». De même, la « rigueur » ou la « fureur » de Mars et Vulcain devaient avoir chacune leur adjectif : *rigor furioso, furia horrenda* (II, 69), mais tout s'est simplifié, on a supprimé les deux adjectifs et un substantif : il ne reste plus ainsi que « les fureurs de Mars ou de Vulcain ». C'est cependant le renforcement qui est plus naturel à M. Bismut. Lorsque Camões écrit que le Christ a souffert une mort *injusta e insufríbil*, M. Bismut écrit qu'il « périt de la plus injuste et de la plus cruelle des morts » (I, 65). Et quand, là tout près (I, 66), Gama déclare qu'il ne transporte avec lui aucun livre sacré parce qu'il est n'est pas nécessaire d'emporter avec soi écrit sur le papier ce qui doit l'être dans l'âme, M. Bismut estime nécessaire de recourir à deux verbes différents : ...« transcrit sur du papier ce qui doit toujours être gravé dans l'âme ». Pourquoi n'a-t-il pas gardé la simple et concise formule du poète, et s'est-il rabattu sur un cliché? A-t-il eu peur aussi de traduire littéralement *lenho leve* (I, 27)? Ce « bois léger », qui est l'image courante des poètes latins, ne pouvait-il parfaitement le transposer en « frêles vaisseaux » ou « légères embarcations »? « Vaisseaux » semble, d'ailleurs, si bien convenir que, deux strophes plus loin, M. Bismut s'est décidé à employer

ce mot. Alors a-t-il eu peur d'une répétition? Quoi qu'il en soit, ce *lenho leve* n'avait aucune raison de devenir de « frêles assemblages de planches ». Serait-ce, par hasard, un radeau ou quelque couvercle de vieille caisse?

Dans une série de cas pareils, c'est surtout l'impression du cliché ou de l'expression banale que donne la traduction de M. Bismut. Par exemple : *lhe tornasse Em roxo sangue a água* (I, 82), traduit par « changer en pourpres flots de sang l'eau »... ; *Vá cair d'onde nunca se alevante* (I, 83), traduit : « ils aillent choir dans un piège fatal » ; *toda a má tenção no peito encerra* (I, 94), traduit : « dissimulant dans son cœur ses funestes desseins » ; *Nas águas tem passado o duro inverno* (I, 28), traduit : « Ils ont essuyé sur l'onde les rigueurs de l'hiver » ; *a morte apercebida* (I, 106), traduit : « la mort prête à fondre » ; *os casos grandes* (II, 67), traduit : « ces heures d'angoisse » ; *fôrça que se estima* (II, 65), traduit : « vigueur qui force l'admiration » ; *lanígeros carneiros* (II, 76), traduit : « béliers à l'épaisse toison » ; *Onde o sol reluzindo* (II, 98) traduit : « où le soleil se joue ». Pourquoi n'avoir pas conservé les termes de Camões : *O vento dorme, o mar e as ondas jazem* (II, 110) et recourir à la formule banale : « le vent est tombé, et les flots immobiles n'ont pas une ride »? Pourquoi aussi mettre ici une « couronne » à la place d'un « sceau », et là un « symbole » à la place d'une « couronne »? On lit, en effet : il « vint couronner son œuvre immense », ce qui traduit *O sello pôs a quanto tinha feito* (II, 72), et, d'autre part : « le peuple brandit des palmes, authentique symbole des triomphateurs », qui traduit *trazem ramos de palmeira, Dos que vencem, coroa verdadeira* (II, 93).

Ces dernières traductions ne sont pas loin d'être des inexactitudes, voire des erreurs. En voici quelques autres qui affectent réellement le sens. M. Bismut écrit que les Portugais doivent leur renommée au peuple de Romulus, qui leur fit la guerre (I, 26). C'est, il faut l'avouer, une singulière façon de fonder la gloire d'une nation, et Camões ne l'a pas imaginée. On obervera aussi que « répugner à la vérité », ce n'est pas la même chose que de refuser de la dire (I, 52). Puis, que la bienveillance du roi de Melinde fût plus précieuse aux marins portugais que les cadeaux qu'ils en avaient reçus, on peut le croire, mais Camões a dit « que la bienveillance (de ce monarque) dépassait sa générosité » [1] (II, 76). Et c'est assuré-

1. Ce monarque quelle nécessité y avait-il de l'appeler par deux fois (II, 75 et 104) « prince », à l'encontre du texte original? Souci puéril d'éviter des répétitions?

ment une erreur de dire que Vasco da Gama, lorsqu'il ne peut entrer dans le port de Mombassa, « pressent le miracle ». Gama tient la chose pour miraculeuse tout simplement, *Havendo-o por milagre* (II, 29), et il s'écrie aussitôt : *O milagre claríssimo e evidente* (II, 30). Je crois fort que c'est une erreur également de nous représenter les navires portugais comme se garnissant de « tentes » un jour de fête. Les *toldos*, dont il est question (II, 73), c'est plutôt des tentures ou des tapis, ainsi que M. Bismut l'a interprété un peu plus loin (II, 94), où par « un canot tendu de soies multicolores », il traduit *um batel... toldado de sêdas...* Je me demande aussi si M. Bismut a raison de prétendre qu'il faut traduire *adamantino* par « acier » et non par « diamant ». Il semble appuyer cette interprétation sur le sens du terme latin. Mais il est clair que l'on n'a pas à chercher ici quel sens avait ce mot en latin, ni celui qu'il aurait dû avoir à la Renaissance : seul importe le sens que Camões lui donnait. Je ne suis pas qualifié pour le déterminer, mais je constate cependant que, dans diverses langues romanes, *adamantino* évoque l'éclat ou la dureté du diamant. Et si je puis concevoir que Mars porte un casque de pur acier plutôt que de diamant (I, 37 ; note p. 297), c'est choquer le bon sens, me semble-t-il, que de comparer l'éclat de l'or à celui de l'acier : on ne peut que trouver étrange que le roi de Melinde porte un collier d'or qui « resplendit de l'éclat de l'acier » (II, 95). Mais il y a plus drôle. Tandis que M. Bismut dévalorise ainsi l'or, il nous fait imaginer sous terre des gisements de vin. Quand Camões, en effet, nous dit (I, 49) que l'on remplit des verres *Do licor que Liéo prantado havia* (I, 49), M. Bismut fait inévitablement songer à des nappes de pétrole, car il traduit : « breuvage que Lyaeus a fait jaillir du sol » ! L'image de Camões était sans doute un peu elleptique, mais il valait mieux la faire passer telle quelle en français que de la transformer si malheureusement.

Je ne veux pas allonger cette liste de critiques, pour ne pas laisser croire que je nourris de « noirs desseins », comme ceux que M. Bismut prête trop aisément aux ennemis de Vasco de Gama [1], et j'en

1. Je veux dire que M. Bismut a aimé démesurément ce « noir », que le texte de Camões n'imposait pas. Cf. I, 70, *peito venenoso* = « âme si noire », I, 71, *tamanho o ódio foi* = « tels furent les noirs desseins » ; I, 79 *engano* = « noirs projets » ; I, 80, *tenção donada* = « noires pensées ».

arrive aux notes, à propos desquelles je ne dirai que quelques mots. Elles sont excellentes et fort utiles, en particulier celles, très nombreuses, qui se réfèrent à la mythologie antique. Mais on eût aimé parfois un éclaircissement sur d'autres sujets, plus vivants. Ainsi eût-il intéressant de savoir ce que signifiait réellement ce détail donné par Camões (II, 97) : « Gama est vêtu à la mode hispanique, mais ses habits sont français »... Il y a là, certes, un problème, car il ne suffit pas d'imaginer que le tissu des vêtements viendrait de France, puisque le poète précise lui-même que le satin dans lequel ils sont taillés vient de Venise. Ailleurs, à force de vouloir être précis, M. Bismut s'est fait original : il assure que le miracle de la Pentecôte s'est produit « 49 jours après la résurrecrion du Christ » (II, 11 ; notes, p. 303). On ne prétendra pas que c'est faux. On se demandera seulement ce que devient dans ce cas le mot « pentecôte » et si jusqu'à présent on a toujours si mal compté. Je regretterais que l'on se méprenne sur la portée de mes multiples remarques. Les diverses faiblesses que j'ai relevées ne sont en général pas autre chose qu'un peu de poussière répandue çà et là sur de belles strophes harmonieuses. La traduction de de M. Bismut lui fait honneur et elle aidera considérablement le lecteur français à comprendre le grand poète portugais. Je souhaiterais seulement que dans une prochaine édition, M. Bismut ne recule pas, au besoin, devant quelque hardiesse pour serrer son texte de plus près et nous donner ainsi constamment des *Lusiades* l'image la plus authentique possible, et nulle part, de ces transpositions qui sentent tantôt la tragédie classique, tantôt la banalité. « Une traduction doit reproduire, avec la plus grande fidélité possible, le texte dans ses qualités et ses défauts », écrivait d'Annunzio à son traducteur Hérelle. Et il ajoutait, entre autres choses, encore ceci : « Souvent, entre une phrase française, bien française mais un peu rare, et une phrase française, commune de langage courant, c'est cette dernière que vous choisissez. Ce faisant, vous me trahissez, c'est-à-dire que vous allez contre ma nature d'écrivain, sans que la nécessité le justifie » (cf. *Les Lettres Rom.*, IV, 1950, p. 85). Je souscris aux principes de d'Annunzio. Pour moi aussi, cette manière de traduire est la seule que j'estime ; que ce soit là mon excuse si je me suis montré trop sévère à l'égard d'un probe artisan [1].

P. GROULT.

1. Je trouve une approbation plus autorisée encore pour certaines de mes critiques sous la plume de M. Georges Le Gentil, dans son

Auguste Bailly. *Madame de Sévigné.* Paris, A. Fayard, 1955. 11 × 18, 407 p.

L'on apprend à l'école que Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de Sévigné, laissée veuve de bonne heure avec deux enfants, mena une vie fort digne, et fut un des plus grands écrivains de France, sans avoir jamais appris ce métier-là. Grâce à Auguste Bailly, la marquise cesse d'être une de ces momies scolaires pour redevenir un être de chair. Certes, elle avait déjà eu d'autres biographes, mais celui-ci l'emporte sur ses prédécesseurs par une qualité qui entraîne jusqu'au bout notre adhésion : le charme.

Honnête, droite, irréprochable, mère sublime, la marquise n'était-elle pas d'un abord difficile, d'une dignité distante, d'une pruderie réfrigérante? Point du tout. C'était la personne la plus aimable, la plus enjouée, d'une adresse si grande, d'un tact si parfait que ses plus fougueux soupirants, repoussés avec une douceur ferme, mais souriante, devenaient des amis fidèles et respectueux. Jamais la calomnie n'eut sur elle la moindre prise. Cette honnêteté foncière s'accompagnait d'une extrême indulgence pour autrui. Incapable d'arrêter les débordements de son fils, amoureux passionné, mais volage, elle les tolère sans les approuver, garde la confiance du jeune homme qui, assagi, lui vouera une affection profonde et durable. L'on sait d'autre part comment elle aima sa fille, et comment elle jouit et souffrit intensément de cet amour idolâtre. L'on admire la stratégie savante à laquelle se livra, sa vie durant, cette mère décidée à tout pour assurer l'avenir de la belle mais froide Marguerite-Françoise, pour embellir son existence, pour lui éviter peines et contrariétés. On n'admire pas moins la fermeté de

Camoëns paru peu de temps avant la traduction de M. Bismut (Paris, Hatier-Boivin, 1954). Étudiant « L'art de Camões », M. Le Gentil écrit, p. 171 : « Jamais il ne craint la répétition dans une même strophe, ou même à deux vers d'intervalle, d'un même terme qui trahit l'indigence inséparable du style noble... Il paraît... avoir été beaucoup plus soucieux de la pureté que de l'originalité. L'harmonie de l'ensemble gagne à cette retenue qui, chez un artiste moins souple, serait monotonie. » Il paraît bien que M. Bismut a redouté cette pauvreté et cette monotonie. Il a eu tort. Il eût été mieux inspiré de réaliser ce vœu ultime du regretté lusophile de Sorbonne : « Ce qui nous manque surtout maintenant, c'est une traduction intégrale qui... pousserait l'exactitude jusqu'à l'audace, en s'appuyant sur un commentaire ». (*Ibid.*, « Conclusion », p. 194).

ton de la marquise prodiguant à sa fille, mère égoïste, des ocnseils pleins de cœur et de bon sens, sur l'éducation à donner à sa petite-fille.

Autour de ces trois personnages, qui forment le centre du tableau, gravitent les membres de la famille : l'équivoque et fielleux Bussy-Rabutin, et l'abbé de Coulanges, administrateur méticuleux des biens de sa nièce, ainsi que d'autres familiers.

Et le cadre s'élargit pour nous faire voir la société de l'époque, tant parisienne que campagnarde. Par petites touches, Auguste Bailly nous fait pénétrer dans la mentalité de la noblesse française, ignorant le peuple plutôt qu'elle ne le méprisait. Mme de Sévigné elle-même, si profondément bonne et tolérante pour les petites gens qui l'entourent, parle du peuple, de ses souffrances et de ses malheurs avec une déconcertante désinvolture.

Ainsi cette étude n'est pas seulement l'histoire d'une belle âme, exprimée ici dans de très nombreux extraits de lettres, c'est aussi le reflet animé d'une vie de société infiniment séduisante par certains de ses aspects, mais dont d'autres, lourds de menaces, annoncent clairement la catastrophe qui marqua sa fin : la révolution de 1789. G. GILLAIN.

E. R. VINCENT. *Ugo Foscolo, esule fra gli inglesi.* Ed. italiana a cura di Uberto LIMENTANI. Florence, Le Monnier, 1954. 15 × 22, 293 p. Ill. Prix : 1500 lires.

En 1953, M. Vincent publiait, par les soins de la Cambridge University Press, un ouvrage sur Foscolo [1], auquel il avait d'ailleurs déjà consacré plusieurs études de détail [2]. Le présent volume en est l'adaptation italienne, par un de ses collaborateurs de l'Université de Cambridge. Il ne s'agit pas d'une simple traduction : M. Limentani, en effet, a cru pouvoir omettre le chapitre introductif de l'édition anglaise, consacré à la vie de Foscolo avant 1816 ; les détails que M. Vincent y donnait, utiles pour la public anglais, étaient superflus pour des lecteurs italiens. En revanche, la version italienne s'enrichit de documents inédits qu'avait négligés le volume de Cambridge : il s'agit, en l'occurrence, de vingt et une

1. *Ugo Foscolo. An Italian in Regency England.*

2. V. *Italian Studies*, I, 3, 1938 et IV, 1949. Voir surtout *Byron, Hobhouse and Foscolo.* New documents in the history of a collaboration. Cambridge, University Press, 1949.

lettres de Foscolo à des correspondants divers, de deux dédicaces (à Roger Wilbraham et à Edward Davenport) ainsi que d'une dizaine de lettres de différentes personnalités : ce sont souvent de précieux autographes qui éclairent de façon toute particulière l'exposé de M. Vincent.

En fait, les dernières années de Foscolo — celles du séjour en Angleterre, pour être plus précis — étaient mal connues. Francesco Viglione qui, en 1910, avait pu examiner les papiers et la correspondance du poète des *Sepolcri* connaissait mal le milieu anglais où celui-ci avait évolué. Aussi ses déductions se ressentent-elles assez souvent de son ignorance [1].

M. Vincent a recherché avec patience et minutie tous les documents qui pouvaient jeter quelque lumière sur cette période : la mise au point qu'il nous donne est, à bien des égards, définitive. Certes, il arrive que la légende qui entourait le poète sorte quelque peu entamée par l'examen du savant professeur anglais. Mais qu'importe si l'homme sort de cette de critique plus *humanisé*? Je ne puis penser à suivre l'auteur dans son exposé. Je me contenterai d'indiquer brièvement, les principaux points de son développement. Les premiers chapitres sont consacrés à l'accueil qui fut réservé à Foscolo par les milieux londoniens. Ce n'est pas uniquement l'écrivain qui fut reçu avec sympathie ; on voyait en lui un apôtre de la liberté ; on oubliait rapidement ses sautes d'humeur, ses sorties véhémentes (Ch. I, *Un compagno formidabile*) pour ne penser qu'à l'exilé qui avait préféré s'expatrier plutôt que de subir les avanies de l'occupant autrichien. Les milieux whigs de la capitale anglaise lui firent un accueil cordial, totalement inattendu (Ch. 2, *Gli « Whig »*) : on saluait en lui le patriote, auteur de l'ode *Bonaparte Liberatore* qui avait eu le front d'y ajouter une préface, menaçant l'empereur d'un Tacite « il quale commetterà la tua sentenza alla severa posterità », à l'heure où il était encore exposé aux représailles de Napoléon. Son charme personnel, sa prodigieuse culture allaient renforcer les sympathies dont il s'était senti entouré. Le succès qu'il avait eu à Holland House allait lui ouvrir bien vite les portes de la meilleure société. Ce furent peut-être ces contacts qui déterminèrent le poète fantasque à chercher à « s'établir ». En Angleterre, comme partout, Foscolo connut mainte aventure

1. Francesco Viglione. *Ugo Foscolo in Inghilterra*, Catania, Muglia, 1910.

amoureuse ; mais ici il songea sérieusement au mariage. Il voulut d'abord épouser Miss Caroline Russell, l'inspiratrice des *Essays on Petrarch* et M. Vincent nous raconte l'histoire de cet *innamoramento*, semblable, en tous points, à ses autres expériences sentimentales, mais qui fut « le drame suprême, parce que l'amant fut la victime de l'amour si ardemment désiré ». On doit juger de toute autre manière la demande en mariage qu'il adresse à Sarah Mathilda Hobhouse en 1824. M. Vincent croit qu'il faut la considérer comme un signe de déséquilibre mental (p. 181). Mais Hobhouse ne voyait-il pas plus juste, qui ironisait sur l'apparent désintéressement du poète, notant dans son journal : « justement lui qui avait les huissiers à ses trousses au moment même où il parlait ».

C'est que Foscolo payait les conséquences de ses velléités de jouer au propriétaire. M. Vincent met résolument au point la question du *Digamma Cottage* : il nous en fournit le plan, discute les titres de propriété, nous révèle le luxe de l'aménagement intérieur. Tout cela nous explique comment fut englouti l'héritage de Mary Hamilton, fille naturelle du poète et pourquoi celui-ci fut, pendant des années, la proie de ses créanciers.

L'intervention de Foscolo en faveur des Grecs — notamment lors de la cession de Parga à la Turquie — amène notre auteur à consacrer un chapitre à la nationalité du poète. Il me paraît ignorer l'importante étude que M. Robert Vivier a publiée sur ce sujet [1].

M. Vincent étudie les relations de Foscolo avec d'autres exilés italiens. Certes, on ne peut accuser l'auteur de manquer d'objectivité. S'il loue les mérites de son poète il n'en reconnaît pas moins les défauts. Je ne puis pourtant pas marquer mon accord sur toutes ses conclusions. Pour ce qui est, par exemple, des rapports de Foscolo avec Berchet, M. Vincent se base sur deux extraits de lettres de Berchet à Constance Arconati-Visconti qu'il emprunte à R. Barbiera (p. 158). Il constate que ces passages « reflètent les hésitations avec lesquelles beaucoup de patriotes à peine arrivés approchaient Foscolo ». Déjà Li Gotti [2] avait souligné que la rigidité morale de Berchet devait l'éloigner de l'auteur des *Sepolcri*. D'ailleurs un des passages cités par M. Vincent constate que « il carattere

1. Robert Vivier. *La patrie de Foscolo*, in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. XIV, nº 3, pp. 725-774.

2. Ettore Li Gotti. *G. Berchet*, Firence, La Nuova Italia, 1933, p. 22.

suo e la nomina che s'è fatta qui in Londra, m'obliga a non fare con lui gran comunella ». Plus tard, Berchet écrira à sa correspondante que « Santa Rosa semble guéri de ses tendresses pour Foscolo » [1] et cette constatation semble lui faire plaisir.

Je m'étonne, d'autre part, que M. Vincent ne fasse pas allusion — sauf dans la table chronologique — à Camillo Ugoni. N'est-ce pas lui qui publia, dès 1824, la traduction italienne des *Essays on Petrarch* [2]? En 1836, il se proposait de la rééditer chez Ruggia a Lugano, puisque, dans une lettre, il demandait à Giovita Scalvini de lui suggérer des corrections [3]. Dans cette même lettre, il rappelait d'ailleurs, que sa *Vita di Pecchio* avait été écrite « a sfogo di due amicizie per lui e per Foscolo ». L'édition nationale des *Œuvres* de Foscolo [4] publie, d'autre part, les *Essays* dans la traduction d'Ugoni. Et puisque j'en suis à parler de celui-ci, qu'il me soit permis de relever une erreur de la table chronologique (p. 256). M. Vincent signale que les frères Ugoni sont arrivés à Londres à l'automne 1822. Or Filippo, compagnon de voyage de Berchet et de Girolamo Picchioni, débarqua dans la capitale anglaise le 4 mai.

Les quelques observations que j'ai formulées n'enlèvent rien aux mérites de l'ouvrage de M. Vincent : il constitue une excellente contribution à l'histoire de l'homme et de l'œuvre. Dans bien des domaines, il apporte des éléments nouveaux qui me paraissent fixer définitivement certains points d'histoire littéraire.

R. O. J. Van Nuffel.

Jean Guillaume, S. J. *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe.* Bruxelles, Palais des Académies, 1956. 16 × 25, 303 p. (Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique).

Déchiffrer le sens mystérieux de *La Chanson d'Ève* à la lumière des données psychologiques implicites fournies par la fréquence

1. Londres, 9 décembre 1823, cf. G. Berchet, *Lettere a Costanza Arconati*, a cura di R. O. J. Van Nuffel. Roma, Istituto per la Storia del Risorgimento italiano, I, 1956, p. 56.

2. Lugano, Vanelli e Compagni.

3. De Saint-Leu, 25 novembre 1836. Cette lettre qui se trouve dans les archives de la famille Arrivabene, sera publiée incessamment dans *Convivium.*

4. Edizione Nagionale dell'*Opere* di Ugo Foscolo. Volume X, *Saggi i discorsi*, Firenze, Le Monnier, 1953.

et la signification fondamentale des substantifs favoris, systématiquement rapprochés et confrontés dans une analyse qui à bon droit interroge aussi les *Entrevisions*, cerner ainsi progressivement l'inspiration qui soutient l'édifice entier, si visiblement construit avec soin : telle est la méthode originale et audacieuse de ce travail de pure critique interne.

Audacieuse parce qu'elle accorde aux statistiques une valeur qui peut paraître discutable à première vue. Audacieuse encore parce qu'elle exige autant de subtilité que de rigueur, autant d'intuition que de réflexion et de dialectique. Audacieuse surtout, et même téméraire, parce que, faute de temps et de place, elle s'en tient provisoirement à la seule catégorie des substantifs et parce qu'elle s'interdit, provisoirement aussi, par honnêteté, tout recours à la critique externe, à la correspondance de Van Lerberghe, aux confidences qu'il a faites sur son œuvre, aux témoignages de ses amis, aux essais d'exégèse qu'il a parfois lui-même approuvés.

En présentant cette thèse de doctorat, le P. Guillaume voulait surtout montrer l'efficacité d'une méthode qu'il a imaginée pour forcer dans ses retranchements un auteur qui se dérobe. C'est pourquoi il n'a pas hésité à livrer au jury un travail qui ne cherchait pas à dissimuler ses tâtonnements, ses approximations, ses repentirs, ses « affinements successifs », sa progression à partir de l'intuition vers l'exégèse fondée sur un contexte progressivement élargi. Attaché au départ à l'analyse détaillée des deux mots les plus fréquents, *fleur* et *âme*, il a perçu dans celui-ci « une dimension majeure : la tension vitale » ; il a vérifié cette donnée sur un certain nombre d'exemples et dès lors, possédant une sorte de fil d'Ariane, il a pu, en suivant cette fois l'intrigue énigmatique de l'œuvre à travers l'étude des autres substantifs, voir le drame se préciser, s'éclairer de façon inattendue.

Il aboutit à des conclusions qu'il est impossible, je crois, d'accepter ou de rejeter dès à présent. On peut se demander si, comme le pense notre subtil exégète (p. 290), le sens général de l'œuvre « consiste dans l'envahissement progressif d'Ève par un Satan qui mime et déforme sournoisement les gestes divins », si la tentation réside « dans la perfide exploitation, par Satan, d'un dynamisme qu'Ève devait contenir », si la faute « représente l'assouvissement d'un orgueil sensoriel d'abord, intellectuel ensuite » ; on peut craindre que le P. Guillaume n'ait prêté à Satan trop de ruses, de manœuvres retorses,

Il faut reconnaître toutefois que cette interprétation, dont la hardiesse étonne, se recommande par ses références constantes au texte et, surtout, résiste à l'épreuve des convergences. Résistera-t-elle jusqu'au bout, lorsqu'on interrogera le verbe et l'adjectif? Pourra-t-elle se concilier avec les suggestions et les données précises de la critique externe? Le P. Guillaume non seulement refuse d'exploiter celle-ci pour le moment, mais prétend même ne pas en prendre connaissance ; il veut être sourd, jusqu'au terme de son expérience, à toute voix qui ne s'élèverait pas des seules profondeurs de l'œuvre. Il craint de laisser impressionner son sens critique et même son subconscient.

Cette attitude, j'ai cru pouvoir l'approuver ; il m'a semblé qu'un jury universitaire pouvait fonder son jugement sur les éclatantes qualités de ce travail et sur les résultats, singulièrement originaux et troublants, sinon définitifs, auxquels il aboutit. Jamais on n'a été aussi loin dans l'analyse de ce chef-d'œuvre qu'est *La Chanson d'Ève*. Si l'on veut mesurer d'emblée la fécondité de cette méthode, qu'on lise le Chapitre V, intitulé avec raison « Couronnement esthétique et psychologique : la danse ». On verra comment une seule pièce, soumise à une analyse particulièrement fouillée, éclairée par le feu des convergences, livre son mouvement, son sens profond, sa clé.

J'espérais qu'encouragé par son succès, stimulé par les objections que sa thèse avait suscitées, le P. Guillaume, dont j'avais admiré la ferveur et la ténacité, allait poursuivre son expérience. Au lieu de cela, cédant à des sollicitations flatteuses, il a présenté sa thèse à l'Académie, qui l'a aussitôt publiée. Cette publication, j'ai le devoir de le dire sans détours, je la déplore. Je regrette assurément que l'auteur n'ait pas même tenu compte de certaines objections que je continue à croire fondées. Scrupule de l'érudit qui veut livrer toutes ses démarches, avec leurs tâtonnements et leurs faux pas? Ou fermeté d'une conviction qui ne se laisse pas ébranler?

Aussi bien n'est-ce pas le motif principal de mes regrets. En publiant son étude, le P. Guillaume ne s'expose-t-il pas à voir la critique faire ce travail de confrontation qu'il s'interdit pour l'instant? A-t-il décidé de ne pas même lire ce qu'on écrira sur son livre? Je veux m'abstenir, pour ma part, de le forcer dans ses retranchements et de lui opposer telle page qui remettrait tout en cause. Je veux laisser toutes ses chances à notre exégète. Et

cependant, pour dire toute ma pensée, cette publication hâtive me paraît sonner comme un glas, me semble annoncer — Dieu veuille que je me trompe ! — un renoncement, un abandon. Si le P. Guillaume avait décidé de poursuivre son expérience, l'aurait-il ainsi livrée à l'état d'ébauche ?

Qu'on ne me dise pas que le travail, pour être mené à son terme, eût réclamé trois ou quatre volumes ! L'analyse des autres éléments grammaticaux eût pu se faire plus rapidement ; déjà, dans ce livre consacré au substantif, on évolue sur un terrain de plus en plus déblayé.

L'enquête terminée, fallait-il la publier dans ses hésitations, ses oppositions, ses erreurs ? Je ne le pense pas. Certaines parties pouvaient garder, à titre exemplatif, leur allure tâtonnante. Mais les autres devaient être aérées, remaniées, condensées, soumises à une ordonnance plus stricte.

Car le P. Guillaume s'attarde parfois à de savantes manœuvres pour crocheter des portes ouvertes ; il se livre à des démonstrations qui me paraissent inutiles, à propos par exemple de *fleur* (pp. 119-123) ou de *poussière* (pp. 97-98), ou partiellement fragiles (pp. 165-183). Trop souvent on se demande s'il ne truque pas, inconsciemment, sa machinerie.

Je ne dis pas qu'il se trompe. Je dis qu'on n'est pas sûr qu'il ait raison : l'efficacité de sa méthode ne pouvait être démontrée que par un travail complémentaire.

Ce livre fera donc naître plus de scepticisme qu'il n'en mérite peut-être. Il découragera, je le crains, bien des lecteurs. Rédigé avec une rare aisance et riche en formules séduisantes, il rebutera cependant, par sa lenteur et son éparpillement, ceux qui ne sont pas familiarisés avec la *Chanson d'Ève*, ceux qui n'ont pas éprouvé, dans un loyal essai d'exégèse, la vanité de leurs propres efforts.

Parce que j'ai pour cette *Chanson* une admiration profonde et parce que je sais que le P. Guillaume était, plus que nul autre, capable de nous donner sur ce poème le livre définitif qu'on attend, je ne me résigne pas à lui voir interrompre, compromettre et peut-être abandonner à jamais l'œuvre qu'il a entreprise. D'autant plus qu'elle aurait dû se terminer par une étude du problème passionnant de l'expression, du rapport entre ce que le poète a voulu dire et ce qu'il a dit réellement.

Joseph HANSE.